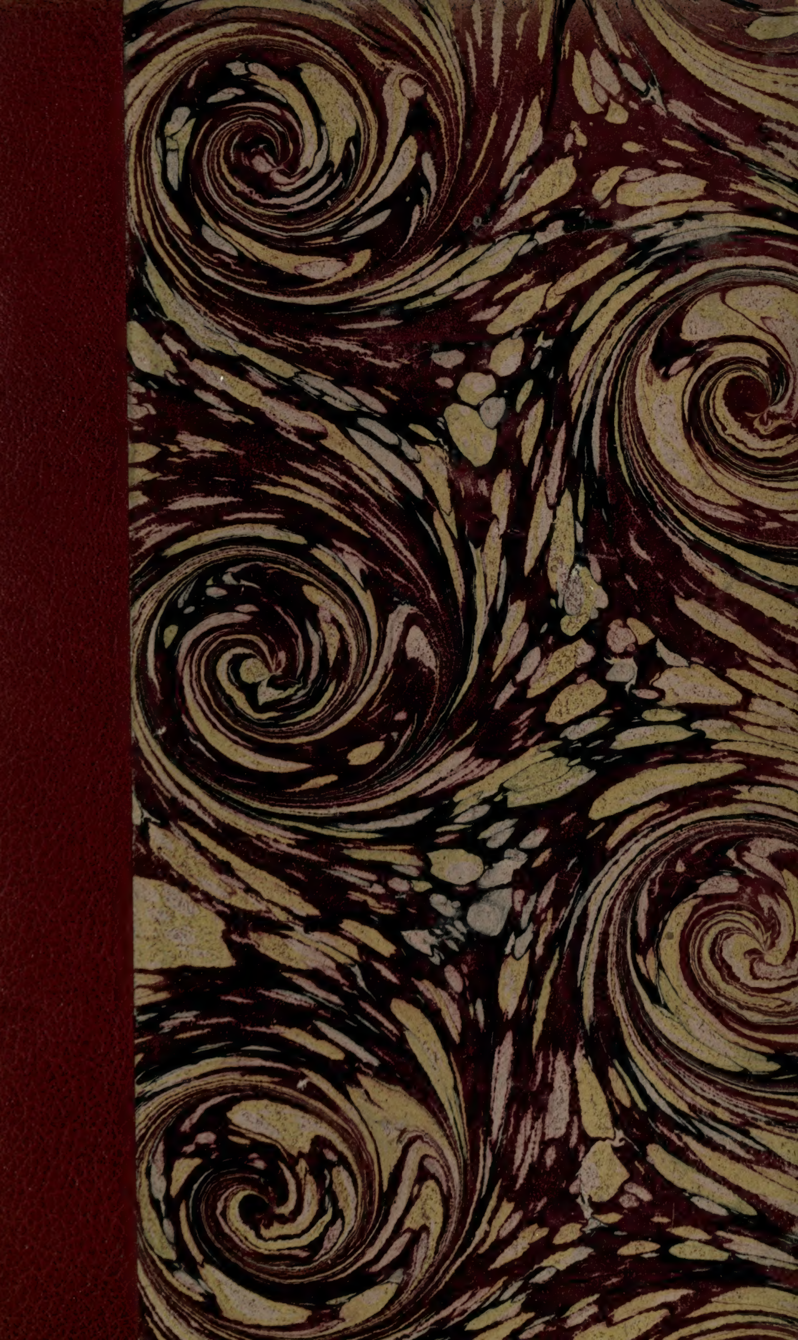
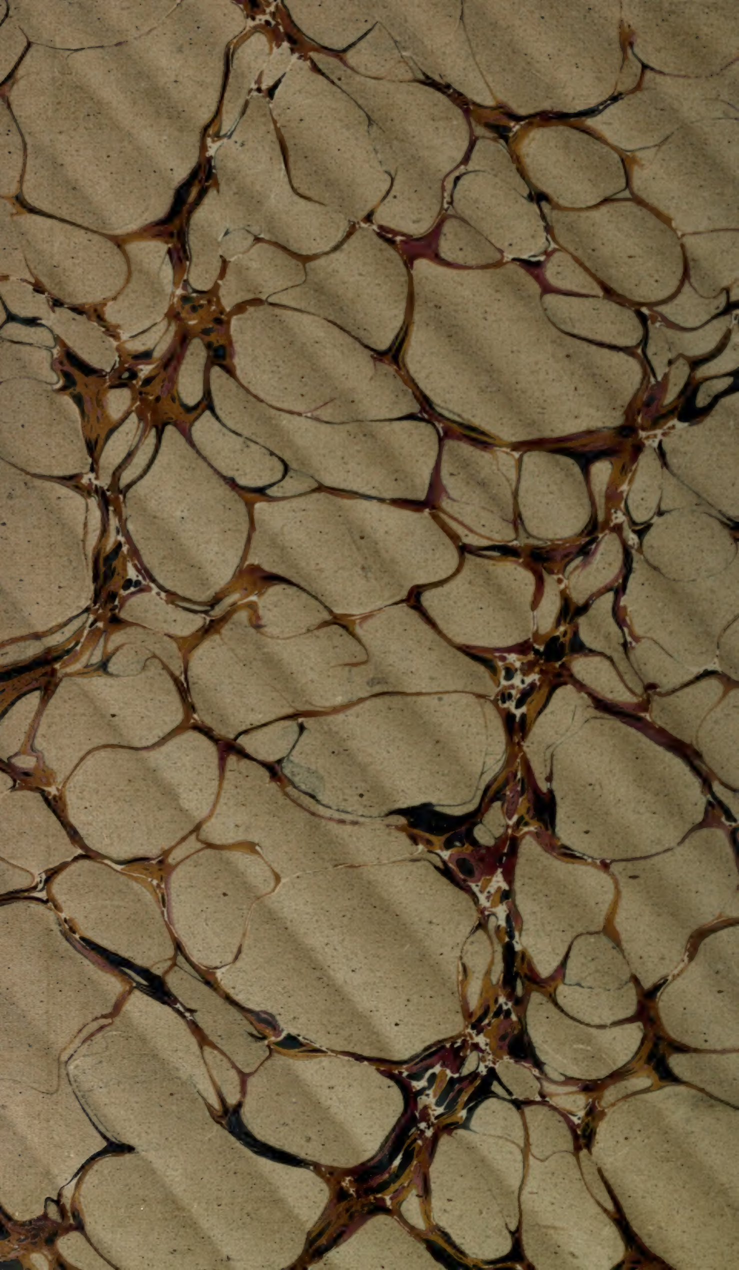
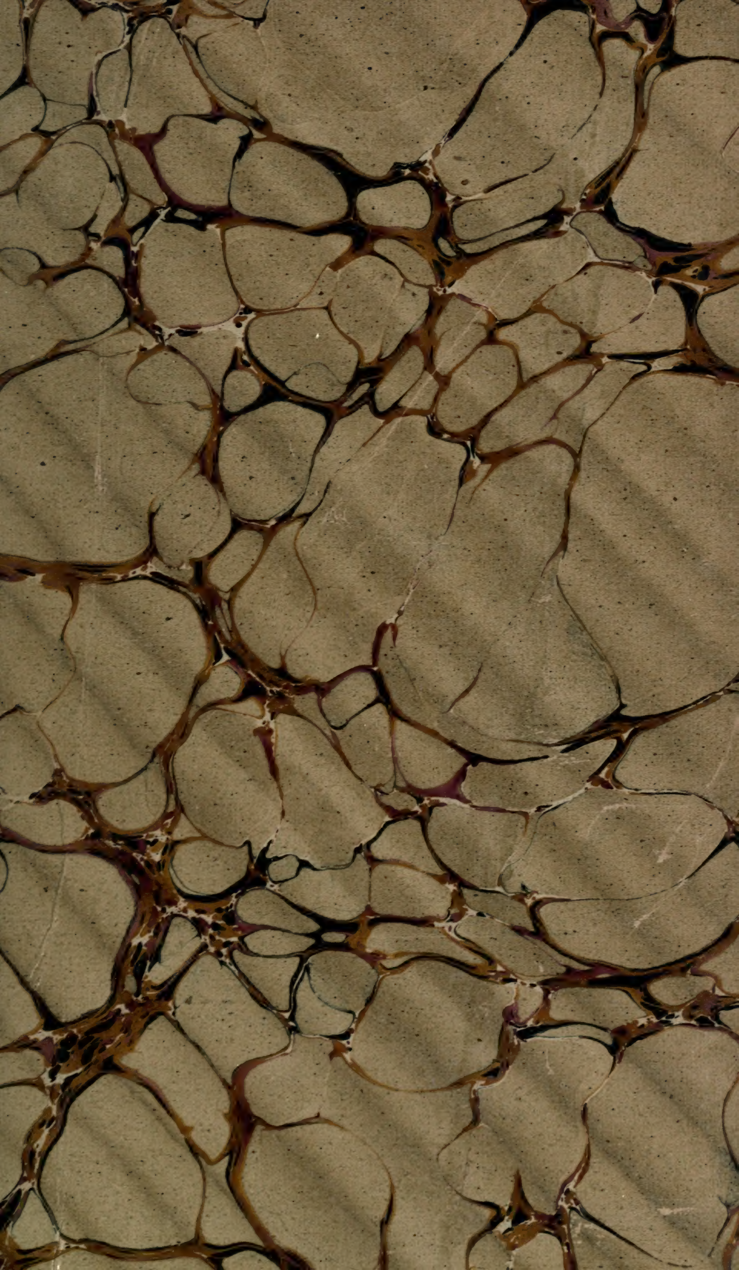






Le Mouvement littéraire

1908

DU MÊME AUTEUR

Le Mouvement littéraire — 1904.
Préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française.

Le Mouvement littéraire — 1905.
Préface de M. Henry ROUJON, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Mouvement littéraire — 1906.
Préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française.

Le Mouvement littéraire — 1907.

PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement Littéraire

(PETITE CHRONIQUE DES LETTRES)

— 1908 —

Préface de M. Anatole FRANCE, de l'Académie Française.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1909

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

5 exemplaires sur papier du Japon.

5 exemplaires sur papier de Hollande.

PRÉFACE

Il n'y a rien de difficile comme de parler des livres au jour le jour, de présenter au Public le volume encore humide. Il y faut beaucoup de mesure, de raison, de goût ; il y faut un esprit en garde à la fois contre l'engouement irréfléchi et contre l'humeur morose. Et ce n'est pas tout : le chroniqueur des lettres doit accomplir une tâche écrasante d'un air d'aisance et de facilité : car on ne souffre pas que sa plume s'appesantisse un seul instant. Son travail de bénédictin, nous voulons qu'il nous en fasse part avec une rapide élégance. C'est pourquoi nous

devons être très reconnaissants à M. Ph.-Emmanuel Glaser de nous faire suivre depuis cinq ans déjà le mouvement littéraire toujours grandissant, divers, confus, démesuré.

Le bien que je pense de M. Glaser, je le dis publiquement très volontiers et sans embarras, bien que M. Glaser m'ait été plus d'une fois favorable dans sa critique. Mais on ne croira pas que je le loue pour cela. Ceux qui me connaissent penseront au contraire que de tous ses articles ceux qu'il m'a consacrés ne sont pas ceux que j'ai lus le plus attentivement ni avec le plus d'intérêt. La critique nous apprend à nous connaître nous-mêmes, et je ne tiens pas du tout à me connaître. J'aime mieux fréquenter les autres et m'oublier dans l'univers.

Les livres nous font sortir de nous-mêmes. C'est leur charme.

Je ne parle pas seulement des chefs-d'œuvre; mais aussi des ouvrages qui ne sont pas tout à fait mauvais. Le mérite d'un ouvrage

n'est pas absolu ; il dépend de l'heure et du lieu. Tel livre, qu'on serait tenté de dédaigner, plaît à son moment, mis sous un bon jour.

Voilà ce que M. Glaser sait aussi bien que personne. Il excelle à présenter un livre. Il se débrouille admirablement dans les nouveautés. C'est très difficile. Une opinion sur Homère ne demande pas d'esprit : tout le monde a la même ; cela s'achète tout fait. Mais une opinion sur ce livre récent de cet inconnu, voilà qui est embarrassant !

En cette matière délicate, M. Glaser se tire très bien d'affaire ; il a l'esprit juste et pondéré, il sait choisir ; il sait résumer. Ce sont les deux qualités essentielles du chroniqueur littéraire.

Anatole FRANCE.

JANVIER

LES ROMANS

RENÉ BOYLESVE

Mon Amour.

M. René Boylesve nous dit une histoire délicieusement simple et délicate et suggestive, *Mon Amour*. C'est l'amour du héros pour une charmante jeune femme, madame de Pons, abandonnée par son mari, brutal et volage; elle se donne après une longue attente à l'ami, pour renoncer à lui à la première prière du mari lequel rentre au bercail repentant et désireux de goûter à nouveau les conjugales félicités.

Vous voyez comme cette histoire est simple,

mais elle prend, par les notations d'une si fine et si délicate psychologie de M. René Boylesve, une saveur tout à fait particulière ; son héros est un très moderne amoureux : il aime vraiment d'une passion très sincère, très ardente, mais ce n'est pas un héros de tragédie ; il se regarde aimer, analyse ses sentiments, note ses sensations, nous dit l'ardeur de son désir, la joie de la possession, la douleur de l'adieu, mais sans perdre jamais le sens de la mesure ; la femme qu'il aime ainsi n'est pas moins moderne ni moins mesurée ; elle a souffert très modérément du départ de son mari, elle aime très tendrement son amant, et elle revient très gentiment à son mari ; tout cela parce qu'il est bon, régulier et normal qu'il en soit ainsi, et que nous ne vivons plus dans des temps héroïques ; ces choses sont indiquées, sous-entendues par M. René Boylesve, avec une grâce, une délicatesse exquises, et c'est un livre tout à fait délicieux.

EMILE MOSELLY

Le Rouet d'ivoire.

M. Emile Moselly dont l'Académie Goncourt a couronné *la Vie lorraine*, « Contes de la route et de l'eau », n'a pas attendu longtemps pour nous offrir une manifestation nouvelle de son jeune

talent, et à peine était-il honoré de ce laurier précieux, qu'il prétendait le justifier mieux encore, en essayant, selon la formule lancée récemment à propos d'une certaine décoration littéraire, « d'écrire un beau livre »... Ce livre est intitulé *le Rouet d'ivoire*, « enfances lorraines ».

Comme on le voit, M. Moselly reste fidèle à sa petite patrie dont il sut peindre si heureusement les paysages émouvants, l'âme mélancolique, les mœurs touchantes, les traditions pittoresques ; dans son nouveau livre il nous dit ses souvenirs, ses impressions d'enfance au pays lorrain ; c'est dans un chant monotone et divers à l'infini, « le rouet du passé qui dévide lentement le fil brillant de sa jeunesse », et c'est une multitude de petits tableaux simples, rapides, charmants, aventures menues, histoires enfantines, visions fugitives, où nous voyons sous le ciel lorrain, dans le vieux village, au milieu des silhouettes caractéristiques et familières, naître et palpiter une âme d'enfant ; ces souvenirs, ces histoires de veillées sont dits en des lignes rapides, ramassées, en quelques traits heureusement choisis, dans une langue harmonieuse et souple, et qui est souvent — pas toujours — d'une exquise simplicité.

En lisant telles de ces pages, on se prend parfois à penser à Jules Renard, qui fut justement l'un des juges de M. Moselly, et, je ne crois pas qu'on puisse adresser de plus bel éloge à cet écrivain dont l'œuvre ne manque pas, d'autre part,

de qualités originales, et possède notamment ce goût de terroir qui nous enchante.

GASTON LEROUX

Le Mystère de la Chambre jaune.

Le roman, que M. Gaston Leroux a publié sous le titre *le Mystère de la Chambre jaune*, a bénéficié d'une bonne presse, et vraiment il la méritait, car l'auteur a fait la part belle aux journalistes si sacrifiés dans les romans en général et en particulier dans ceux qu'écrivent les journalistes. Ici, au contraire, le jeune reporter, qui est le héros du roman, est un héros tout court, dont l'énergie, la vaillance et le délicat désintéressement sont admirables : un peu de la gloire de Joseph Rouletabille rejaillit sur la corporation tout entière ; ce serait déjà pour moi une raison excellente de louer le livre de M. Gaston Leroux, mais il y en a une autre, meilleure encore, c'est que ce roman policier est un des plus surprenants, des plus extraordinaires, des plus émouvants qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps, et Dieu sait si Sherlock Holmes, Arsène Lupin, et tous les brillants descendants des héros de Gaboriau auraient pu me blaser sur ce genre d'émotion.

C'est que ce Rouletabille est vraiment un être

prestigieux, un type inoubliable : ce reporter qui réussit une opération de police inouïe, découvre le criminel le moins soupçonnable et dénoue avec une prestesse merveilleuse une situation tragique et sans issue, n'est pas, et ne veut pas être un policier ; le flair n'est point son affaire, il raisonne, voilà tout ! Mais avec quelle ingéniosité, avec quelle obstination, avec quelle force de logique : grâce à sa toute-puissante raison, à ses déductions implacables, il aboutit aux résultats les plus invraisemblables, les plus déraisonnables, mais qui sont pour lui des certitudes nécessaires, car la réalité ne peut qu'être conforme au bon sens, et en effet, Rouletabille et la raison triomphent sur toute la ligne, mais quelles péripéties, quelles angoisses et quels mystères !

Il est beau vraiment de savoir mettre tant de logique, un bon sens si mathématique au service d'une si extraordinaire imagination, et l'odyssée de ce Rouletabille qui, au milieu de difficultés et de périls sans nombre, sauve l'innocent, confond le coupable, mais ne le prend pas, d'abord, parce qu'il lui répugnerait de faire œuvre de policier, ensuite et surtout, parce que la fuite du coupable est indispensable au salut définitif de la victime, est vraiment une bien passionnante histoire que M. Gaston Leroux, bon journaliste, nous conte sans phrases, en des pages alertes, vivantes, rapides.

PAUL-HENRI CAPDEVIELLE

Fils de la Terre.

« Roman béarnais » : c'est ainsi que M. Paul-Henri Capdevielle qualifie son roman : roman béarnais en effet, puisqu'il se déroule dans l'agreste et pittoresque décor de la campagne des Pyrénées, mais aussi roman éternel du sol, de la passion, de l'orgueil dont est rempli le cœur des paysans pour la terre ancestrale et nourricière ; cette passion dont on ne saurait nier la grandeur et la noblesse, et que M. Capdevielle a su incarner avec beaucoup de force et d'éloquence dans la figure du vieux cultivateur de Castelbieth, domine tous les autres sentiments et les exclut tous ; il en est un pourtant, qui, lorsqu'il se décide à entrer en scène, se charge de tout démolir, de tout moderniser, et il s'appelle tout bonnement l'amour ! Cette vieille vérité ressort triomphalement de l'aimable et touchante histoire, qui se termine d'ailleurs le mieux du monde et qui vous laisse sous une fort agréable impression.

JEAN AJALBERT

Bas de soie et pieds nus.

Voici un livre tout à fait séduisant, varié, original, de Jean Ajalbert, dont le titre : *Bas de soie*

et Pieds nus, nous dit, de façon pittoresque, la diversité, car l'auteur nous y conduit, sans ordre apparent, au hasard de sa fantaisie et de ses aventures, en des notes, en des nouvelles, en des dessins, même en des chansons, du Moulin-Rouge au Laos, au Siam, au Tonkin. « Bas de soie et Pieds nus », petites femmes de Montmartre sous les ailes du moulin, vierges candides et jaunes dans l'ombre des pagodes ; c'est d'une saveur tout à fait particulière et d'un très vif agrément ; il y a là des souvenirs parisiens, que dis-je ! montmartrois, émouvants, joyeux, pittoresques ; des nouvelles, dont l'une notamment, *le P'tit*, est une chose tout à fait exquise ; des notes de voyage, des histoires de Brousse ; des photographies et des images spirituelles et jolies de Carrière, de Chéret, de Guys, de Raffaëlli, de Steinlen, illustrent et animent ce livre charmant que l'auteur dédie à Frédéric Mistral, en le prévenant gentiment que ces « héroïnes montmartroises ne sont guère des connaissances à faire pour Mireille ». « Vin d'épave, ajoute-t-il, au tonnelet de hasard, dont il vous faut boire sans faire la grimace ; collier baroque de coquillages rassemblés d'un peu partout ».

HISTOIRE, SCIENCE, DIVERS

ARTHUR CHUQUET

Souvenirs du baron de Frénilly, pair de France (1768-1828).

Le baron de Frénilly, pair de France, dont la vie s'écoula entre l'an 1768 et l'an 1848, n'a pas, je crois bien, sa place marquée dans la grande histoire, et je sais bon nombre de gens à qui ce nom sera révélé par le volume publié par M. Arthur Chuquet : *Souvenirs du baron de Frénilly, pair de France (1768-1828)*. Cette figure valait la peine d'être révélée et M. Arthur Chuquet a saisi l'occasion de nous crayonner avec cette concision, cette merveilleuse abondance de renseignements et de faits, cette éloquente précision dont il a le secret, un très intéressant et très vivant portrait de son héros; en quelques pages, il nous raconte

la vie si tourmentée de cet aristocrate d'instinct qui détesta d'emblée la Révolution et qui eut des convulsions de joie au 9 Thermidor, qui ne put se résigner à l'Empire, « qui faisait de la France une nation esclave au logis et maîtresse au dehors », et accueillit le retour des Bourbons avec enthousiasme, élucubra en leur honneur une épopée, et quitta la France aux Cent-Jours ; fit, après les Cent-Jours, de la politique active et fort réactionnaire, et, s'étant après la Révolution de 1830 exilé pour rester fidèle au drapeau blanc, mourut à Grætz le 1er août 1848.

C'est dans cette dernière période qu'il écrivit ses souvenirs « non exempts d'erreurs et d'inexactitudes, car il est déjà loin de l'époque qu'il décrit », nous dit M. Arthur Chuquet ; en outre, il n'est pas exempt de vanité ; il grossit le rôle qu'il a joué et, si on l'en croyait, il serait un des principaux acteurs de la Restauration ; « il est homme de parti, et ses préventions ont dicté nombre de ses jugements » ; « les d'Orléans ne lui inspirentqu'un sentiment d'horreur ; il n'aime ni Louis XVI ni Louis XVIII qui est sa bête noire, il a peu de goût pour le duc et la duchesse d'Angoulême, et réserve toutes ses tendresses au seul roi, Charles X. » On voit donc qu'on rechercherait vainement de l'impartialité dans ses souvenirs, mais c'est précisément cette injustice et ce parti pris, tout remplis d'ailleurs de sincérité, qui font l'intérêt et la valeur documentaire de ces souvenirs singulière-

1.

ment pittoresques; avec leurs descriptions du Paris d'avant la Révolution, des spectacles, des foires, des bals, des modes, avec les anecdotes en foule, qui peignent au vif la lâcheté humaine, l'évocation de scènes curieuses de la vie parisienne sous le Directoire, la peinture de la société de l'Empire, une multitude de jolis et piquants portraits; tout cela est singulièrement amusant, varié, bariolé d'un agrément très vif et souvent d'un très puissant intérêt historique.

DE LANZAC DE LABORIE

Paris sous Napoléon. — 4e volume. La Religion.

Ce volume termine l'œuvre magistrale que M. de Lanzac de Laborie a consacrée à *Paris sous Napoléon* et à laquelle le grand prix Gobert fut décerné l'an dernier. Il a pour titre *la Religion*, et l'auteur, qui a toujours eu en vue de consacrer dans son œuvre une étude à l'organisation et à la vie religieuse, ne nous dissimule pas que « c'est la crise actuelle des rapports de l'Eglise et de l'Etat qui l'a porté à ne point différer cette étude ». Il lui a semblé que pour parler de l'établissement à Paris du régime concordataire, le moment était propice, où ce régime vient de prendre fin. Le

sujet est brûlant, et il est terriblement difficile de le traiter avec impartialité. M. de Lanzac de Laborie s'y efforce cependant, nous dit-il, et il nous déclare que « des convictions dogmatiques n'apparaissent nullement comme inconciliables avec la scrupuleuse recherche de la vérité historique ».

Pour se contraindre à cette impartialité et à cette froideur d'historien, « il s'astreint à multiplier les citations, au risque d'alourdir le réçit » ; le livre reste pourtant singulièrement vivant et attachant, en même temps qu'il constitue un document de premier ordre.

E. A. MARTEL

L'Evolution souterraine.

L'*Evolution souterraine* : titre mystérieux et troublant ; l'auteur nous explique ainsi son sens et sa portée : « par évolution souterraine, il faut entendre, dit-il, au point de vue philosophique : 1° l'exposé et l'explication sommaires des phénomènes (passés ou présents) réalisés et parvenus à notre connaissance sous la surface du sol terrestre ; 2° la déduction des conséquences actuellement appliquées, en vertu de ces phénomènes, aux divers composants tangibles de la nature terres-

tre, depuis le minéral jusqu'à l'homme ; 3° la prévision rationnelle des autres manifestations souterraines, que l'avenir pourra voir éclore ; 4° l'aperçu hypothétique des plus plausibles changements, qui risquent d'en découler encore, au cours des temps futurs, pour la planète, pour ses éléments constitutifs et pour ses habitants. »

Lisez attentivement ces lignes où la pensée du savant s'exprime en un langage volontairement aride et fruste et vous comprendrez l'ampleur du sujet, sa noblesse, son poignant intérêt et sa portée philosophique, car « les enseignements fournis par le sous-sol souterrain sont tirés d'observations qui relèvent à la fois de la matière, de l'énergie, de la pensée et du temps. Ils empruntent donc à ce multiple caractère une réelle portée philosophique ; déjà ils fixent certains repères permettant d'ordonner des découvertes, de proclamer des vérités et de construire des hypothèses. » Ces repères, l'auteur les examine en étudiant tour à tour : la fissuration de la terre, l'œuvre de l'eau et du feu souterrain, la dessiccation de la planète, la contamination des sources, la faune des cavernes, la préhistoire et l'évolution progressive. Que de choses en ces 400 pages ! que d'attrayants mystères pour l'ignorant qui les lit sans toujours les comprendre parfaitement et qui s'essaye à suivre l'auteur « par le sentier rude et escarpé jusqu'à la clarté du soleil, vers cette évolution au grand jour, seule capable de réduire progressivement les mi-

sères et perversités humaines, de réformer peu à peu les désharmonies aberrantes de notre perfectible intellect ».

HENRI TUROT

Amérique latine.

M. Henri Turot est un de ces écrivains qui savent en voyage beaucoup voir et beaucoup retenir, et il nous a rapporté de sa récente tournée en *Amérique latine* un superbe livre, amusant, pittoresque, passionnant, tout rempli de renseignements et de documents, œuvre considérable, dont M. Pierre Baudin a dit excellemment la portée en une courte, éloquente et concise préface, où il conclut qu'il « faut savoir gré à l'auteur d'avoir voulu nous faire profiter de ses études et de son expérience. Tout le monde trouvera à glaner dans son livre, les uns, des renseignements utiles, d'autres de jolies descriptions, les hommes d'Etat, de précieux avis, et tous, la connaissance des vivantes et chaudes sympathies qu'un jeune continent d'outre-mer garde à la vieille France, toujours écoutée et toujours aimée des peuples latins. »

MÉMENTO DU MOIS DE JANVIER

ROMANS

Aulnoye (Pierre d'). — *Le Lieutenant de Trémazan*, « un officier de l'Est. »

Barranx (Serge). — *L'Abbé Ramel*, « le prêtre de demain ». Préface par M. Gustave Geffroy. Une œuvre tout à fait intéressante où l'auteur a traité le plus périlleux et le plus délicat des sujets, en s'efforçant de ne point blesser les consciences catholiques. L'histoire de l'abbé Ramel n'est celle ni d'un révolté, ni d'un renégat, c'est un prêtre qui, selon l'expression de M. Gustave Geffroy dans sa préface, « quitte la prêtrise parce qu'il ne peut plus mettre d'accord sa pensée et sa vie, et l'auteur a analysé cette crise de conscience avec une dextérité infinie. »

Bazan (Noël.) — *Double visage*.

Chabrier (Mme Charlotte). — *Gens de bien*, « silhouettes protestantes ».

Chazournes (Félix de). — *Les Boucles*. Nouvelles.

Dalsace (Lionel). — *Dette fatale*.

Déglantine (Sylvain). — *Les Terriens dans la lune*, un livre ingénieux et troublant.

Demangeat (Maurice). — *La Fondrière*.

Denoinville (Georges). — *Fils d'Annexé*, un roman patriotique où l'auteur nous dit les douleurs d'un Alsacien forcé d'opter pour l'Allemagne et désireux de faire de ses fils des français de cœur.

Gontier (Ferdinand). — *Le procès de M. Pipe*, « mœurs judiciaires. »

Headon Hill. — *Sous peine de mort*, un très palpitant roman policier adapté de l'anglais par M. F. Delmont.

Herrgot. — *Une femme de France au* XVe *siècle*, roman historique.

Hudry-Menos. — *Un petit monde alsacien*, « roman pour les jeunes filles ».

Ibels (André). — Voir Georges de Lys.

Joliclerc (Etienne). — *Un testament original*.

Kerlys. — *C'est faiblesse que d'aimer*.

Kipling (Rudyard). — *Histoires comme ça*.

Lys (Georges de) et André Ibels. — *L'Arantelle*.

Margarret Bohme. — *Le Journal d'une fille perdue par une morte*.

Pène (Mme A. de). — *Pantins modernes*, une série de petites histoires spirituellement dialoguées et gentiment illustrées, où l'auteur s'est diverti à dire en des phrases fleuries les pires rosseries sur les femmes en général, les intellectuelles et les autoresses en particulier : je m'indignerais bien volontiers contre l'injustice et la cruauté de Mme de Pène, si je ne songeais que son livre est un décisif argument contre elle-même, et qu'après l'avoir lu on ne peut qu'avoir une opinion excellente de la littérature féminine...

Pontsevrez. — *Soldat de malheur*.

Teilhac (Charles). — *La Part du prêtre*.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Ageorges (Joseph). — *Le Deuil du Clocher*, « Récits berrichons et promenades autour de La Châtre ».

Arnous (P.). — *Pierre Legrand : un parlementaire français de 1876 à 1895*, préfacé par M. Saisset-Schneider.

Batz (Baron de) — *La Vie et les Conspirations de Jean, Baron de Batz* (1754-1793), un très remarquable ouvrage paru dans la série des « études sur la Contre-Révolution », où l'auteur fait revivre de façon saisissante « une des

plus importantes et des plus mystérieuses figures de cette période révolutionnaire » figure qui, à chaque page de cette époque, encore si ignorée, apparaît tantôt héroïque, tantôt narquoise, tantôt vengeresse, tantôt provocatrice, mais toujours redoutée, haïe et désespérément crainte d'hommes qui se nommaient Robespierre, Collot d'Herbois, Fouquier-Tinville et Tallien.

Beylié (Général L. de). — *Le Voyage archéologique en Birmanie et en Mésopotamie : Prome et Samara*, un livre singulièrement émouvant, passionnant, ornée de captivantes photographies.

Bonnefons (André). — *Un Etat neutre sous la Révolution, la Chute de la République de Venise* (1789-1797).

Bournaud (Voir Savine).

Brisson (Adolphe). — *Le Musset des jeunes filles.*

Choussy (J. E.). — *Vie de Jeanne d'Arc.*

Coppée (François). — *Une lettre de Christmas*, un poème charmant et émouvant que les amis et les admirateurs du poète saluèrent comme un heureux présage de guérison prochaine et qui fut, hélas, une de ses dernières œuvres.

Coquet (L.). — *La Politique commerciale et coloniale franco-allemande,* un volume éloquemment préfacé par M. le sénateur Saint-Germain.

David (Gaston). — *Bonheur enfui*, poèmes de la douleur et du souvenir.

Dayot (Armand). — *La Peinture anglaise, de ses origines à nos jours.* Un splendide ouvrage dont les images sont admirables; on a un plaisir infini à regarder ces 300 illustrations et ces 25 gravures en taille-douce, où revivent dans toute leur grâce, toute leur beauté, tout leur sourire, les chefs-d'œuvre des Romney, Gainsborough, Raeburn, Turner, Reynolds... Quant au texte, rapide, coloré, savant, sans jamais être pédant, c'est une véritable histoire critique de l'école de peinture anglaise, très attachante à lire et toute remplie de précieux renseignements.

Delarue-Mardrus (Lucie). — *La Figure de proue,* des vers d'un poète délicieux et charmant.

Delisle (Léopold). — *Recherches sur le libraire de Charles V.*

Donnay (Maurice). — *Théâtre*, voici sous la forme définitive du livre, notre chère « Lysistrata » et cette « Education de prince » destinée à montrer à nos petits-neveux ce qu'était, à l'aube du vingtième siècle, l'esprit parisien, l'esprit français le plus raffiné, le plus délicat ; et « *Amants* », et « *la Douloureuse* », et l'*Affranchie* »...

Dostoiewski. — *Correspondance. Voyage à l'étranger*, traduction de M. Bienstock.

Dumoulin (Maurice). — *Précis d'Histoire militaire* : *Révolution et Empire.*

Eberhardt (Isabelle). — *Notes de Route,* des pages émouvantes d'une belle et palpitantes héroïne sur le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, publiées par M. Barrucand.

Faure (Maurice). — *Pour la Terre Natale*, des « pages historiques et littéraires » publiées par un homme politique qui est en même temps un très délicat écrivain et précédées de quelques mots émus et spirituels de M. Jules Claretie saluant « le patriote et le lettré de race, l'ardent initiateur du mouvement provincialiste parisien, qui consacra le meilleur de son âme à la glorification du pays natal et au culte de l'idéal ».

Fèvre (Mgr Justin). — *Le Pontifical de Léon XIII.*

Félice (Raoul de). — *La Basse-Normandie,* étude de « géographie Régionale ».

Fouchet (Maurice). — *La Vie impérissable.* Poésies.

Gallois (Eugène). — *En Amérique du Sud : Notes et Impressions.*

Gand (Auguste). — *Les Cantilènes du bon Pauvres.* Poésies.

Gittler. — *L'Œuvre de Chardin et Fragonard,* un magnifique volume où 213 chefs-d'œuvre des deux grands peintres sont reproduits en de merveilleuses gravures et héliogravures. Une intéressante préface de M. Armand Dayot, des commentaires et descriptions de M. L. Vaillant donnent à cet admirable album, l'intérêt et l'utilité pratique d'un document et d'un catalogue.

Gourmont (Remy de). — *Saint-Amant.* « Collection des plus belles pages ».

Grand-Carteret (John). — *Derrière lui,* un recueil de littérature et de dessins, de brûlante et scabreuse actualité ou l'auteur nous donne l'iconographie des scandales

allemands, et Dieu sait s'ils ont inspiré la verve des dessinateurs humoristes !...

Heim (Maurice). — *Les Fleurs de rêve.* Poésies.

Kritsky (Mademoiselle). — *L'Evolution du Syndicalisme en France.*

La Rochefoucauld. — *Maximes*, suivies de réflexions diverses et précédées d'une copieuse, suggestive et judicieuse préface où M. Thénard explique et défend l'œuvre de La Rochefoucault contre la multitude de ses détracteurs.

Maistre (Lieutenant-Colonel). — *Spicheren, 6 août 1870.* Un volume d'histoire militaire préfacé par le général Langlois.

Mercier (S.). — *Tableau de Paris.* Nouvelle Edition.

Michelet (Victor-Emile). — *L'Espoir merveilleux.* Poésies.

Nougarède de Fayet. *Le Duc d'Enghien* : Recherches historiques sur son procès et sa condamnation.

Quentin-Bauchart (Pierre). — *Lamartine et la Politique étrangère de la révolution de Février* : 24 février, 24 juin 1848.

Régamey (Jeanne et Frédéric). — *Au Pays des Cigognes*, un volume copieusement illustré de jolis dessins de Frédéric Régamey, où les auteurs, pour faire mieux connaître aux enfants de France la province perdue, ont choisi la forme très heureuse et très attrayante d'un roman juvénile, qui se passe à l'école des jeunes filles et au lycée de Colmar. C'est émouvant, pittoresque et amusant.

Rozat de Mandres (Général). — *Les Régiments de la Division Margueritte et les Charges à Sedan.*

Savine et Bournaud. — *Le 9 thermidor*, un intéressant volume, d'après des documents et des mémoires.

Schuré (Edouard). — *Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs*, silhouettés en des pages émouvantes et curieuses.

Seillière (Ernest). — *Le Mal Romantique*, un livre dans lequel l'auteur poursuit ses études magistrales sur la philosophie de l'impérialisme ; l'œuvre est très ingénieuse et très forte, elle est d'une valeur philosophique et historique considérable ; je ne crois pas qu'elle soit toujours d'une parfaite équité et que M. Ernest Seillière ait tout à fait raison de nous dire que le « roman-

tisme moral dans sa pratique et dans ses conseils, remplace l'individualisme normal de l'être vivant par un morbide égotisme et substitue à la raison avisée quelque mysticisme aveugle et aveuglément écouté ». Il y a beaucoup, je crois, à discuter dans cette œuvre considérable ; on y trouve, j'en suis sûr, beaucoup à apprendre et à méditer.

Tiersot (Julien). — *Les Fêtes et les Chants de la Révolution française.*

Weil (Paul). — *Chansons sur l'pouce*, de spirituelles chansons qui déchainèrent les enthousiasmes et les rires du boulevard de Clichy et amuseront beaucoup les lecteurs du livre que M. Georges Chepfer a préfacé en un aimable et spirituel dialogue.

FÉVRIER

LES ROMANS

LÉON FRAPIÉ

La Figurante

M. Léon Frapié se complaît dans la compagnie des humbles, des réprouvés, et il semble décidément vouloir leur consacrer toute son œuvre et tout son talent. Il nous a émus déjà, en des œuvres diverses, aux tristesses des pauvres gosses et aux désespoirs des filles perdues ; dans sa douloureuse galerie des misères humaines, *la Figurante* vient aujourd'hui prendre place. La Figurante c'est la bonne à tout faire, c'est selon M. Léon Frapié, la femme qui reste en marge de la famille, qui est

tout à la fois « la vanité et la punition » des petits bourgeois en toc, ennemie naturelle et légitime des autres, parce que « les circonstances lui font une individualité foncièrement séparée de la leur et rendent ses intérêts différents, inconciliables ».

Telle est la thèse que M. Léon Frapié soutient dans son roman et à l'appui de laquelle ils nous conte l'histoire de la petite bonne Sulette, privée de son nom dès son arrivée à Paris et baptisée Marie — car les bonnes, en principe, doivent s'appeler Marie. Dans cette histoire il a accumulé toutes les manifestations de l'injustice, de la dureté, de l'égoïsme bourgeois à l'égard des bonnes, toutes les misères, toutes les hontes, tous les périls qui les menacent et les coudoient dans la grande ville ; c'est ainsi que Sulette apprend à connaître dans toutes les places qu'elle fait à Paris la méchanceté des petits enfants qui tourmentent les bonnes, les tristesses des intérieurs d'officiers pauvres où manque la nourriture, les visites équivoques dans les « sixièmes étages des belles maisons bourgeoises, qui constituent en quelque sorte un pays séparé, une région sans mélange avec les autres localités environnantes » : visites de tireuses de cartes dont la bonne aventure est le métier le plus honorable, et de chanteurs de cafés-concerts en relation avec la police ; c'est ainsi qu'elle se trouve victime tour à tour des vieux messieurs passionnés et des odieux bourgeois qui recherchent une bonne gentille pour retenir le grand fils à la maison. Après avoir vu

et vécu toutes ces tristes choses, Sulette, connaît l'horreur de la maternité réprouvée, chassée, honnie; et lorsqu'enfin, son enfant mort, elle rentre en place, c'est pour apporter, dans un sentiment inconscient de vengeance, le deuil et le désespoir dans un gentil et innocent ménage.

Comme vous voyez, aucun des malheurs traditionnels de la bonne à tout faire n'est épargné à Sulette, et de cette analyse vous pourriez conclure que le roman de M. Léon Frapié est tout à fait conventionnel; d'où vient cependant que sa lecture intéresse, passionne, émeut? C'est, je crois bien, que l'auteur met dans le récit de ces aventures convenues une sincérité absolue, une entière conviction : il semble qu'il n'y ait dans tout cela aucune habileté, aucun art, et c'est précisément en quoi consiste l'art suprême de l'auteur, dont l'œuvre est animée d'un grand souffle de poignante et vivante humanité.

CHARLES-HENRY HIRSCH

Un Vieux Bougre

Un de ces romans à l'eau-forte où s'affirme âprement, douloureusement même parfois, l'originalité du talent de M. Ch. Henry Hirsch si étrange, si personnel, si brutal et si délicat.

De toute la hauteur de sa silhouette, de tout le

mystère de son passé, le Vieux Bougre domine le livre : c'est Gaspard Michel, le formidable paysan beauceron, qui, à la suite d'une bohémienne, la belle Mabrouka, quitta le pays, où il laissait le souvenir de violences, et de voluptés, pour s'en aller à travers le monde, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Magellan, d'Irkoutsk aux prairies d'Australie, des solitudes asiatiques aux jardins clairs de la Toscane, « transgresseur des lois, sujet de ses seules passions, batailleur victorieux, impitoyable », et revenir certain soir, à soixante-quinze ans, au village natal, la ceinture remplie d'or, toujours plein d'une belle vigueur, farouchement muet sur ses aventures, autoritaire et despotique.

Cet étrange vieillard vit au soir de sa tumultueuse existence une aventure étrange, formidable, amoureuse et tragique, entre son petit-fils, le soldat Michel, et deux jeunes personnes, mesdemoiselles Rubis et Youyou, qui joignent à leur métier peu rémunérateur d'ouvrières en couronnes funéraires une autre profession plus pénible encore et moins avouable.

L'existence du grand-père, amoureux successivement des deux jeunes femmes, dans un hôtel borgne de la banlieue parisienne, son retour au pays, son attentat tragique contre son petit-fils et son départ de chemineau sanglant, tout cousu de billets de banque, seul, allègre et fort dans la nuit obscure, tels sont les épisodes de cette étrange

histoire où M. Charles-Henry Hirsch, au gré de sa fantaisie, fait tour à tour trembler et sourire son lecteur par des spectables d'une grandeur tragique ou des observations d'une âcre drôlerie...

HENRY KISTEMAECKERS

M. Dupont chauffeur

M. Dupont chauffeur, est un « nouveau roman comique de l'automobilisme », nous dit l'auteur, lequel compte bien par cette indication se concilier la sympathie des foules qui s'esclaffèrent à la lecture du premier « roman comique » de ce noble sport, *Will Trimm et C°*.

Ils riront encore et copieusement en lisant *M. Dupont chauffeur*, roman dénué de toute espèce de prétention, d'un style plutôt familier et qui abonde en facéties joyeuses, que M. Henry Kistemaeckers a semées à travers toutes les pages en prodigue, sans choisir. Et il a eu bien raison, puisque ces facéties ne ratent pas leur effet et qu'elles font rire toujours et parfois penser ; mais oui ! sous tout cela on trouve une très ingénieuse notation psychologique des désordres que la reine automobile a amenés dans certaines existences et dans certains cerveaux, des transformations qu'elle a apportées, non seulement dans les mœurs, mais

dans les hommes, changeant par la toute puissante vertu des peaux de bique hirsutes et des lunettes, de paisibles et incolores bourgeois en fougueux Tartarins, éperdus de vitesse et de mécanique.

C'est très ingénieusement et très spirituellement observé, et vous trouverez sûrement dans *M. Dupont chauffeur* quelques figures de connaissance : vous y trouverez aussi des « commentaires sur la vie automobile au début du vingtième siècle, mêlés de quelques tartarinades significatives et de conseils dictés par l'expérience autant que par le sens commun », qui sont vraiment d'une fort joyeuse sagesse.

TANCRÈDE MARTEL

Blancaflour

Blancaflour est un roman de cape et d'épée, un roman de guerre et d'amour, un roman d'histoire, et c'est vraiment dans ce genre très spécial où l'imagination et la fantaisie se mêlent à l'évocation historique, l'une des œuvres les plus ingénieuses, les plus vivantes que j'ai lues depuis longtemps.

Il y a là notamment une reconstitution d'Avignon au quatorzième siècle et de la vie des Papes, qui est d'une couleur, d'une vérité, d'une vie surprenantes; c'est tout à fait beau et très amusant. Et

le drame d'amour qui se déroule à travers le livre, depuis la captivité en Syrie jusqu'au trône pontifical, entre le bâtard Jean Porcellion de Porcelet, devenu le pape Etienne X, et l'orgueilleuse et splendide beauté Etiennette, surnommée Blanca Flour — Blanche Fleur, — est vraiment émouvant, intéressant, et digne, ma foi, de la dédicace de M. Tancrède Martel qui offre « humblement ce livre, roman de guerre, d'ambition et d'amour, pour mieux dire : conflit d'âmes, à la mémoire du grand poète et prosateur, Théophile Gautier, à l'un des maîtres qui ont le mieux honoré la langue française, langue éternelle de la civilisation ».

CAMILLE LEMONNIER

Happe-Chair

Happe-Chair, le puissant roman publié jadis par M. Camille Lemonnier a reparu cette année tout de neuf vêtu en une nouvelle édition, illustrée avec beaucoup de talent par M. Lobel-Riche. J'ai relu avec émotion cette étude poignante de mœurs ouvrières, qui suivit, à deux ou trois semaines de distance, l'apparition de *Germinal*, dont certains critiques prétendirent qu'elle s'inspirait.

Absurde hypothèse! que M. Camille Lemonnier réfutait d'avance en dédiant son œuvre à Emile

Zola, et qu'une lecture attentive réduit à néant.

En effet, *Happe-Chair* est bien, comme *Germinal*, la sombre, mélancolique et rude peinture de la vie de l'ouvrier au pays noir, et les héros de M. Camille Lemonnier s'agitent et peinent dans la fournaise, à deux pas des mines où sont enfermés ceux d'Emile Zola, et pourtant rien n'est plus dissemblable que leur esprit, que leur tempérament, que leur conduite, en face de la commune et semblable misère. Ici, c'est la révolte farouche et violente ; là-bas, sous le ciel flamand, c'est la résignation haletante, inquiète et douloureuse.

Ces tristesses, ces peines, ces humbles labeurs, M. Camille Lemonnier les a peints avec cette minutie cruelle, impitoyable, qui est la marque de son talent et qui, par l'amoncellement des détails, arrive à des ensembles grouillants de vie, palpitants de réalité, et le livre, avec la rudesse et la disgrâce voulue de son style-peuple, reste (vingt ans après !) aussi vivant, vibrant et actuel qu'au premier jour.

HENRI BARBUSSE

L'Enfer

Ce n'est pas M. Henri Barbusse qui nous ramènera dans la jovialité : son roman, *l'Enfer*, est

terriblement pessimiste et douloureux; j'ajoute qu'il est assez raide, car les aventures qu'il nous conte se passent dans une chambre d'hôtel, dont les hôtes successifs sont contemplés par un voisin indiscret, habitant la chambre contiguë où un trou a été ménagé dans la cloison ; ainsi, notre homme aperçoit un série d'intimités, dont je ne saurais vous donner le récit, mais que M. Henri Barbusse nous dit avec beaucoup de talent et d'où il tire des conclusions philosophiques qui ne sont pas sans audace ni sans ingéniosité.

GEORGE MITCHELL

Petite Sagesse

Avec une grâce volontairement un peu surannée, avec aussi beaucoup d'esprit et de verve, M. J. Mitchell évoque en ce gentil roman le quartier Latin vers l'an de grâce 1835, en un temps où il y avait encore des grisettes et où les étudiants n'étaient point, dès l'adolescence, de vieux hommes désabusés et pratiques.

Dans le cadre pittoresque, joyeux et bigarré de ce quartier Latin, dans le décor de la pension de famille tenue rue Servandoni par madame Lempereur, aidée de sa fille Sylvaine, « petite sagesse », une gentille — si gentille — histoire d'amour se

déroule, qui se conclut le plus aimablement du monde par un mariage infiniment sympathique.

Cette « petite sagesse » est vraiment une ravissante figure de jeune fille, jolie, primesautière et franche, et si raisonnable, que tout le monde lui demande des conseils. Inconsciemment, le jeune Pascal Douville, petit-fils, arrière-petit-fils de notaire, marqué lui-même pour le notariat, se laisse ensorceler par sa grâce rayonnante, et son mariage nous enchante d'autant plus, qu'il permet enfin l'hyménée de la tante Volcy avec le général César, son fiancé depuis le grade de lieutenant, fiancé éternellement remis à cause du « petit » sur lequel il fallait veiller.

Tout cela est naïf, aimable et pimpant, et je partage le plaisir de M. Adolphe Brisson, qui, dans une cordiale préface, se réjouit en son cœur de voir renaître dans un livre « l'exquise figure de la grisette disparue de la réalité » et avoue gentiment qu'il est « amoureux de l'héroïne, l'adorable Sylvaine, qui unit la bonté de Mimi à la gaieté de Musette ».

HENRY BARGY

France d'exil.

Ce roman n'est pas seulement l'histoire, très attachante en soi, d'un jeune ingénieur français en-

traîné au Canada, puis en Nouvelle-Ecosse, par son humeur aventureuse, et de sa triste aventure sentimentale ; c'est aussi, c'est surtout, une peinture fidèle de la vie du Français outre-mer, d'où ressortent très nettes des critiques de nos méthodes d'éducation et des leçons précieuses à méditer. En montrant dans ce livre, « dédié à ses compagnons français de la nouvelle Angleterre et de New-York », les déboires qui attendent au loin les émigrants français, M. Henry Bargy les prémunit dans une certaine mesure contre ces déceptions ; c'est, dans la meilleure acception du mot, un roman utile.

LÉON DE TINSEAU

Le Port d'attache.

D'une jolie note attendrie, *le Port d'attache* est un de ces récits intimes et touchants que l'auteur de *Ma Cousine Pot-au-Feu* excelle à conter et à situer dans des tableaux de mœurs très ingénieusement brossés ; il nous fait assister, en des péripéties fort émouvantes et parfois tragiques, à l'aventure sentimentale d'Odette Tellières et de Esteben Armendaritz, un jeune avocat basque, qui, dès la première entrevue, fut pour toujours séduit par la jeune fille et rêva de la conquérir et de la défen-

dre. Mais que d'aventures, que de drames et que de luttes avant la réalisation de ce beau rêve, avant que le frêle esquif de la petite Odette se réfugie pour toujours dans le calme bonheur du « port d'attache » ! Ces péripéties, les luttes que doit soutenir l'héroïne du livre, les périls qu'elle côtoie, sont racontés par M. de Tinseau avec beaucoup de délicatesse, d'émotion et d'esprit, et c'est pour lui, chemin faisant, l'occasion de peintures de mœurs mondaines, de croquis de salons et de journaux (car, dans sa lutte pour la vie, Odette devient un instant notre confrère), fort spirituels, amusants et vivants ; d'ensemble, le roman est un des plus gracieux et des plus agréables que nous ait donnés le très fécond et brillant écrivain.

LOUIS DE LA SALLE

Le Réactionnaire.

On a beaucoup parlé de ce roman dans les salons bien parisiens où l'on dégusta joyeusement les portraits assez malveillants de personnalités connues, dont les unes sont nommées en toutes lettres et les autres fort reconnaissables sous le pseudonyme dont l'auteur a bien voulu les masquer.

Mais ce livre a d'autres prétentions que celle d'être un simple roman à clef : il voudrait nous

donner une image de la vie de Paris ou plutôt de la vie du « gendelettre » parisien, dont un certain Jacques Dubois est, aux yeux de M. de la Salle, le type accompli ; il est joli et d'une amoralité qui fait honneur à la corporation !

Vrai, tout cela est d'un cynisme un peu bien outrancier ; le reproche, sans doute ne déplaira pas à M. de La Salle qui se plaît sans nul doute à nous dire des choses cyniques, mais je le lui fais tout de même, et je me range volontiers aux côtés du « réactionnaire » en révolte un peu tardive contre tous ces faisandages, tous ces artifices et tous ces paradoxes.

LOUIS LÉTANG

Grippe-Soleil.

Grippe-Soleil est un roman de cape et d'épée, où se succèdent en de dramatiques péripéties les enlèvements d'enfant, les conspirations, les trahisons, les meurtres, où certain chirurgien dénommé Saccard, joue le rôle du traître ténébreux, cependant qu'un jeune peintre appelé du joli nom de « Grippe-Soleil » représente la vertu et l'héroïsme ; à la fin du livre, dont le dernier chapitre s'intitule « Le chirurgien parlera-t-il ? », le lecteur reste haletant, car tout n'est pas fini et il ne con-

naîtra le véritable dénouement que dans un prochain volume, *Fille de Reine*. M. Louis Létang se meut très aisément au milieu de ces noirceurs, de ces complications, et le roman, tout à fait intéressant, est très habilement construit.

SAINT-CÉNERY

Au Service de la France.

Est-ce bien là un roman ? Hélas, non ! car la plus grande partie de l'anecdote ne correspond que trop à de douloureuses et récentes réalités. Le cadre choisi par M. Saint-Cénery pour son roman militaire est en effet le noir et triste pays minier du Nord français pendant les grèves qui le désolèrent il y a deux ans. Le héros du livre, le lieutenant Sauveterre, se demande, au début du livre, s'il ne devrait pas quitter cette armée divisée, traquée, en butte à la délation et au découragement ; mais le commandant, d'Hastingues, une belle figure de soldat, lui montre son devoir et lui indique qu'il faut, suivant la parole de Maurice Barrès, mise en épigraphe du livre, « subir l'inévitable et maintenir ce qui ne meurt pas ». Ainsi, il est amené, dans des conditions infiniment pénibles, à faire son devoir au pays Noir ; une épreuve plus douloureuse et plus pénible encore lui est ré-

servée, celle des inventaires, il la subit encore, toujours sous l'influence de ce commandant sacrifié à des haines maçonniques et qui, du Sud oranais où il fut expédié, lui écrit encore de rester fidèle à sa tâche, « quelque ingrate que cette tâche lui apparaisse, se souvenant qu'il travaille pour cette France immortelle qui survit à tous les gouvernements ».

Par cette brève analyse, on devine facilement quelles sont les opinions de l'auteur ; pour moi, qui n'ai point à les juger je me contente de dire que le roman est vibrant et intéressant et que la fiction s'y mêle très habilement à la réalité.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, ART, VOYAGES, DIVERS.

ANATOLE FRANCE

Vie de Jeanne d'Arc.

Voici enfin cette *Vie de Jeanne d'Arc* à laquelle M. Anatole France travaillait depuis si longtemps et qui était attendue avec tant d'impatience et de curiosité. Avec quelque inquiétude aussi, car on pouvait se demander si M. Anatole France, en qui on se plaît à saluer l'héritier du génie de Voltaire, ne serait pas tenté de parler un peu légèrement de « la Pucelle » : mais l'illustre écrivain a déjoué ces craintes — ou ces espérances — et, sans dépouiller l'homme de parti, enchanté de dire son fait à l'Eglise à propos d'une « fille qu'elle condamne vivante, durant la puissance anglaise, et réhabilite

morte, après la victoire des Français » ; sans avoir voulu renoncer à ces déplaisantes formules médico-légales des « hallucinations de l'ouïe, de la vue, du toucher et de l'odorat » pour expliquer les sublimes inspirations de Jeanne, il a conté son histoire avec émotion, ferveur et justice.

Animé d'un désir ardent et passionné de vérité, il énonce plaisamment les légendes et les opinions qui font de Jeanne d'Arc tantôt « la miraculeuse protectrice de la France chrétienne, patronne des officiers et des sous-officiers, modèle inimitable des élèves de Saint-Cyr », tantôt la « druidesse romantique, la garde nationale inspirée, la canonnière des patriotes républicains », pour conclure, lui, qu'elle était « plus vaillante, plus constante, plus généreuse que les hommes et digne en cela de les conduire », et que « ce n'est ni sans raison, ni sans justice, qu'elle est devenue le symbole de la patrie armée ».

Après avoir accoutumé ses yeux aux formes qu'affectaient alors les êtres et les choses, étudié le mieux qu'il a pu les images peintes et taillées, il croit avoir découvert la vérité, il croit avoir perçu les traits de la Pucelle « qui fut dès la première heure et pour toujours peut-être, enfermée dans le buisson fleuri des légendes » ; ce qui est sûr, c'est qu'il a réussi à nous donner de cette existence héroïque et merveilleuse un récit dont l'érudition se revêt d'une grâce sans seconde, conté sur « un ton simple et familier », dans un style dont rien

ne saurait égaler l'harmonieuse et limpide perfection.

FRÉDÉRIC MASSON

Le Sacre et le Couronnement de Napoléon.

Avec *le Sacre et le Couronnement de Napoléon*, M. Frédéric Masson nous donne, si mon compte est exact, le vingtième volume de ces « études napoléoniennes » si captivantes, qui, commencées il y a quelque quinze ans, excitent l'intérêt du lecteur aussi passionnément qu'au premier jour. C'est que le sujet de M. Frédéric Masson est d'une grandeur et d'un intérêt inépuisables, et qu'il y a toujours dans ce héros gigantesque quelque chose de nouveau à découvrir, à révéler, à expliquer.

Ainsi, en étudiant « le sacre et le couronnement de l'Empereur », M. Frédéric Masson, qui voulait simplement nous donner un « texte descriptif des accessoires de cette cérémonie », a été amené à parler, à ce sujet, « de religion, de politique et de beaucoup d'autres choses, car le sujet nous mène et les documents nous commandent », et l'étude d'un acte aussi capital de la vie du Grand Empereur devait nécessairement entraîner l'historien hors du cadre qu'il s'était assigné.

C'est à la fin du livre, aux « pièces justificatives », que M. Frédéric Masson a rejeté les docu-

ments qui devaient à l'origine constituer le livre tout entier, c'est là que nous trouvons une multitude de détails d'une piquante précision sur les culottes, les bas de soie blancs, les souliers brodés d'or, les orfèvreries des couronnes impériales, le prix des franges, des broderies, des torsades, des peaux d'astrakan et d'hermine, le métrage des velours et des satins employés à la confection des manteaux de Cour, le coût du baudrier romain, de la ganse d'or du chapeau, la description et le devis de la tiare offerte à Sa Sainteté Pie VII, les descriptions des habits des sénateurs, des hérauts d'armes, des pages, des conseillers d'Etat, des maires, des princes, des princesses, des maréchaux et du cardinal, les factures de la décoration de Notre-Dame, que sais-je encore !

Ce sont les coulisses où se prépara l'unique représentation d'une pièce historique extraordinaire ; on y découvre bien des petits détails un peu comiques, « bien des hésitations, bien des manœuvres avortées », et pourtant, le héros qui prépara cette féerie, manœuvra tous ces fils, commanda tous ces décors, présida à toutes ces négociations, la prit au sérieux. « Parce qu'il avait été sacré par le Pape, Napoléon a considéré qu'il était revêtu d'un caractère ineffaçable, qu'il était devenu un souverain égal à tous les souverains, qu'il était l'oint du Seigneur. »

Cette impression que le sacre, machiné par le Grand Empereur, fit sur lui-même, le lecteur de

M. Frédéric Masson la retrouve, lui aussi. Mis au courant par l'éminent historien de tous les détails de la cérémonie, admis à en contempler toutes les petitesses matérielles et morales, il admire néanmoins, prodigieusement impressionné par le spectacle lui-même, qui reste à ses yeux tel qu'il fut fixé dans le tableau de David, avec, « dans une magnificence recueillie, somptueuse et immobilisée, le geste arrêté et souverain qui consacre le nouvel Empire et qui y donne à la fois la grâce et la majesté »; cette image, elle est mieux que la vérité, elle « éternise le couronnement, elle en fixe la légende, elle symbolise Napoléon ».

BARON FAIN

PREMIER SECRÉTAIRE DE L'EMPEREUR

Mémoires.

Ces mémoires nous donnent des détails infiniment intéressants et précieux sur cet « homme extraordinaire », « ce demi-dieu », dont tout à l'heure M. Frédéric Masson nous racontait le sacre. « Le baron Fain a voulu faire un traité historique sur les méthodes de travail dont il a été l'instrument. Ce n'est pas le guerrier, ce n'est pas le conquérant qui domine dans ces pages, c'est Napoléon « moine militaire », gouvernant et ad-

ministrant un empire immense du fond d'un cabinet secret. »

Et afin de nous faire comprendre « cette merveilleuse organisation pour le travail », le baron Fain, dont tous les contemporains se sont plu à reconnaître l'exactitude et la vérité, nous raconte avec une abondance et une précision merveilleuse de détails : le début de la matinée dans la chambre à coucher, comment était jeté le premier coup d'œil sur les papiers, comment l'Empereur travaillait avec le secrétaire du cabinet, puis son lever, son déjeuner, et la reprise du travail dans le cabinet intérieur. C'est ensuite le travail du cabinet extérieur avec le prince de Neuchâtel, avec l'intendant général, le Conseil des ministres, les conseils d'administration, le Conseil d'Etat, les entretiens avec MM. Maret et Daru, qui les menaient à la fin de la matinée. On jugera qu'elle était assez bien remplie.

L'après-midi ne l'était pas moins, et M. Fain nous donne l'emploi du temps complet, pittoresque et saisissant au possible du grand Empereur. Il nous raconte ses voyages dans l'intérieur de l'Empire, ses voyages de guerre, et nous trace une image vraiment palpitante de Napoléon à quarante ans, « de son caractère, de ses qualités, de ses passions, de ses faiblesses », de ce Napoléon toujours plus passionnant à mesure que les années s'écoulent, qui immortalise tous ceux qui l'approchèrent et qui « se sauve sur sa

planche du grand naufrage de l'oubli, car il n'est pas jusqu'à son almanach impérial qui ne devienne un livre d'histoire ».

LOUIS TUETEY

Les Officiers sous l'Ancien régime : Nobles et Roturiers.

Cet ouvrage a pour sujet l'officier roturier sous l'ancien régime ; c'est là une étude assez neuve et qui n'avait guère encore tenté, je crois, aucun historien ; on sait bien que les roturiers n'avaient pas une fort belle part dans l'armée de l'ancien régime ; on sait que Fabert, Catinat, Chevert, illustres représentants de l'élément roturier de l'ancienne armée, sont de rares et fameuses exceptions ; mais on ne s'est, jusqu'ici, guère préoccupé de la foule obscure d'où ils sortaient. Le livre de M. L. Tuetey, fortement documenté et remarquablement intéressant, vient brillamment compléter cette lacune ; l'auteur s'est proposé d'y étudier notamment « de quelle façon l'officier du tiers-état devenait officier, comment il avançait, comment il vivait avec les officiers nobles, comment il partageait avec eux les emplois », et comment, au moment même où la prépondérance de la noblesse semblait le plus définitivement établie dans l'ar-

mée, la Révolution vint abolir ce monopole et « ouvrir toute grande la carrière aux roturiers ».

MARCEL POETE

L'Enfance de Paris.

Remontant très haut dans l'histoire des siècles, M. Marcel Poëte nous dit l'*Enfance de Paris* : l'auteur entreprend d'y étudier Paris depuis sa fondation jusqu'au temps où Philippe-Auguste « par l'établissement d'une enceinte englobant les deux rives, vient consacrer des progrès urbains résultant de longs siècles ». Et après avoir rappelé d'un mot les temps lointains où la Seine occupait tout l'espace où règne aujourd'hui Paris, après avoir expliqué que la Seine et Paris ont eu à ce point leurs destins associés qu'il est impossible de concevoir l'une sans l'autre, il étudie avec beaucoup de science et d'agrément la ville depuis le temps où Lutèce était une espèce de bourg de la peuplade gauloise des Parisiens, sise dans une île de la Seine, jusqu'au jour où Paris sorti de l'enfance sembla revêtir avec l'enceinte de Philippe-Auguste sa forme d'adolescent plein d'avenir.

A travers l'époque gallo-romaine, les âges mérovingien et carlovingien, les temps féodaux, les invasions normandes, il suit pas à pas l'évolution

qui, de « l'infime bourg gaulois abrité dans une petite île, a fait la ville immense que nous admirons, et de l'humble groupement des habitants de l'âge celtique, l'un des centres les plus représentatifs du progrès humain qui aient jamais existé ».

Dr ROUIRE

La Rivalité Anglo-russe au XIXe siècle en Asie (Golfe Persique, Frontières de l'Inde).

La convention anglo-russe qui a été signée vers la fin de l'année 1907 a mis fin à une lutte d'influences qui durait depuis de longues années entre les deux puissances anglaise et russe pour la conquête de l'hégémonie en Asie. Il n'en est que plus intéressant de connaître aujourd'hui les détails, les causes et les épisodes de cette lutte qui fut parfois dangereuse pour la paix du monde, et c'est ce que fait M. le docteur Rouire en un volume très clair et très documenté : *la Rivalité anglo-russe au dix-neuvième siècle en Asie (golfe Persique, frontières de l'Inde)*, où l'on retrouve très heureusement distribuée et ordonnée une série de faits et de documents auxquels la rivalité anglo-russe a donné lieu au courant du dix-neuvième siècle, série qui constitue une des pages les plus intéressantes de l'histoire contemporaine, et méritait d'être fixée.

PAUL ADAM

Les Impérialismes et la Morale des peuples.

M. Paul Adam est un des esprits les plus curieux, les plus remarquables, les plus complets de ce temps; romancier étrange, fougueux, tumultueux, souvent admirable; auteur dramatique infiniment original et personnel; voyageur doué merveilleusement pour voir, retenir, raconter; il a produit, en dix ans, une œuvre d'une valeur, d'une variété, d'une ampleur extraordinaires.

Et sa prodigieuse activité intellectuelle et littéraire ne s'en veut pas contenter, elle est désireuse de tout étudier, de tout comprendre, de tout analyser : c'est maintenant de politique mondiale que M. Paul Adam nous entretient en un livre magistral, intitulé *les Impérialismes et la Morale des peuples*.

A propos d'un temps de l'histoire moderne, temps très limité qui s'écoule entre 1899 et 1907, entre la première et la seconde conférence de La Haye, il entreprend d'examiner certaines des crises morales que subit l'humanité durant ce laps de temps, et surtout « les états d'âme qui se succédèrent à l'heure où naquit l'impérialisme anglais, où se développa l'impérialisme allemand et américain, où surgit l'impérialisme japonais ». Et tout d'abord, il expose que ces impérialismes : impérialisme économique, impérialisme de race, s'oppo-

seront longtemps encore à l'établissement de la paix européenne et à la reconnaissance d'une justice internationale. Ce n'est pas une raison pour renoncer à l'espérance, mais c'en est une pour ne pas sacrifier chez nous à la théorie du pacifisme prématuré ; de l'étude détaillée de ces deux conférences de La Haye et des événements qui se succédèrent entre ces deux sessions, on peut conclure qu'il y a beaucoup à espérer, mais beaucoup à craindre : « à commenter ces misères de l'esprit humain on pourra se figurer combien il est difficile d'établir ce qu'on nommerait une morale des peuples. »

Ainsi entré dans le vif de son sujet, l'auteur consacre à la première conférence de La Haye, à l'aventure transvaalienne, à la campagne de Chine, à l'Empereur allemand, à ce qu'on appelle le péril jaune, à l'œuvre de M. Doumer en Indo-Chine, à l'Afrique internationale, au problème espagnol qui lui apparaît pour nous gros de périls et de déceptions, une série de chapitres bourrés de faits et de renseignements, tout bouillonnants d'idées discutables parfois et audacieuses, mais toujours généreuses, neuves, fortes qui font réfléchir et qui font, en somme, espérer en un avenir plus beau, plus raisonnable, grâce, encore une fois, à la France, à la « bonne Semeuse, que le sculpteur a gravée sur les monnaies d'or et d'argent, celle qui lança dans le sillon du monde la graine ineffable de la bonté et de l'altruisme universels. »

MARCEL PRÉVOST

Lettres à Françoise mariée.

Quel livre charmant, de saine, de jolie et judicieuse morale; comme on a plaisir à penser que, grâce à l'autorité spirituelle — c'est le mot — qu'exerce M. Marcel Prévost sur les femmes de ce temps, ces lettres palpitantes de vie, d'émotion et d'intérêt auront une multitude de lectrices.

Vrai, il est temps que les femmes, et même les hommes, entendent parler du mariage autrement que comme de ce « contrat de louage » qui fait tant couler d'encre. Cette « chose sérieuse », M. Marcel Prévost entend la traiter avec plus d'émotion et de dignité. Il ne s'ensuit pas qu'il soit réactionnaire, Dieu non! Il est même très audacieusement réformateur, mais sagement il voudrait réformer les mœurs avant les lois : « N'attendez pas, dit-il à Françoise, la promulgation officielle d'un code civil revisé pour réformer vous-même le mariage dans votre mariage », et au cours du roman, au cours de la vie plutôt, qui se déroule à travers ces lettres toutes remplies de tendresse pour la femme d'aujourd'hui, d'espoir en la femme de demain, il convie Françoise à « remettre les choses en leur vraie place », à obtenir tout gentiment, tout simplement que son mari raye de son programme marital le mot « obéissance » appli-

qué à l'épouse, qu'il lui préfère le mot accord, qu'il égale à celui de l'épouse son devoir de fidélité, qu'il aime l'intelligence et l'initiative de sa femme devenue vraiment son associée. »

Voilà des réformes autrement utiles et fécondes que celles autour desquelles de vagues législateurs et des féministes maladroits mènent si grand tapage. J'ajoute qu'elles sont présentées par M. Marcel Prévost sous la forme la plus aimable, la plus persuasive, dans un livre qui est un roman délicieux et dont nous attendons la suite avec une très sympathique curiosité, car, après nous avoir fait connaître sa correspondance avec *Françoise jeune fille* et *Françoise mariée*, M. Marcel Prévost nous promet les *Lettres à Françoise maman*.

ALBERT SOREL

Pages Normandes.

Un livre exquis du très éminent et très regretté Albert Sorel, ces *Pages normandes*, que son fils, M. A. E. Sorel, a pieusement recueillies pour les concitoyens de son père : « Normands qui veulent garder l'attachement au sol natal, l'amour des ancêtres, le respect des ruines et le culte indestructible des tombes ».

Un charme pénétrant se détache de ces pages

familières, éloquentes et jolies, où pour chanter la gloire de sa petite patrie, Sorel dit en des traits inoubliables la grandeur de Corneille, « Normand de tout son être, par le contraste de ses traits nobles et rudes, par la complexité de son âme profonde et repliée, par ses yeux pleins de lumière, que l'on devine facilement humides, par les « coups de tonnerre » qui dénouent ses tragédies et par les labyrinthes où s'enchevêtre la marche de ses pièces » ; et, après Corneille, c'est Flaubert, « la Normandie artiste et inquiète »; c'est Maupassant, « plante douloureuse et magnifique née dans cette terre opulente, sous ce ciel inquiet », et c'est Eugène Boudin, le peintre normand « au génie fait de naturel et de sincérité » ; c'est Guizot, Normand d'adoption ; ce sont des « notes et souvenirs » gracieux, héroïques, émouvants, des paysages où sont dites et peintes les beautés de la campagne et de la mer normandes.

HENRY ROUJON

La Galerie des bustes.

Sous ce joli titre, notre très cher et très éminent ami a réuni quelques-unes des pages que, journaliste prodigue, il jette au vent chaque semaine, au gré de sa fantaisie, de ses souvenirs, de l'actualité.

Et c'est une joie pour le lecteur de retrouver solidement brochées, parées pour l'avenir et sauvées de l'oubli, ces feuilles, ces « marges », auxquelles il dut tant d'agrément lors de leur naissance et de leur existence éphémère à la première page d'un journal, et qui, fixées pour toujours dans le livre, ont pris un air de gravité sereine et souriante, sans rien perdre de leur grâce familière et jolie.

Des bustes? Voici en effet les portraits de Guy de Maupassant, de Leconte de Lisle, de Théodore de Banville, d'Eugène Spuller, d'Henri Cros, etc..., qui sont, si j'ose dire, d'un beau statuaire de lettres doué merveilleusement pour « attraper les ressemblances », qui s'abandonne généreusement aux admirations éloquentes et fécondes, ce qui est méritoire pour un homme à sa volonté si spirituellement malicieux. Mais il n'y a pas que des bustes dans cette galerie, il y a des croquis charmants, des souvenirs pittoresques, des pages d'histoire et de critique, d'une note toujours originale, et, dans son attachante variété, dans la souple et limpide élégance de son style, c'est là un livre d'une rare séduction.

GEORGES BOURDON

Les Journées de Casablanca.

Dans un genre tout différent, voici un livre encore qui fait honneur à la presse en général, ce sont les *Journées de Casablanca*, racontées par notre ami Georges Bourdon ; un beau livre, vraiment ! courageux, ardent, et qui vous empoigne dès l'abord par une impression saisissante d'absolue sincérité. Dans le récit que Georges Bourdon fait des événements, on sent, on voit littéralement qu'il n'est pas un fait dont il ne soit personnellement convaincu, pas une déduction qu'il n'ait soumise au plus rigoureux examen ; et cette vérité vécue n'est pas toujours — il s'en faut — en parfait accord avec la vérité officielle, et proclamée à la tribune du Parlement.

C'est d'abord le drame du 30 juillet 1907 que Georges Bourdon nous raconte, dont il refait l'histoire et reconstitue la genèse avec une éloquente et précise certitude ; puis il entreprend le récit des journées de Casablanca, des événements dramatiques, émouvants, pittoresques ou comiques, auxquels, pendant près de trois mois, il assista chaque jour, auxquels il prit part, car son ardeur à tout voir, tout noter, l'entraîna parfois fort avant dans la mêlée, et ces récits de combats écrits au bruit du canon, ces silhouettes croquées sur le vif, ces

notes sur la ville blanche, sur le camp, prises en pleine émotion, en pleine action, vous laissent une formidable et poignante impression ; ce document est le plus beau, le plus captivant, le plus littéraire des romans d'aventures.

ADOLPHE BOSCHOT

Un romantique sous Louis-Philippe — Hector Berlioz.

M. Adolphe Boschot poursuit la publication de son œuvre magistrale sur Hector Berlioz, en un volume, qu'il intitule : *Un Romantique sous Louis-Philippe,* et qui conduit son héros de 1831 à 1842. Il est bien difficile de donner, dans ce cadre restreint, une idée de ce livre d'un si varié, si poignant, si palpitant intérêt. Pour reproduire seulement le sommaire des drames d'amour, des passions d'argent et d'art qui traversèrent cette vie romanesque en dix ans, il me faudrait plusieurs pages. J'en suis donc réduit aux épithètes, et je ne puis que dire l'extrême agrément, la prodigieuse variété, l'émotion de ce livre, où l'auteur a su prendre, dans la réalité, l'un des romans les plus palpitants qui aient jamais été écrits. Les suicides, le mariage, les travaux et les luttes, les douloureuses gestations des chefs-d'œuvre, la pre-

mière lamentable de *Benvenuto Cellini*, le départ, la fuite de Berlioz à l'étranger avec le mauvais génie féminin qui s'empare de lui, sont contés dans ce livre, où revit la pittoresque société du temps de Louis-Philippe, avec un art très sûr, appuyé sur une documentation merveilleuse.

ONESIME RECLUS

La France à vol d'oiseau.

En guise d'introduction à cette étude, l'éminent géographe trace un tableau de « la France dans l'espace et dans le temps » qui, dans sa simplicité, dans sa concision, est un éloquent et magnifique éloge de ce pays, « lambeau le plus favorisé de l'Europe continentale, sans l'être trop, maritime sans l'être à l'excès ; assez de soleil, mais pas jusqu'à l'incendie ; assez de pluie, mais non jusqu'à la moisissure ; pas de jours trop longs, point de nuits trop courtes » ; pays favorisé de privilèges sans nombre, mais qui visiblement est menacé dans sa puissance et dans sa royauté, — qui n'a plus qu'une seule chance de salut : la France africaine ; si elle avorte, « nous deviendrons un petit peuple, une petite langue, un petit bout de civilisation, Paris sera Ninive, Babylone, Thèbes, Memphis, ou moins encore, car une ville déchue est

moins qu'une ville morte ». Et sur ces paroles un peu inquiétantes, l'auteur nous conduit à travers les provinces et pays de France, en des pages vivantes, instructives, éloquentes.

RENÉ HENRY

Des monts de Bohême au golfe Persique.

Un volume d'histoire très contemporaine : c'est encore et toujours l'éternelle question d'Orient, dont nous entendons parler depuis tant et tant d'années, qui change de forme, mais sans jamais rien perdre de son menaçant intérêt, et, dans son livre où il étudie tour à tour le suffrage universel en Autriche, la crise hongroise, les Etats yougoslaves et la Macédoine, l'Asie turque et le chemin de fer de Bagdad, M. René Henry s'applique surtout à étudier le problème posé à l'Europe et à l'Asie par l'impérialisme allemand ; « il en a étudié, nous dit M. Anatole Leroy-Baulieu dans sa préface, les données avec non moins de science que de conscience ».

ERNST MACH

La Connaissance et l'Erreur.

Le nom de M. Mach est bien connu dans le monde savant, où ses études critiques sur la mécanique et sur la chaleur font autorité. L'œuvre dont on nous offre aujourd'hui la traduction française est d'une portée plus générale et plus accessible au grand public ; c'est un exposé de ses idées sur la psychologie du savoir : M. Mach estime que, « sans être philosophe le moins du monde, le savant a le besoin impérieux d'examiner les méthodes par lesquelles il acquiert ou étend ses connaissances » ; selon lui, toutes les sciences sont solidaires ; il envisage la vie psychique et notamment la vie scientifique comme un aspect de la vie organique et il en cherche l'origine profonde dans les exigences biologiques.

Dans un ouvrage bourré de documents et de faits, il entreprend de démontrer l'exactitude de sa théorie, singulièrement séduisante, d'ailleurs, par une série de déductions et de raisonnements très serrés que les ignorants peuvent comprendre pour peu qu'ils y apportent un peu d'attention et de réflexion.

DOCTEUR ETIENNE BURNET

La Lutte contre les microbes.

Austère encore, mais d'un intérêt bien plus immédiat pour nous, car il y est question du salut de notre chère guenille, voici le livre que le docteur Etienne Burnet, de l'Institut Pasteur, publie, sous le titre : *la Lutte contre les microbes.* Œuvre d'un savant, ce livre est un modèle de vulgarisation. Il dit, en termes très clairs, très précis, tout ce qu'il faut dire pour être compris de ceux que leurs occupations tiennent éloignés du travail scientifique ; il « explique l'essentiel en des termes que les savants de profession ne désapprouveraient pas, et laisse dans l'ombre tout ce qui, de la partie technique, ne possède pas une valeur éducatrice ».

Ainsi, il fait connaître au grand public l'état actuel de la science en face du cancer, de la tuberculose, de la maladie du sommeil, du tétanos, de l'entérite, et consacre un très curieux chapitre à la découverte de Jenner, inspiratrice de l'œuvre de Pasteur.

MADAME LA COMTESSE EUGÉNIE KAPNIST

L'Acropole.

Sous ce titre, madame la comtesse Eugénie Kapnist a publié un recueil de poèmes très dignes d'attirer et de retenir l'attention. Tout d'abord la personnalité de leur auteur est singulièrement intéressante : la comtesse Kapnist est une Russe dont la famille, qui a subi fortement l'empreinte de ses origines helléniques, compte depuis un siècle plusieurs poètes renommés et d'une très française culture ; son aïeul, notamment, traduisit pour la première fois notre Molière en russe; elle-même, qui écrit notre langue avec une pureté et une élégance parfaites, et parfois avec une éloquence et un lyrisme admirables, est une fervente passionnée du génie grec et de la pensée française, qu'elle ne saurait séparer; elle a voué notamment à André Chénier un culte attendri et pieux (elle a découvert au cimetière de Picpus sa tombe et a rapporté d'Athènes une stèle funéraire pour orner et ennoblir cette tombe). L'une des plus belles pièces de son livre est un hymne au poète, vibrant et pathétique. La tendance générale de l'œuvre est une « protestation contre le positivisme sceptique qui règne et qui est si ordinaire à la poésie, c'est une exaltation des sentiments de sacrifice et d'enthousiasme qui dominaient pendant le dix-neu-

vième siècle »; la comtesse Kapnist a voulu peindre « en notes claires la vision lyrique d'une force d'âme à venir, d'une inspiration immortelle de l'humanité après tous les effondrements qui ramèneront l'ordre, l'harmonie et la beauté ». Telle est la pensée du poète; elle s'exprime en des vers qui sont toujours d'une très classique et très belle harmonie.

MÉMENTO DU MOIS DE FÉVRIER

ROMANS

Aubier (Fernand). — *Monseigneur le Bien-Aimé.*
Batilliat (Marcel). — *La Vendée aux genêts.*
Bordeaux (Henry). — *Les Yeux qui s'ouvrent.*
Bovet (Madame Marie-Anne de). — *Après le divorce.*
Cahu (Théodore). — *Son Fils et Son Amant.*
Coulomb (Jeanne de). — *Ame dormante*, un chaste volume.
Drenilhe (J. M.). — *Louis et Moi.*
Esparbès (Georges d'). — *Le Briseur de fers*, un superbe livre, vibrant d'héroïsme, animé d'un grand souffle épique, où l'éloquent et bel écrivain nous raconte l'invasion du général Humbert en Irlande, une des aventures les plus prodigieuses, les plus extraordinaires, d'un temps fertile pourtant en miracles guerriers, aventure dont ce poète en prose était le barde tout indiqué.
Hugues (Clovis). — *Le Temps des Cerises*, un délicieux roman posthume.

Landre (Madame Jeanne). — *Plaisirs d'Amour*, un livre dont rien ne vient tempérer l'audace, et il ne manquera pas sans doute de gens pour s'indigner que ce soit une femme qui dise aussi librement et avec autant d'acrimonie son fait à l'amour.

Laurie (André). — *Le Géant de l'Azur*, roman d'aventures.

Lespinasse (Madame Clara de). — *Le Prince de Kergeley*, une émouvante et chaste histoire.

Maryan. — *La Villa des Colombes.*

Perrin (Jules). — *Deux Fantômes.* « Les magistrats doivent y regarder à deux fois avant d'envoyer des bandits à l'échafaud ». Telle pourrait être la morale de ce livre haletant et formidable, dans lequel l'auteur nous conte la terrible aventure du conseiller Couture, poursuivi, conduit au meurtre, à la débauche, à la folie, à la mort, par le fantôme d'un supplicié; il faut avoir les nerfs solides pour lire jusqu'au bout cette histoire basée, nous dit-on, sur une « hypothèse récemment admise par la science ».

Pert (Madame Camille). — *Liaison Coupable.*

Rhoïdes (Emmanuel). — *La Papesse Jeanne*, un roman médiéval, traduit du grec par MM. Jarry et Jean Saltas.

Sigaux (Jean). — *Du berceau à la tombe.*

Tany (Paul). — *Quelques bandits.*

Teilhac (Charles). — *La Part du Prêtre.*

Tonelli (Philippe). — *Par le cœur, par l'amour.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE

Barraute du Plessis (Madame). — *Le Guignol du Palais-Bourbon*, un volume où les discours et les interruptions de quelques-uns de nos parlementaires, de M. Baudry d'Asson à M. Jules Guesde et de M. Clemenceau au citoyen Coutant (d'Ivry), sont pastichés et mis en chansons avec une verve incisive.

Baschet (Jacques). — *La Peinture française au* XVIIIe *et au* XIXe *siècle,* deux volumes à la fois très savants et très accessibles, ornés de belles images qui reproduisent en perfection des chefs-d'œuvre.

Bayet (Jean). — *La Société des auteurs et compositeurs dramatiques,* un ouvrage tout à fait remarquable, où sont étudiés avec beaucoup de compétence, de précision, l'histoire de la Société, son organisation, ses cadres, son monopole, le service de perception ; c'est un document de premier ordre, présenté avec une entière bonne foi et sans l'ombre de parti pris, à tel point que les adversaires de la Société y pourront puiser des arguments autant que ses partisans les plus déterminés.

Beauplan (Robert de). — *Les Regrets de Joachim du Bellay,* (*Angevin 1558*), une jolie et savante édition.

Bellot (Etienne). — *Synthèse d'art social,* une Etude sur les « Symboles ».

Bertaut (Jules). — Voir Alphonse Seché.

Bertrand (Louis. Député de Bruxelles). — *Histoire de la Démocratie et du Socialisme en Belgique depuis 1839.*

Bled (Victor du). — *La Société Française du* XVIe *au* XIXe *siècle,* 6e série consacrée « aux médecins avant et après 1789 et à l'amour au XVIIIe siècle ».

Blès (Numa). — *Eloge de l'Hiver,* des vers dont la fantaisie a charmé les spectateurs de « La Lune Rousse » et amuse encore le lecteur.

Bonchamps (G. de). — *Vieux Miroirs,* poésies.

Bonetti (Pascal). — *Les plus belles pages de Clémenceau* pieusement recueillies et annotées par l'auteur qui nous montre « Clemenceau conteur, philosophe social, journaliste et critique, orateur », et il est bien vrai qu'il y a là, chez le journaliste notamment et chez le conteur, de très belles pages.

Bonnard (L.). — et le Dr Percepied. — *La Gaule « thermale »,* « sources et stations thermales et minérales de la Gaule à l'époque Gallo-Romaine », un très savant, très curieux et très attrayant ouvrage.

Bonnefoy (Abbé Jean de). — *Le Catholicisme de Demain.*

Boutard (Abbé Charles). — *Lamennais, sa vie et ses doctrines, le Catholicisme libéral (1828-1834).*

Briand (Aristide). — *La Séparation*, un volume de discours qui constitue incontestablement un document d'une haute importance pour l'histoire de la politique et de l'éloquence parlementaire en notre temps.

Cain (Georges). — *Nouvelles Promenades dans Paris*, des chroniques où l'auteur fait revivre le Paris d'autrefois avec tant d'agrément, de verve et d'érudition.

Chaine (Léon). — *Menus propos d'un catholique libéral*, l'auteur, dont le grand ouvrage *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles* a fait tant de bruit dans le monde, nous dit ses réflexions, ses espoirs, ses regrets en ce volume rempli d'idées et d'opinions intéressantes, livre qui marque « le sillage que le flot mobile de quelques événements politiques et religieux du temps présent a laissé dans son esprit, et dans lequel il n'a pas eu d'autre préoccupation que le désir de la vérité et celui de l'union des cœurs ».

Cim (Albert). — *Le Livre*. 5e et dernier volume. Ainsi se trouve terminée cette œuvre considérable qui porte en épigraphe « Ne séparons pas l'amour des livres de l'amour des lettres » et où l'auteur a étudié tour à tour : l'historique du livre, de la lecture, les diverses façons de lire, les achats des livres, les bibliolâtres, les bibliophobes, emprunteurs de livres, etc. ; la question pratique de la fabrication actuelle du livre, papier, impression, reliure ; puis l'achat des livres, l'aménagement des bibliothèques, l'usage et l'entretien des livres. Le dernier volume, enfin, contient la liste des abréviations, locutions latines, etc., usitées en bibliographie, une nomenclature des principaux ouvrages relatifs aux bibliothèques et un index alphabétique général. Ainsi, ce bel ouvrage a non seulement la valeur d'un monument élevé à la gloire du Livre, mais c'est aussi, et surtout, un admirable instrument de travail dont tous les amis des livres et des lettres remercieront M. Albert Cim.

Dreyfus (Robert). — *Alexandre Weill ou le prophète du faubourg Saint-Honoré*. Un volume de la collection très joliment intitulée « Vie des hommes obscurs », où l'auteur qui mit Gobineau à la mode étudie et raconte avec beau-

coup de finesse et de compréhension, une des plus curieuses figures de ce temps.

Driault (E.). — *La Question d'Extrême-Orient.*

Dubreuilh (Louis). — V. Jean Jaurès.

Duval (Georges). — *Œuvres dramatiques de William Shakespeare,* une nouvelle traduction où l'auteur a eu « l'espérance de donner à ses compatriotes une idée du texte anglais plus complète que n'ont su le faire ses prédécesseurs » ; tâche terriblement difficile, à la quelle M. Georges Duval s'est voué avec une grande ardeur et qui lui a laissé, dans les cas où il n'a plus su à quel saint se vouer, « la consolation de penser qu'il n'en a pas moins reflété des splendeurs ».

Flammarion (Camille). — *Initiation astronomique,* un charmant livre de science et de poésie où l'auteur nous conduit parmi les étoiles, ses amies.

Fonsegrive (Georges). — *Ferdinand Brunetière,* un volume où l'auteur prétend nous présenter « une synthèse de cette pensée universelle, dispersée dans tant d'ouvrages d'un caractère si différent ».

Furgeot (Henri). — *Le Marquis de Saint-Huruge, généralissime des Sans-Culottes,* (1738-1801), un curieux ouvrage historique.

Galtier (Octave) — *Etienne Dolet,* « sa vie, son œuvre, son caractère, ses croyances ».

Gaston (Abbé Jean). — *Saint-Hippolyte,* « Une Paroisse parisienne avant la Révolution », « Contribution à l'histoire religieuse et artistique de l'ancien Paris ».

Geffroy (Gustave). — *Madrid,* un superbe volume paru dans l'admirable « Collection des Musées d'Europe ».

Notre Temps, le premier volume d'une série où l'on retrouvera « des événements et des œuvres de ces vingt dernières années. » Dans ce premier volume, « Scènes d'histoire », « se mêlent des choses vues, notées sur place, des portraits de personnages entrevus dans la réalité ou à travers leurs actes, des drames de la vie publique, des catastrophes sociales, des guerres proches ou lointaines ». Ainsi, nous allons de Napoléon aux Bourbons et aux d'Orléans, de l'aventure de Badinguet à l'affaire Dreyfus, nous voyons les silhouettes de

Gambetta, de Jaurès, de Clemenceau, de Stanley, de Gladstone, de Bismarck, de Moltke; nous vivons la guerre en Mandchourie et la Révolution en Russie, et tout cela est très beau, très émouvant, très simple, noblement pensé et noblement écrit. »

Guibal (Georges). — *Le Mouvement fédéraliste en Provence en 1793.*

Guillou (Robert). — *Notes de théâtre*, où l'auteur présente, nous dit-il, un « résumé des notes réunies sans aucun esprit de parti, sans aucune amertume, sans aucun dépit ».

Jaurès (Jean). et Louis Dubreuilh. — *Histoire Socialiste. La Guerre Franco-Allemande. La Commune.*

La Bouère (Comtesse de). — *Souvenirs de la Guerre de Vendée (1793-1796)*. Ces souvenirs qui eurent naguère un si grand retentissement font revivre avec intensité et émotion les heures épiques de la guerre de Vendée, où les femmes, grandes dames ou paysannes, jouèrent un rôle si héroïque, telle la Laugevin, cette Vendéenne terrible aux « patauds ». Ce livre n'est pas seulement une œuvre attachante et belle ; c'est aussi un document historique de valeur, car, ainsi que l'observe dans sa préface M. le marquis Costa de Beauregard, « la comtesse de La Bouère a réuni, collationné, vérifié les faits, les anecdotes, dont elle avait composé son trésor.

Laminne (Ernest de). — *Les Regrets.* Poésies.

Langlois. — *La Vie en France au moyen-âge,* d'après quelques moralistes du temps.

Lebey (André). — *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848.* Tome II.

Lemoine (Jean). — *Madame de Montespan et la Légende des poisons.*

Letainturier-Fradin. — *La Camargo.* (1710-1770).

Lieby (Adolphe). — *Ombres et Reflets.* Poésies.

Loisy (Abbé). — *Les Evangiles synoptiques*, avec une introduction et des commentaires très personnels.

Londres (Albert). — *L'Ame qui vibre.* Poèmes.

Lorenzi di Bradi. — *L'Eternelle Allée,* un émouvant poème.

Lot (Ferdinand). — *Mélanges d'histoire bretonne du* VIe *au* XIe *siècle.*

Magne (Emile). — *Madame de La Suze (Henriette de Coligny)*

et la Société précieuse, avec des documents et un portrait inédits d'après Daniel de Moustier.

Malet (A.). — *Histoire Contemporaine de 1789 à 1900,* un volume de sept cents pages où sous une forme très ramassée, très attrayante, l'auteur a réussi à faire tenir tout entière l'histoire sociale, guerrière, littéraire, artistique de ce siècle prodigieux.

Mendès (Catulle). — Œuvres complètes, un volume du *Théâtre en prose*, où figurent notamment cette exquise et dramatique « Femme de Tabarin » et ces admirables « Mères ennemies » dont à un quart de siècle nous gardons encore le vibrant souvenir.

Mercure de France. — *Stendhal.* « Collection des plus belles pages ».

Nansouty (Max de). — *Actualités Scientifiques.*

Nègre (Ada). — *Maternita.* Poésies traduites par madame J. Desmarès de Hill.

Ochsé (Julien). — *L'Invisible Concert*, des poèmes où se rencontrent des vers qui sont parfois admirables.

Pourpres comme le sang, pâles comme les larmes,
Que la vie et la mort, échangeant leurs alarmes,
Répandent sur les fleurs de leur triste jardin...

Pélissien (G.). — *Anthologie des poètes français du* XIXe *siècle,* (1800-1866).

Percepied (D^r^). — V. Louis Bonnard.

Pfister. — *Histoire de Nancy.* 3e V.

Reinach de Foussemagne (Comtesse H. de). — *La Marquise de Lage de Volude, 1764-1842,* un volume rédigé d'après des documents inédits et préfacé par le marquis Costa de Beauregard.

Reja (Marcel). — *L'Art chez les fous,* un livre bien étrange et quelque peu hallucinant où l'auteur nous soumet des dessins, des proses et des poésies d'aliénés qui sont parfois de fort belles choses, bien supérieures à telles productions d'artistes en liberté.

Roure (Lucien). — *En face du fait religieux.*

Salinis (P. A. de). — *Le Protectorat français sur la Côte des Esclaves,* « la Compagnie de Sané, 1889-1890 ».

Seché (Alphonse). — *Les Sonnets d'Amour du* XVIe *au* XXe *siècle,* choisis et annotés très ingénieusement en une

plaquette où nous lisons que « les sonnets d'amour sont le pur miroir de l'âme des poètes et des amants ». — *Les Plus Jolis vers de l'année 1907*, sélection qui dénote une belle audace et contre laquelle, je gage bien qu'un certain nombre de poètes — ceux notamment qui en sont exclus — s'inscriront en faux.

Seché (Alphonse et Jules Bertaut.) — *L'Evolution du théâtre Contemporain*, une très suggestive et très intéressante étude préfacée par M. Emile Faguet.

Section Historique de l'Etat-Major de l'Armée. — *L'Investissement de Metz.*

Tabet (Jacques.-J.). — *Rires et Sanglots.* Poésies.

Tiercelin (Louis). — *Sous les brumes du temps*, de mélodieuses poésies.

Toulouse (Dr). — *Comment former un esprit*, un volume pratique, intéressant et utile.

Vega. — *L'Ombre des Oliviers.* Poésies.

Vellay (Charles). — *Œuvres complètes de Saint-Just*, publiées dans une très complète et savante Edition, avec une introduction et des notes.

Waddington (Richard). — *La Guerre de sept ans*, Histoire diplomatique et militaire, IVe volume.

MARS

LES ROMANS

GÉRARD D'HOUVILLE

Le Temps d'aimer.

Je m'étais promis certain jour de revenir avec quelque détail sur *le Temps d'aimer,* et — combien l'on a tort de différer l'accomplissement d'une tâche agréable! — Il fut bien vite trop tard : on avait déjà tant parlé de ce livre; il avait été analysé de façon si complète et si éloquente que je n'avais plus qu'à me résigner au silence. J'aurais trop de regret cependant à n'avoir pas exprimé d'un mot toute l'émotion complexe, mélangée, délicieuse, que m'a fait éprouver cette œu-

vre étrange et diverse, toute parfumée de candeur, de jeunesse et d'amour, toute voilée de mélancolie et relevée çà et là de je ne sais quelle perversité, d'un piment d'autant plus savoureux qu'elle est ingénue et semble s'ignorer.

Est-il bien vraisemblable, ce roman ? Est-il bien commun qu'une petite personne de la qualité physique et morale de Laurette gâche ainsi, sans aimer, le « temps d'aimer », et se résigne aussi facilement à de pâles et moyennes félicités conjugales ? Tout cela est-il d'une observation psychologique bien serrée ? Je l'ignore ! Mais ce qui est certain, c'est que Gérard d'Houville le raconte avec une grâce exquise, une émotion poignante, et dans une langue dont l'harmonie possède un charme très prenant.

MAXIME FORMONT

Le Risque.

M. Maxime Formont a voulu ici aborder un problème assez scabreux et fort douloureux qu'il nous expose nettement dès les premières pages de son livre. Ce « risque », c'est celui auquel s'exposent tous les jeunes gens qui ont l'âge de l'amour et non celui de la raison, le goût des aventures et pas encore celui du mariage, le risque

d'« avoir un enfant d'une femme indigne, et, comme la nature est taquine, elle peut leur jouer le tour de le créer à leur image, et sans leur laisser le moyen de garder l'anonyme. Ajoutez que ce rejeton ayant poussé dans un terrain un peu spécial ne leur fera vraisemblablement pas grand honneur. Même il se pourrait qu'il les déshonorât en effigie... »

J'ai tenu à donner cette citation, car on ne saurait exposer de façon plus claire et plus précise le sujet du roman. En ces quelques lignes tient toute l'aventure du marquis de Morante et du déplorable rejeton, René Duparc, qu'il engendra jadis, et qui, apparaissant brusquement dans l'existence de son père, la bouleverse de la façon la plus douloureuse et la plus tragique, non seulement pour M. de Morante, mais pour sa famille légitime, dont il fait le désespoir et la ruine.

Il y avait là un beau sujet de drame palpitant, douloureux et humain dont M. Maxime Formont a su tirer parti avec ses qualités très personnelles, très originales, et dont le progrès apparaît éclatant à chacun de ses romans nouveaux. Avec la leçon assez banale qui semble en ressortir sur la prudence que les hommes doivent apporter dans leurs amours de jeunesse, et sa constatation des atavismes, c'est une œuvre vraiment émouvante et qui, d'un bout à l'autre, tient le lecteur intéressé et haletant.

KILIEN D'EPINOY

Amour et Dot.

Amour et Dot. Voilà au moins un titre sans obscurité et qui fixe tout de suite le lecteur sur le sujet du roman qu'il aura à déguster. Dans ce livre, M. Kilien d'Epinoy apporte en effet sa romanesque contribution à l'enquête ouverte universellement sur la question du mariage. Cette question palpitante déjà pour les hommes est poignante pour les jeunes filles dont, quelque temps encore, le mariage restera la carrière d'élection, et qui, riches ou pauvres, demeurent angoissées devant le conflit redoutable et fatal, entre les aspirations de leur cœur et les modernes nécessités de la vie pratique invoquées par les amateurs de dot. Ces préoccupations, les gentilles héroïnes de M. Kilien d'Epinoy les éprouvent intensément, et elles nous montrent dans leurs diverses situations le problème du mariage contemporain sous toutes ses faces. Devant elles évolue un quadrille masculin ou plutôt un quintette, car l'auteur a joint à ses fiancés un assez vilain type de coureur de dots, pour se donner la satisfaction de le berner et de le châtier au dénouement du livre. Et c'est de ce dénouement que les amateurs de « tranches de vie » pourront faire grief à M. Kilien d'Epinoy, très fin observateur pendant tout le cours de son

livre, un peu optimiste peut-être dans sa conclusion où il nous montre l'amour vainqueur de la dot. Mais pourquoi le chicaner à ce sujet, puisqu'il a su nous intéresser et nous divertir, et puisque aussi bien les romans n'ont pas pour but seulement de nous montrer ce qui est, mais parfois aussi ce qui devrait être.

MAURICE LEBLANC

Arsène Lupin contre Herlock Sholmès.

Les « Aventures extraordinaires d'Arsène Lupin », le gentilhomme cambrioleur, le voleur national, dont M. Maurice Leblanc a doté la littérature de son pays, se poursuivent pour la plus grande joie de la galerie. L'inspiration est heureuse de mettre ainsi en face d'Arsène Lupin un adversaire digne de lui. Si séduisant, si prodigieux, en effet, que fût ce délicieux voleur, il pouvait à la longue lasser l'admiration du lecteur trop sûr d'avance de sa victoire. Au contraire, le voici aux prises avec Herlock Sholmès, un policier prodigieux, phénomène d'intuition, d'observation, de clairvoyance et d'ingéniosité, tel qu'on se demande, nous dit M. Leblanc, « si ce n'est pas un personnage légendaire, un héros vivant, sorti du cerveau d'un grand romancier, d'un Conan

Doyle, par exemple ». Ainsi, nous sommes sûrs que Lupin aura du fil à retordre et qu'il lui faudra déployer toutes les ressources de son subtil et inépuisable génie pour se tirer d'affaire.

Et de fait, au cours des deux grandes aventures qui nous sont contées dans ce volume, celle de « la dame blonde » et celle de « la lampe juive », Arsène Lupin est parfois bien près de la défaite, sa capture savamment méditée, organisée, préparée par un policier de génie, semble certaine, et tout autre que lui serait pris, mais on ne prend pas Arsène Lupin, et c'est tant mieux! car ce voleur est parfois, — dans l'aventure de la lampe juive notamment, — un redresseur de torts, un champion de l'innocence persécutée à qui Herlock Sholmès lui-même est contraint de rendre justice. Et dans les aventures où il est guidé par des mobiles moins nobles et où tout simplement il exerce sa lucrative profession de voleur, il y met tant de grâce, de générosité, de fantaisie, que l'on est tenté d'applaudir au moment où, par un tour de passe-passe imprévu, il échappe à son policier pourtant si sympathique, lui aussi, car Herlock Sholmès est très sympathique, et aussi Ganimard, le policier français dont le rôle est un peu sacrifié, et la dame blonde qui se fait par amour la complice du cambrioleur. Tout le monde est sympathique dans ce livre étourdissant où l'auteur a accumulé avec une inlassable imagination les aventures les plus extraordinaires, les plus pal-

pitantes, les plus invraisemblables, et toujours logiques dans leurs invraisemblances. Je vous recommande notamment l'histoire du diamant bleu, dont vous n'avez certainement pas perdu le souvenir. Toutes les obscurités, toutes les contradictions qui s'accumulèrent dans cette mystérieuse et bruyante aventure s'expliquent de façon miraculeuse grâce à l'entrée en scène d'Arsène Lupin qui dans l'ombre en manœuvre tous les fils, et pour qui M. et madame de Crozon, les châtelains, et M. Bleichen, le consul autrichien soupçonné, sont de simples comparses ; c'est vraiment bien amusant, et on ne saurait avec plus d'ingéniosité mettre la réalité au service de l'imagination.

GEORGES OHNET

La Route rouge.

M. Georges Ohnet s'est avisé que parmi ces « Batailles de la vie », dont il nous offre le récit depuis un quart de siècle, il n'en était pas de plus poignante que la mêlée politique et sociale à laquelle nous assistons en ce moment et où se jouent les destinées de notre pays. Il entreprend de nous la faire vivre et juger dans *la Route rouge*.

Dans ce livre, M. Georges Ohnet, romancier bourgeois, s'est mis courageusement, bravement,

du côté de la bourgeoisie. Je dis bravement car, en ce temps de snobisme et de surenchère, il y a quelque courage à afficher ses opinions et à proclamer sa condition de bourgeois, et le romancier a bien raison lorsqu'il entend démontrer qu'un industriel millionnaire ne saurait être longtemps un socialiste ou même un radical-socialiste bien sincère et que les événements se chargent de lui montrer combien ces deux situations sont inconciliables.

C'est le cas de M. Didelod, le très intéressant héros de *la Route rouge,* le puissant industriel de Lehrange, qui, au début, essaye avec une entière bonne foi de mener de front ses convictions radicales-socialistes et l'administration de ses millions, et qui, expérience faite, assagi par quelques redoutables épreuves, se décide, sans vouloir s'avouer vaincu et sans renoncer publiquement à aucune de ses opinions, à prendre en secret les précautions nécessaires. Par ambition politique, « il reprend sa marche en avant, la main dans la main des révolutionnaires, toutefois il place toute sa fortune mobilière dans des banques anglaises et belges, — et ayant mis une cinquantaine de millions dans des pays plus sages que la France, il se rejette dans le socialisme sans arrière-pensée ».

Ce n'est pas très noble, mais cela correspond assez exactement à la vérité moyenne; toutes les indignations du monde n'y feront rien. M. Geor-

ges Ohnet, champion de la société, s'expose allégrement à ces indignations, sûr d'avoir pour lui la foule habituelle de ses lecteurs, amis des solutions moyennes et justes et auxquels il offre, par surcroît, un roman tout à fait attachant, où tous les éléments d'intérêt que peut fournir dans une famille le conflit des passions politiques sont mis en œuvre avec une supérieure habileté et une communicative émotion, si bien que, sans être le moins du monde réactionnaire, le lecteur ne peut s'empêcher de faire des vœux pour les deux fiancés, Laurence, fille de Didelod, et le lieutenant de dragons de Berlie, et de partager l'aveugle fureur d'Hortense Tournemarie contre son père, le meneur de grèves.

MAX MAUREY ET JUBIN

Les Aventures de M. Haps.

Il y a quelques années, M. Max Maurey fit représenter chez Antoine une pièce intitulée *l'Asile de nuit*, où il nous contait, avec une verve très spirituelle et très mordante, l'aventure d'un vagabond nommé Haps qui, reçu d'abord comme un chien par le quinteux directeur de l'asile, passait ensuite à ses yeux pour un journaliste, et voyait ce fonctionnaire s'adoucir jusqu'à la plati-

tude, lui prodiguer les gentillesses et les amabilités, le combler de bonnes paroles et de chauds vêtements, et s'en allait ravi, sans avoir compris la cause de cette bonne fortune. Cette très amusante comédie, qui est une manière de petit chef-d'œuvre, ayant obtenu un énorme et légitime succès, M. Max Maurey eut l'idée de faire poursuivre à ce vagabond une destinée si heureusement commencée ; de là, *les Aventures de M. Haps,* le roman qu'il a publié, en collaboration avec M. Jubin. Il est étourdissant, ce roman! et c'est un des livres humoristiques les mieux venus auxquels j'ai eu depuis bien longtemps l'occasion de me divertir : on y voit naître et se développer l'extraordinaire fortune de M. Haps, qui, avec une bonne grâce cynique, se laisse porter par une suite invraisemblable d'événements heureux! Pour ce vagabond, le travail est et reste « la moins rémunératrice de toutes les occupations », et c'est en dormant littéralement que lui vient la fortune, car, après boire et manger, son passe-temps favori, c'est le sommeil : il dort éperdument, et son sommeil passe pour du génie. C'est ainsi qu'en dormant il dirige le mieux du monde le grand quotidien *Hier, aujourd'hui, demain,* c'est en dormant qu'il triomphe au théâtre, c'est en dormant qu'il devient homme d'Etat, ministre, que sais-je?...

La série de ses aventures, l'épanouissement de sa fortune nous sont contés avec une fantaisie, une bonne humeur, une gaieté merveilleuses, et non

sans observation ni logique ; on rit à gorge déployée et l'on ne peut tout de même s'empêcher de constater derrière cette gaieté outrancière, derrière cette apparente folie, une très mordante et souvent très exacte satire des mœurs du temps. Les personnages qui s'agitent dans cette aventure, depuis M. Rondin, le directeur de l'asile de nuit, jusqu'à Florison, l'ancien accessit du Conservatoire, « qui avait doublé Taillade », Dutilloy, le louche personnage chez qui « rien n'est perdu fors l'honneur », et Ma Soupe, élevé des fonctions de domestique volontaire dans l'asile de nuit à celles de secrétaire de la rédaction du journal *Hier, aujourd'hui, demain*. Ce sont des fantoches, cela est certain, mais sous le maquillage de ces bonshommes on peut, je crois, sans trop d'efforts, retrouver des figures et des types de Paris. En tous cas, ils sont follement amusants, et qu'il ait ou non l'intention de châtier les mœurs, le livre de MM. Maurey et Jubin poursuivra sa carrière en riant aux éclats ; il m'a fait pour mon compte passer quelques heures infiniment agréables.

RENÉE FAUER

Armelle et son Mari.

Une jolie et aimable histoire que celle d'*Armelle et son Mari* que nous conte Renée Fauer.

Le premier roman de cet écrivain, étrange, naïf et audacieux, *les Ignorantes,* avait déjà attiré sur lui l'attention des lettrés ; celui-ci, dans sa grâce pimpante et dans sa verve attendrie, les conquerra tout à fait. L'anecdote pourrait être banale. C'est l'aventure d'un fils à papa qui, dans le désir de toucher un acompte sur l'héritage paternel, décide de contracter mariage avec la gentille Armelle que sa bonne grâce avantageuse a subjuguée. Il veut de l'argent, mais il se soucie peu d'avoir une femme et il est bien résolu à laisser à son mariage une blancheur immaculée et à décamper, lesté de son demi-million, le lendemain de ses noces. Ainsi fait-il, mais le jeune étourneau a compté sans ses hôtes : son père, lequel, boursier astucieux, ruine en un tour de main son fils qui s'est mis à spéculer ! sa douce femme fiancée, laquelle a trop d'amour pour avoir de l'amour-propre, recueille son pigeon traînant de l'aile. Tout cela vous paraît assez naïf? C'est qu'en vous le racontant je l'ai dépouillé des mille ornements de verve et d'esprit dont l'auteur a paré ce roman qui est vraiment tout rempli d'agrément et de grâce.

Mme LA MARQUISE DE PONTEVÈS-SABRAN

Le curé de Sainte-Agnès.

Dans ce roman, madame la marquise de Pontevès-Sabran a voulu, sans doute, nous donner l'image idéale d'un prêtre d'aujourd'hui dont la tâche est si difficile en ce temps de séparation, d'hostillité, d'indifférence. Il lui faut pour remplir sa mission le triple airain du poète et une vocation singulièrement haute et vaillante ; tel est le héros du livre, l'abbé Rouvre, pasteur du plus incrédule et du plus impie des villages : le bourg de Sainte-Agnès, où il est contraint à combattre sans cesse et sans relâche contre tous les ennemis de la religion, ceux du dehors et les autres, ceux qui sommeillent tout au fond de lui-même ; il y réussit remarquablement, trouve moyen de se concilier les plus voltairiens, les plus épicuriens de ses paroissiens, et meurt saintement après une existence très mouvementée, très touchante, et qui dans sa noblesse est, selon madame la marquise de Pontevès-Sabran, « celle que mènent beaucoup de prêtres simples et saints en ce temps où l'Eglise de France subit l'assaut furieux d'une haine sociale suscitée contre elle ».

HISTOIRE, LITTÉRATURE, POLITIQUE, VOYAGES, DIVERS.

GEOFFROY DE GRANDMAISON

L'Espagne et Napoléon (1804-1809).

— Il y a cent ans, — c'était en 1808, — que Napoléon rencontra sur sa route, dans l'aventure espagnole, le « caillou contre lequel il vint trébucher ». L'actualité d'un livre sur *L'Espagne et Napoléon* est donc dans toute sa force ; mais, ainsi que le dit M. Geoffroy de Grandmaison, « le temps a marché : des deux côtés des Pyrénées les passions ont perdu leur acuité, leur aigreur, leur intransigeance, il ne demeure plus qu'un grand exemple de patriotisme dont chacun peut méditer la leçon ». Bel exemple en effet, belle histoire que celle de cette guerre de l'indépendance où la

première armée du monde et le plus grand capitaine de tous les temps furent non pas vaincus, mais annihilés par cette force obscure et invincible qui est le sentiment de la patrie et de l'indépendance. Leçon mémorable dont le grand empereur, « vaincu à Madrid bien plus qu'à Moscou », eut conscience lui-même, car il disait à Sainte-Hélène : « Cette malheureuse guerre m'a perdu : toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal; elle a compliqué mes embarras, divisé mes efforts, détruit ma moralité en Europe; les Espagnols en masse se conduisirent comme des gens d'honneur. »

Et dans ces quelques lignes impériales se trouve résumée toute l'histoire émouvante, héroïque et belle, dont M. Geoffroy de Grandmaison a entrepris le récit et qui, commencée dans le volume de *l'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, se poursuit avec *l'Espagne et Napoléon (1804-1809)*, qui s'arrête à Charles IV »; le troisième volume qu'il nous annonce se terminera par la conséquence ultime et logique de la guerre d'Espagne : la Déchéance de Napoléon.

Dans le présent volume, toute la guerre d'Espagne est racontée en des tableaux mouvementés, tragiques, palpitants, où nous revivons les plus fameux combats des temps modernes. C'est un roman de guerre et de politique, d'une lecture presque enivrante; c'est aussi une œuvre d'histoire remarquablement composée, où les événe-

ments sont très bien ordonnés et très logiquement déduits et appuyés sur une science et sur des documents incontestables.

HENRI BRÉMOND

La Provence mystique au XVIIe siècle.

Sous ce titre *la Provence mystique au dix-septième siècle*, M. Henri Brémond nous conte, en ce volume la belle et édifiante histoire d' « Antoine Yvan et de Madeleine Martin ». L'histoire de cet ermite, graveur, écrivain, mystique, et fondateur d'ordre, et de la Provençale délicieuse qu'il dirigea, façonna et conduisit à la sainteté, est (les pièces d'archives et les documents justificatifs fournis par l'auteur nous l'affirment), une fort authentique et très réelle histoire.

Tant mieux! car cela nous démontre que la réalité peut avoir parfois le charme et la grâce des plus belles imaginations. C'est vraiment un conte mystique que l'histoire de cet Antoine Yvan, lequel naquit la même année que saint Vincent de Paul, le 10 novembre 1576, en la vigile de saint Martin, à Rians, petite ville qui dépendait alors de l'archevêché d'Aix, De Cotignac jusqu'au terroir de Rians, où il se cloîtra et se mortifia, et à Aix où, pendant la grande peste de 1629, Antoine

Yvan se montra héroïque jusqu'au sublime, mena la plus édifiante et la plus mouvementée des existences. Elle nous est contée par M. Henri Brémond avec de la ferveur et une grâce souriante. J'ajoute qu'elle se déroule au cours d'une « époque savoureuse, pittoresque, édifiante entre toutes, celle où la France, à la veille de se convertir au solennel et au grandiose, prolonge les derniers beaux jours de la libre fantaisie ». Cette époque, l'auteur l'a évoquée en des traits pittoresques et charmants ; ces deux figures provençales, il les a dessinées avec « autant d'amour que de franchise ». « Les âmes pieuses, dit-il joliment, ne tiendront pas rigueur à mon humble prose s'il lui arrive parfois de descendre du ciel sur la terre. Les autres ne contristeront pas mes deux Provençaux en refusant de les suivre de la terre au ciel. »

CHARLES DIEHL

Figures byzantines. — 2e Série.

On sait la haute valeur historique de ces études. M. Paul Adam a rendu à leur auteur un très précieux hommage au moment où il publia sa fameuse *Irène et les Eunuques,* ce prestigieux roman pour lequel l'éminent professeur lui avait donné, nous disait-il, un si utile concours. M. Char-

les Diehl ne fait pas du roman lui, il écrit de l'histoire, mais cette histoire est si romanesque, si émouvante, si dramatique, il l'écrit de façon si vivante et si pittoresque qu'à l'intérêt d'un document son livre joint l'agrément du plus émouvant des romans.

Dans le cadre étrange, bigarré, paradoxal de Byzance à l'époque des Croisades, il fait défiler en des épisodes palpitants, en des traits inoubliables : Anne Comnène, cette princesse « aux grands yeux mobiles qui montraient l'activité de sa pensée, la profondeur de ses connaissances philosophiques, la supériorité vraiment impériale de son esprit, une princesse telle que si la Grèce l'avait connue, elle eût ajouté une quatrième Grâce aux Grâces, une dixième Muse aux Muses » ; l'impératrice Irène Doukas, type intéressant de ces « princesses byzantines du douzième siècle, femmes politiques et femmes de lettres à la fois, un peu austères, un peu graves, mais d'une impeccable tenue morale et d'une grâce sérieuse qui n'est point sans beauté » ; et aussi cet empereur Andronic Comnène, lequel mourut en l'an 1185, après avoir « rempli tout le douzième siècle du bruit de ses aventures, de l'éçlat de ses hautes qualités et du scandale de ses vices » ; et le fabuleux poète de Cour, Théodore Prodrome, et les princesses d'Occident à la cour des Comnènes, et les princesses latines à la Cour des Paléologues ; c'est ensuite l'histoire des mariages du dernier des Pa-

léologues, le roman de Digénis Akritis, et deux romans de chevalerie byzantine, restitués avec autant d'art que de science historique.

EUGÈNE RIGAL

Molière.

Si copieuse que soit l'œuvre inspirée depuis trois siècles aux historiens et aux critiques par notre grand comique, — et Dieu sait si l'on peut en remplir des bibliothèques, — c'est un sujet vaste et grand comme le monde, sur lequel il restera toujours quelque chose à dire ; M. Rigal nous en donne la preuve dans l'œuvre érudite, agréable, judicieuse, où il a voulu surtout « marquer le plus nettement possible la courbe décrite par le génie de Molière, décrire le caractère et le mérite de chaque pièce et le rapport essentiel des pièces entre elles, traiter rapidement les questions générales qui intéressent l'art de Molière et l'art classique tout entier ».

TONNELAT

L'Expansion allemande hors d'Europe.

Les ambitions coloniales de l'Allemagne, ses visées de politique mondiale sont pour l'Europe en général et pour la France en particulier un sujet d'études dont il est inutile, je pense, de dire le poignant intérêt ; et le livre de M. Tonnelat est à ce point de vue un ouvrage tout à fait précieux : suivant les Allemands aux Etats-Unis, au Chantoung et dans l'Afrique du Sud, l'auteur étudie ce que les colons allemands ont apporté de nouveau à leur pays d'origine et ce qu'ils en ont reçu, et comment ils remplissent cette fonction de défenseurs de l'idéal allemand que leur assigne l'empereur d'Allemagne. Il examine ensuite l'œuvre persévérante et souvent astucieuse accomplie en Extrême-Orient, l'action brutale et volontaire poursuivie dans l'Afrique du Sud où les procédés allemands auront peut-être des résultats pratiques, mais « n'auront à coup sûr pas le caractère colonisateur ».

VICOMTE G. D'AVENEL

Aux Etats-Unis.

Il n'est pas, en ce temps, de préoccupation plus actuelle, ni de plus impérieuse que celles qui nous

viennent d'Amérique et d'Extrême-Orient. Les Etats-Unis et le Japon sont en ce moment parmi les facteurs décisifs de la politique internationale, et il nous est à nous autres Français, dont l'ignorance géographique a été si durement qualifiée, impérieusement commandé d'apprendre à les connaître. A cette éducation nécessaire, trois volumes parus dans la même semaine contribueront de façon éminente ; ces trois volumes, d'origine et de genre très divers, ont en effet pour objet commun l'étude des Etats-Unis.

Le premier a pour auteur M. le vicomte G. d'Avenel, il est intitulé *Aux Etats-Unis,* et ses sous-titres : « les champs, les affaires, les idées », indiquent de façon très nette l'ordonnance et les divisions de ces études où, dédaigneux des récits de voyage et des descriptions, il a voulu seulement « noter les évolutions des idées et des œuvres aux Etats-Unis, assez récentes pour n'avoir pas encore eu d'analystes ». Dans des pages d'une documentation très solide et d'une forme très agréable, il étudie tour à tour : l'agriculture et ses merveilleux progrès, grâce auxquels la terre américaine donne 32 milliards par an de produits agricoles, et définit le rôle agricole du gouvernement et de l'Etat, qui n'a rien de bureaucratique ; puis il nous offre une très ingénieuse théorie pour expliquer la crise actuelle, nous raconte l'épopée des créateurs des chemins de fer, et nous explique les trusts ; enfin, passant en revue « les idées »,

il nous parle tour à tour : du mariage, de la noblesse, du travail, de la culture intellectuelle et du goût et de la liberté religieuse, et tout cela est d'une lecture tout à fait captivante et intéressante en même temps que très précieusement instructive.

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

Les Etats-Unis, puissance mondiale.

Les ambitions de cette grande nation, ses visées de politique mondiale constituent-elles un danger pour l'Europe? C'est à quoi répond le volume publié par M. Archibald Cary Coolidge, sous le titre : *les Etats-Unis, puissance mondiale.* L'auteur de ce livre est un professeur de l'université Harvard, dont le public français connaît l'éloquence et la grande autorité. Il y étudie le développement et l'expansion de la puissance des Etats-Unis, « l'irruption de ce qu'on appelle l'impérialisme américain dans ce qu'on nomme la politique mondiale », et il l'étudie « avec le savoir et l'exactitude d'un historien, avec l'ampleur et la lucidité d'un politique, et, chose qui lui fait peut-être encore plus d'honneur, avec une sincérité, une loyauté, avec un tact, et aussi avec un esprit de liberté et un esprit d'impartialité qui rehaussent singulièrement la valeur de ces pro-

fondes et substantielles études » ; c'est ainsi que s'exprime, dans une éloquente préface, un fort bon juge qui est M. Anatole Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut.

LOUIS AUBERT

Américains et Japonais.

Voici enfin un volume où M. Louis Aubert traite la question qui passionne actuellement le vieux monde inquiet et curieux : *Américains et Japonais*. M. Louis Aubert était particulièrement qualifié pour traiter cette question, et on n'a pas oublié le très important ouvrage publié par lui sous le titre : *la Paix japonaise*; dans son nouveau livre, il aborde le redoutable conflit qui semble actuellement diviser l'Amérique et le Japon, il raconte l'émigration japonaise aux Hawaï, en Californie, aux Etats-Unis et dans l'Amérique du Sud, il retrace les phases de conflit social et économique, et il met en présence les Etats-Unis et le Japon et les puissances, pour arriver à cette conclusion menaçante pour les uns, rassurante pour les autres : que « le péril jaune au moment qu'il cesse pour l'Europe commence pour les deux Amériques ».

Lieut.-Colonel PEROZ

Hors des Chemins battus.

Le lieutenant-colonel Péroz dont on n'a pas oublié le beau livre *Par vocation* poursuit le récit de « la vie et aventures d'un soldat de fortune » en un volume qu'il intitule *Hors des chemins battus*. Ce livre où il nous raconte quatre années de sa vie, de 1896 à 1899, est un fort émouvant roman vécu, où dans le prestigieux décor de la campagne tonkinoise se déroulent les contes les plus dramatiques et les plus pittoresques, des « contes qui sont de l'histoire », l'aventure héroïque et belle de Dé-Tham, le dernier défenseur de l'indépendance annamite, celle de Nha-Nam, le dernier grand pirate; celle encore toute gracieuse et jolie de Kydong, l'enfant du miracle, et de terribles histoires de chasses qui laisseraient Louis Boussenard lui-même incrédule. Tout cela est narré par le lieutenant-colonel Péroz avec beaucoup d'art, d'émotion et de vérité; on peut « le lire à la veillée, lorsque, la nuit venue, portes closes, on aime à frissonner »; et après l'avoir lu on voit nettement, comme dit l'auteur dans son langage coloré, « à travers les buées sanglantes qui s'élèvent des forêts montagneuses, où rampent les pirates et les tigres, au-dessus des grandes plaines unies où frissonnent les riz verts,

monter, puis s'étendre sur toute la contrée l'ombre de la paix consolatrice, bienfaisante et fructueuse ».

EMILE BOUTROUX

Science et Religion dans la philosophie contemporaine.

Livre grave et austère. « Austère », ai-je dit? gardez-vous bien de lire ennuyeux! Car rien n'est plus passionnant ni plus émouvant que le conflit exposé par l'éminent philosophe et résolu par lui dans le sens le plus large, le plus libéral et le plus fécond. Après une étude historique tout à fait remarquable sur la religion et la science, de l'antiquité grecque à la période contemporaine, M. Emile Boutroux analyse tour à tour : la tendance naturaliste avec Auguste Comte et la religion de l'humanité, Herbert Spencer et l'inconnaissable, Hæckel et le monisme, le psychologisme et le sociologisme, la tendance spiritualiste avec Ritschl et le dualisme radical, William James et l'expérience religieuse, et il arrive à cette conclusion que la lutte trempe la religion comme la science et que « si la raison prévaut, de leurs principes distincts, devenus à la fois plus larges, plus forts et plus souples, surgira une forme de vie plus ample, riche, profonde, libre, belle et in-

telligible. Mais ces deux puissances autonomes ne peuvent que s'acheminer vers la paix, l'accord et l'harmonie, sans jamais prétendre toucher le but; car telle est la condition humaine ».

EMILE BOIRAC

La Psychologie inconnue.

C'est d'une science moins précise et moins avancée que nous parle M. Emile Boirac, le très éminent recteur de l'académie de Dijon, lequel nous offre, en un volume tout à la fois très documenté et très philosophique, une introduction et une contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques : *la Psychologie inconnue.* M. Boirac, qu'on ne saurait taxer de puérile crédulité, s'est passionné pour tous ces phénomènes qu'on appelait autrefois occultes et qui sont : la suggestion, l'hypnotisme, le magnétisme animal, la télépathie, le spiritisme, et regrette qu'ils aient été si longtemps exploités par les charlatans et plus ou moins abandonnés aux empiriques et aux rêveurs; il croit qu'ils pourraient être scientifiquement tirés au clair par une application systématique de la méthode expérimentale telle que l'ont connue les Claude Bernard et les Pasteur.

LOUIS HOULLEVIGUE

L'Evolution des Sciences.

Dans ce livre d'une haute portée philosophique et scientifique M. Houllevigue expose, en les appuyant sur des faits, des documents et des observations, des idées très hautes et très fécondes sur l'unité de la science, « qui se fait peu à peu par la pénétration réciproque des sciences »; ces idées, il n'est pas d'étudiant qui ne les ait eues confusément alors que sous ses yeux se déroulaient des expériences de physique ou de chimie qu'avaient prévues ou que vérifiaient des équations mathématiques. M. Houllevigue précise ces idées, les explique avec une éloquente clarté, et après l'avoir suivi dans ses observations sur les tendances de la chimie, la transmutation et les expériences de Ramsey, l'intérieur de la terre, le soleil, les éclipses, la voie lactée, l'organisation de la matière, on reste confondu devant l'admirable et majestueuse harmonie de la science qui, sous ses formes variées à l'infini, reste une et solidaire, cimentée par les mathématiques et la physique, « véritables humanités scientifiques qui forment la base indispensable de toute étude portant sur une science quelconque ».

MÉMENTO DU MOIS DE MARS

ROMANS

Avesnes. — *Contes pour lire au crépuscule.*

Corthis (André). — *Mademoiselle Arguillis*, un roman de l'auteur de « Gemmes et Moires » dont la Vie Heureuse récompensa naguère les beaux poèmes.

Datin (Henri). — *Le Bigame.*

Emery (René). — *La Vierge d'Armor*, « roman de mœurs gauloises ».

Letang (Louis). — *Fille de Reine*, la « suite et fin » de ce roman *Grippe-Soleil* dont j'ai dit naguère les tumultueuses péripéties. Nous assistons dans ce volume au châtiment définitif du crime et à la récompense de la vertu et de l'innocence, mais après combien de luttes, de difficultés et de traverses... ; heureusement que notre ami « Grippe-Soleil » est là pour tout arranger au moment le plus pathétique : châtier les assassins, retrouver les trésors et « bien finir » le plus romanesque des romans-feuilletons.

Mockel (Albert). — *Contes pour les enfants d'hier*, un livre exquis.

Thiery (Jean). — *Lui ou Moi.*

Tisseyre-Ananke (Paul). — *Ces Messieurs et Dames des Grands Magasins.*

Vernyères (André des). — *La Maison du Seigneur*, « scènes de la vie cléricale contemporaine »:

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Arnaud (Raoul). — *L'Egérie de Louis-Philippe, Adélaïde d'Orléans, 1777-1847*, un volume d'une lecture agréable et solide, écrit d'après des documents inédits.

Balincourt (Commandant de). — *L'Agonie d'un cuirassé*, un volume où l'auteur nous restitue « le carnet de notes du commandant Semenoff, de l'Etat-major de l'Amiral Rodjestvensky ».

Barrès (Maurice). — *Vingt-cinq années de Vie Littéraire*, des « pages choisies » ou nous revoyons dans un raccourci d'une impressionnante synthèse l'œuvre considérable, si diverse et si harmonieuse, édifiée en un quart de siècle par l'un des écrivains les plus originaux et les plus puissamment doués de ce temps ; le choix et l'ordonnance de ces pages sont, à mon sens, quelque peu arbitraires parfois, mais très ingénieux toujours, et le livre, précédé d'une introduction où M. Henri Brémond étudie l'œuvre et l'esprit de Maurice Barrès en des pages très compréhensives, est, d'ensemble, un document littéraire d'une haute portée et d'une grande séduction.

Beauregard (G. de) et L. de Fouchier. — *Un Voyage en Portugal.*

Bernheim (Adrien). — *Trente ans de Théâtre*, la 4e série de ces chroniques si vivantes, si amusantes, si pittoresques où nous est contée d'une plume alerte l'histoire du théâtre d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Bonnard (Abel). — *Les Royautés.* On se souvient que M. Abel Bonnard avait obtenu l'an dernier le prix de Rome de poésie, je ne sais pas s'il est allé effectivement à Rome, mais je suis sûr qu'il a rapporté de son voyage des vers toujours jolis, originaux, d'une grâce familière, d'un lyrisme généreux, souvent de très beaux vers, et c'est tout ce que pouvaient souhaiter ceux qui l'ont couronné.

Bournand (François). — Voir Albert Savine.

Bruchard (Henry de). — *La France au Soleil*, de très belles et très lumineuses « Etudes Algériennes », préfacées par M. Maurice Barrès.

Charpin (Frédéric). — *La Question religieuse.* « Enquête internationale ».

Cochin (Henry). — *Tableaux flamands*, un agréable volume où l'auteur a réuni, des « discours d'histoire et de morale, rêveries parlées et paysages médités, et une étude d'histoire appuyée dûment de documents d'archives et flanquée de pièces justificatives » ; tout cela est groupé sous le titre un peu inattendu de *Tableaux flamands*; mais ce titre, la préface l'explique en nous exposant que, dans tous « ces chapitres qui ne paraissent pas à l'abord faits pour être rapprochés » il y a une unité, et que ce que l'auteur offre au public, c'est une part assez complète de sa vie, de son expérience et de ses réflexions : c'est sa vie flamande ». En tous cas, le livre est intéressant, et notamment le chapitre intitulé « Une Ténébreuse Affaire » est une page poignante de petite histoire.

Coolus (Romain). — *Les Rendez-Vous strasbourgeois... et autres*, un volume dans lequel le spirituel, profond et délicat dramaturge a réuni des œuvrettes légères où, pour se reposer de ses grandes batailles dramatiques, il a voulu seulement divertir ses spectateurs; il y a supérieurement réussi, et il amusera encore une foule de lecteurs, que les joyeuses fantaisies des *Rendez-Vous strasbourgeois* et des *Pieds qui remuent...* plongèrent dans une douce gaieté.

Daullia (Emile). — *Souvenirs d'Egypte.*

Dimier (Louis). — *Les préjugés ennemis de l'Histoire de France.*

Dor (Prosper). — *Le Golfe bleu.* Poèmes.

Flammarion (Editeur). — *Le Théâtre d'Aristophane*, publié en deux volumes dans l'intéressante « Collection des meilleurs auteurs classiques français et étrangers » ; édition en tête de laquelle on a fort ingénieusement mis, en guise d'introduction, une exquise page d'Alfred de Musset sur Aristophane : « le plus noble à la fois et le plus grotesque, le plus sérieux et le plus bouffon,

le plus lyrique et le plus satirique de tous les génies de la Grèce antique ».

Focillon (Henri). — *Le Demi-Dieu*, « Scènes et Dialogues philosophiques ».

Forgues (Eugène). — *Le Dossier secret de Fouché*, « Juillet-Septembre 1815 ».

Fouchier (L. de). — Voir G. de Beauregard.

Frère (Etienne). — *Louis Bouilhet*, « Son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert », un très intéressant volume d'après des documents inédits.

Gourmont (Jean de). — *Henri de Régnier et son œuvre*, paru dans la Collection « Les Hommes et les Idées ».

Lacassagne (Dr). — *Peine de Mort et Criminalité*, un fort savant ouvrage, où « l'accroissement de la criminalité et l'application de la peine de mort » sont traités avec une méthode et une indépendance intellectuelle un peu supérieures à celles de nos jurés et de leurs vœux.

La Vieuville (De). — *La Race des Dieux*, un « essai de psychologie japonaise.

Lemire (Charles). — *Jules Verne*, « l'homme, l'écrivain, le voyageur, le citoyen, son œuvre, sa mémoire, ses monuments ».

Maurel (André). — *Les Petites Villes d'Italie*, des excursions dont les premières étapes avaient été accueillies avec faveur; l'auteur, dans ce nouveau volume, nous conduit en des pages aimables et alertes, en Emilie, dans les Marches et dans l'Ombrie.

Migeon (Gaston). — *Au Japon. Promenades au Sanctuaire de l'Art.*

Millerand. — *Travail et Travailleurs*, un livre très émouvant et très éloquent où M. Fasquelle a réuni les différentes parties de l'œuvre oratoire de M. Millerand, œuvre « toute de logique, de volonté et de raison qui sert mieux qu'aucune autre les causes du progrès social, des travailleurs et du pays ».

Mitton. — *Tortures et Supplices à travers les âges.*

Paillarès (Michel). — *L'Imbroglio Macédonien*, un ouvrage de brûlante actualité.

Reboul (Henry). — *Croisières ensoleillées*, « en Provence, en Grèce, en Extrême-Orient ».

Rovel (Henri). — *Le Droit à la vie,* un volume où l'auteur expose de très intéressantes et très modernes idées sur les questions d'éducation et d'assistance à l'ordre du jour.

Savine (Albert) et François Bournand. — *Fouquet, surintendant général des finances,* un très intéressant ouvrage historique.

Serao (Mme Mathilde). — *Les Légendes de Naples,* « les légendes et la réalité ».

Thomas (Albert). — *Le Poème du Désir et du Regret,* œuvre posthume d'un poète mort il y a quelques mois à l'âge de trente-quatre ans à peine.

Vialay (Amédée). — *La Vente des biens nationaux pendant la Révolution Française,* « étude législative, économique et sociale ».

Vuillaume (Maxime). — *Cahiers Rouges,* un ouvrage d'histoire très contemporaine et très douloureuse, où cet acteur de la tragédie populaire de 1871 nous restitue *Une journée à la Cour martiale du Luxembourg, Un peu de vérité sur la mort des otages,* et ses souvenirs *Quand nous faisions le « Père Duchêne »*. Ce n'est pas, vous entendez bien, de la froide histoire! Comment être froid, comment être impartial, lorsqu'on parle de la Commune et lorsqu'on en parle en des cahiers où, selon l'expression de M. Lucien Descaves, « perce non pas le regret, mais la fierté d'en avoir été ». Aussi bien n'ai-je pas à juger ici l'esprit qui anime ces récits, mais à dire seulement l'impression profonde que produisent ces tableaux rapides, heurtés, précis de l'année terrible dont l'obscur souvenir est si poignant pour notre génération « d'enfants du siège »

Wallier (René). — *Le vingtième siècle politique,* le volume consacré à l'année 1907 de cet ouvrage si documenté et si consciencieux.

Zeys (Mme Mathilde). — *Une Française au Maroc,* un livre de voyage dont l'auteur nous conduit sur cette terre nouvelle et nous expose en une « langue claire, simple, brillante, « passante », — comme disait madame de Sévigné, — ce que ses yeux de femme y ont vu ». C'est ainsi que s'exprime M. Gabriel Hanotaux dans la

courte préface qu'il donne à ces jolies pages. « Madame M. Zeys nous prépare, ajoute-t-il, au voyage que nous ou nos fils, bon gré mal gré, seront obligés d'entreprendre et qui pourrait bien être un long voyage ».

Zola (Emile). — *Correspondance.*

AVRIL

LES ROMANS

JEAN LORRAIN

Hélie garçon d'hôtel.

Depuis la mort de Jean Lorrain, deux œuvres posthumes sont venues déjà nous rappeler l'âpre verve, le mordant, le grimaçant et beau talent de l'écrivain ; ce furent tour à tour, *l'Aryenne*, cette poignante histoire qui met aux prises la Juive triomphante, heureuse et bienfaisante et l'Aryenne douloureuse, en proie à un irrésistible désir de se venger des bienfaits qui l'outragent et la désespèrent, et cette incisive et cruelle *Maison pour dames*, où il s'amusa à peindre avec une

verveuse et injuste outrance les revues féminines et les femmes poètes, journalistes et chroniqueuses.

Avec *Hélie garçon d'hôtel,* se trouve terminée l'œuvre de Jean Lorrain qui, cette fois, est bien définitivement entré dans la mort. Non sans regret, je salue ce dernier livre du bel et détestable écrivain dont l'œuvre aurait pu être si magnifique et reste avec ses scories d'une si haute puissance. *Hélie garçon d'hôtel,* sa dernière création, est digne des autres : il est ignoble et émouvant avec ses « deux yeux liquoreux et verdâtres qu'un léger strabisme rendait plus hideux encore, sa voix traînarde éculée comme une vieille semelle et sa mémoire, rendez-vous des choses à la fois les plus effroyables, les plus divertissantes et les plus baroques ». Effroyables, divertissants et baroques, ils le sont, en effet, singulièrement, les histoires d'hôtel, les souvenirs de bouges, les ragots de garnis dont Hélie fait le récit; il y en a d'odieux, il en est aussi d'un comique extraordinaire, et le garçon d'hôtel, qui en est tout à la fois le héros et le narrateur, y met tout son cynisme, et parfois aussi une émotion profonde devant des spectacles merveilleux, devant des nuits lumineuses de Provence, « où la clarté bleue glissait le long des pentes, à travers les jardins, dans un décor de féerie d'un calme et d'un silence si impressionnants qu'il avait envie de crier et de pleurer à la fois ». Ainsi, comme toujours, Jean Lorrain

se divertit en cette œuvre dernière à faire voisiner les plus laides et les plus belles choses.

MARCELLE TINAYRE

L'amour qui pleure.

Sous le titre très joliment et très éloquemment expressif : *L'amour qui pleure*, madame Marcelle Tinayre nous donne quatre nouvelles où l'intérêt ne le cède en rien à l'émotion. La première de ces nouvelles, *la Consolatrice*, a l'importance et les dimensions d'un véritable roman. C'est un roman en effet, plein d'amertume et de douleur, que l'histoire de Georges Clarence, le grand musicien, et de sa femme, Pauline, en qui il n'a pas — mais là, pas du tout, — trouvé l'associée; en effet, l'âme de sa femme « ne lui renvoyait pas d'écho, esprit concret et raisonneur, lié au sien et qui sans cesse le retenait et le ramenait vers la médiocrité de la vie ». Cette bourgeoise pourtant aime son mari, elle l'aime à sa façon : « dispose elle-même la lampe, les pantoufles et le fauteuil au coin du feu »; mais, entouré de toutes ces attentions, l'artiste mal compris souffre et se désespère, la gloire elle-même ne le console pas, car la gloire dont on ne peut faire hommage à une femme aimée est sans saveur et sans joie.

Cette femme, il la rencontre sous les traits de Béatrice Albéri, la grande chanteuse qui interprète son œuvre, partage son sentiment, l'aime enfin, d'un cœur qui comprend et vibre à l'unisson. Mais au bout de quelques années une catastrophe terrible vient brusquement briser ce bonheur : la chanteuse périt dans l'incendie d'un théâtre, et la femme de Clarence qui au courant de tout, n'a pas cessé d'aimer son mari, de l'aimer à sa façon et de vivre de sa vie, le recueille et entreprend de le consoler : elle veut être et elle est, en réalité, contre la personnalité de son mari, « la consolatrice », « celle qui a tué la douleur qui était encore de l'amour, celle par qui il trahit et renie ce qui fut l'orgueil et la beauté de son existence ».

D'une humanité aigue, d'une amertume ironique et douloureuse, d'une passion frémissante, ce roman est, sous sa forme ramassée et concise, une fort belle œuvre, la plus belle peut-être qu'ait produite madame Marcelle Tynayre. Les autres nouvelles qui complètent ce livre sont également fort intéressantes ; *Mirame*, notamment, que l'auteur a très justement dédiée à Anatole France, est d'une bien jolie note, tout à la fois sceptique et attendrie, et son héros, André Chalouette, le professeur de rhétorique de Limoges, en déplacement à Paris, serait sans doute très sympathique à notre grand ami M. Bergeret.

JEAN AICARD

Maurin des Maures. L'Illustre Maurin.

Pour nos œufs de Pâques, M. Jean Aicard nous offre la suite et fin des aventures de son illustre héros « Maurin des Maures ». C'est là un joli cadeau à faire aux grands enfants que nous sommes. Il y a dans le récit de ces innombrables aventures « tant joyeuses que dramatiques », une mine extraordinaire d'émotion, d'amusement, de réflexion ! Pour moi, qui ai reçu ensemble les deux volumes, *Maurin des Maures* et *l'Illustre Maurin* et qui ai dévoré d'une traite ce formidable régal (mille pages environ !), j'en suis encore quelque peu abasourdi.

Que d'aventures, que d'épisodes comiques, attendrissants ou dramatiques, et quel plaisir réservé à la foule des lecteurs qui, sans souci d'un devoir professionnel, pourront déguster à petites doses les cent neuf chapitres, les cent neuf histoires vécues par le fidèle Pastouré, par Désiré Cabissol, par la perfide petite Farfanette et par Tonia, la corsoise jalouse et passionnée, et par l'illustre héros du livre : Maurin, le premier chasseur et piégeur du pays, le plus franc galegeaïre et le plus beau coureur de filles, ce héros provençal qui « a dans les veines du sang mauresque, ce qui lui permet de faire rire les Ligures sans rien perdre

de sa noble gravité » et qui, comme personne, manie la galégeade de Provence « la moquerie sans fiel, parfois mordante, qui caricature les vices, les tares, les ridicules et qui fait rire loyalement sans avoir l'air de trop rire elle-même », cette galégeade qu'il faut bien se garder de confondre avec le mensonge et qui est la gouaillerie provençale, celle qui permet et de rire en même temps de soi et des autres. Ajoutez que ce « galegeaïre » est un de ces « êtres de sympathie que soutiennent à travers toutes les misères de la vie un grand amour instinctif des hommes et une foi irrémédiable en la justice tardive mais assurée de ce monde » !

Ainsi, ce Maurin qui nous divertit pendant tant et tant de chapitres se donne encore le luxe de nous édifier, non seulement par quelques traits de son existence mouvementée, mais aussi, et surtout, par sa mort dont le récit est tout à fait émouvant et beau. La Provence, qui dota — un peu à ses dépens — notre littérature de l'immortel Tartarin, se réjouira dans son cœur de la naissance de l'illustre Maurin.

G. MARESCHAL DE BIÈVRE

Le cœur s'éveille.

Sous un titre frais et juvénile : *Le cœur s'éveille,* voici un bien gentil roman. Son auteur cultive le genre du roman qu'on peut, suivant la formule, « laisser entre toutes les mains », et les jeunes filles lui doivent déjà bien des livres agréables, tel ce charmant *Mari en loterie* dont je parlais la saison dernière. C'est un genre très louable et qui n'est pas si facile, car on risque fort, en de tels ouvrages, de tomber dans la mièvrerie et de se noyer dans l'eau de rose.

Fort habilement M. G. Mareschal de Bièvre évite ces écueils et, très chaste, très moral, son roman *Le cœur s'éveille* n'est nullement banal; l'histoire d'Elise qui, pour épouser l'élu de son cœur, réconcilie son père et sa mère en instance de divorce, et lutte contre la séduction et les millions d'une Américaine et contre la cupidité de sa future belle-mère avec les seules armes de sa candeur, de sa grâce et de son amour, est non seulement édifiante, mais tout à fait émouvante et jolie, et contée avec beaucoup d'art.

MAURICE MONTÉGUT

Le Roi sans trône.

M. Maurice Montégut reste fidèle à cette formule de roman historique où, respectueux de l'histoire, il se laisse tout de même volontiers aller à la fantaisie d'une riche et ardente imagination ; cette heureuse alliance du roman et de l'histoire nous a valu déjà quelques livres tout à fait intéressants et une fort belle œuvre, *les Epées de fer* ; c'est à elle encore que nous devons aujourd'hui *le Roi sans trône*, une palpitante histoire qui se passe autour de Louis XVII, à qui M. Maurice Montégut assigne, à la faveur de très romanesques circonstances, un rôle inattendu dans l'épopée napoléonienne dont il exalte frénétiquement le héros légendaire, mêlant dans une aventure toute pénétrée d'héroïsme et de patriotisme « les lis et les Aigles » ; car M. Maurice Montégut n'a pas voulu seulement écrire un roman qui retienne le lecteur et le remue, mais il a voulu aussi faire du prosélytisme patriotique : c'est, nous dit-il, la tâche des poètes « d'exalter le présent morne avec les vibrants rappels du passé légendaire », et c'est pourquoi il évoque dans un roman « l'irradiante figure de l'unique Empereur, du moderne César, bien plus grand que l'ancien ; notre tragédie nationale, cette époque sans seconde où la France,

folle d'elle-même, débordait des frontières, emplissait l'univers de sa force étalée ».

JEAN VIOLLIS

Monsieur le Principal.

Monsieur le Principal, est la triste et lamentable histoire du directeur d'un collège de province aux prises avec l'adversité, la rigueur du destin et la méchanceté des hommes. J'ai peine à croire que cette peinture de mœurs universitaires provinciales soit tout à fait exacte et qu'un « principal » de collège puisse être à ce point abandonné par ses chefs, persécuté par ses professeurs, molesté par ses élèves et torturé jusque dans ses plus chères affections par la haine inventive de toute une société de petite ville. Cela me semble bien poussé au noir ; rien cependant ne m'autorise, dans mes souvenirs de lycéen parisien qui ne connut ni collège ni principal, à affirmer l'inexactitude du tableau brossé par M. Viollis. Véridique ou non, il est d'un art tout à fait remarquable ; une émotion forte s'en dégage et, avec des mots simples, sans images excessives, sans recherche d'effets, M. Viollis a réussi à nous faire vivre cette tragédie intime avec la plus douloureuse intensité. C'est là l'œuvre d'un romancier de race.

GEORGES RIVOLLET

La Dentelle de Thermidor.

Abandonnant la tragédie antique, l'auteur d'*Alkestis* et des *Phéniciennes* aborde, en un roman, le plus moderne des grands drames historiques : la Révolution. *La Dentelle de Thermidor* est donc un roman historique, ou plutôt c'est un livre où l'auteur « s'est honnêtement efforcé d'adapter son récit à l'histoire, en dépit d'un penchant bien naturel à faire exactement le contraire ». On ne saurait se défendre plus spirituellement contre la férule menaçante des infaillibles et ombrageux historiens.

Du moins, si elle n'est pas vraie, l'aventure du vicomte Florent du Chardonnais et de la belle duchesse de L... est suffisamment vraisemblable; elle est « dans la couleur », elle est surtout palpitante de vie et souriante à travers ses larmes, d'une jolie vaillance et d'une bien gracieuse philosophie. Quelle troublante et voluptueuse destinée que celle de cette dentelle de Thermidor! Quelle figure aimable et fine, celle de l'abbé Doublet d'une si subtile et si vaillante sagesse! quels tableaux! ceux de Coblentz où s'agitent les émigrés incapables de supporter la privation d'un superflu qui leur était si nécessaire, et de la prison de Port-Libre où les ci-devant parent leur

agonie de sourires et de baisers, emportés jusqu'au seuil du tombeau par ce désir de vivre et d'aimer, que l'abbesse de Jouarre jadis nous révéla ! Tout cela M. Georges Rivollet nous le restitue en des pages attendries, humaines, littéraires infiniment, et toutes parfumées de grâce et d'émotion.

ARMAND DELMAS

L'Armoire au linge blanc.

Le roman de M. Armand Delmas appartient à cette école régionaliste — car il y a décidément une école régionaliste — qui fut en la personne de M. Moselly couronnée par l'Académie Goncourt. C'est l'honnête et pittoresque Auvergne qu'exalte M. Delmas en un aimable livre où il nous montre l'avocat Robert Destein, un « déraciné », arraché à Paris et à ses fallacieuses séductions par le charme prenant de sa petite patrie et qu'un séjour de quelques mois à Aurillac enracine de nouveau au sol natal et détache décidément de la grand'ville, de ses amitiés à fleur de peau et de ses faciles amours, représentées par une jeune personne du nom de Frou-Frou et un certain Bergassou. Le bonheur de Robert est complet, car il découvre en Béatrice de Sarralien, une honnête et jolie provinciale, qui fera une épouse délicieuse.

Et tout cela est très bien et très édifiant et souvent très amusant.

EDGY

La couronne de roses.

Edgy, l'écrivain distingué dont j'ai eu l'occasion déjà de signaler des œuvres jolies et familières, telles que *la Servante,* nous offre avec *la Couronne de roses* un roman d'un ordre plus élevé où s'affirme et s'affine son remarquable talent. La « Couronne de roses », c'est celle qui ceint le front de Gina, la belle jeune fille de Fiesole, couronne d'amour d'abord, couronne de sacrifice ensuite : Gina aime d'un tendre amour Pietro ; ils se sont juré une éternelle fidélité, et même, certain jour, l'amante couronnée de roses donna à son fiancé le gage définitif de sa tendresse; mais elle a peur, le destin pèse sur elle, les cartes ont exprimé ses décrets : elles ont dit à Gina qu'elle serait infidèle et qu'Andréa, le beau Romain, serait son amant. Et les destins s'accomplissent! Malgré elle, en proie au remords, elle cède à un irrésistible élan, et lorsque, furieux, Pietro se précipite sur son rival le poignard à la main, c'est la poitrine de sa bien-aimée qui s'offre à lui, c'est elle qu'il tue, et la couronne de Gina devient celle d'Iphigénie. Le roman est très touchant et très

bien conduit, il se déroule sous le ciel d'Italie, dans des décors de rêve et de féerie, au milieu de personnages aux yeux sombres et aux costumes bigarrés et charmants, sur lequels plane une fatalité que la superstition de ces âmes simples rend plus implacable encore. Et c'est dans ce roman d'amour et de passion une note très originale, très italienne, que Edgy a bien délicatement exprimée.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, DIVERS.

ANATOLE FRANCE

Vie de Jeanne d'Arc (2e V.)

La *Vie de Jeanne d'Arc*, de M. Anatole France, est aujourd'hui terminée ; l'illustre écrivain, qui avait laissé l'héroïne nationale à Reims, la conduit, dans le second volume — à Compiègne, à Paris, à La Charité, à Melun, à Beaurevoir, Arras et Rouen, à la condamnation, au supplice, à la réhabilitation, et à l'apothéose. Ainsi se trouve terminé le récit de la plus belle, de la plus légendaire, et de la plus émouvante des épopées de tous les temps, écrit par le plus parfait des écrivains de notre siècle.

Et c'est vraiment un très beau et noble monument qui est élevé là à la gloire de la Pucelle par l'écrivain qui, tout en se défendant contre le sen-

timent et contre la légende, tout en voulant rester uniquement un froid historien à la recherche de la vérité, a été visiblement entraîné, subjugué par la noblesse, par la grandeur et par la grâce de son sujet. J'ai entendu reprocher à M. Anatole France d'être resté volontairement en dehors de son récit et de n'avoir pas, devant les spectacles admirables et saisissants qu'il a fait revivre devant nous, exprimé une émotion, un sentiment personnel; qu'importe, s'il m'a fait éprouver cette émotion à moi lecteur, et si, par exemple, devant son récit du supplice de la Pucelle, d'une si noble simplicité, où il nous montre Jeanne « qui prononça une fois encore le nom de Jésus, inclina la tête et rendit l'esprit », je suis bouleversé d'angoisse, d'émotion et d'attendrissement. N'est-il pas plus beau de soulever ainsi par la vivante magie du récit et de l'évocation une si palpitante émotion que d'exprimer la sienne sans savoir toujours la faire partager? Et l'historien n'a-t-il pas du mérite à résister au désir d'apparaître dans son récit ?

Aussi bien telle avait été la ferme intention de M. Anatole France ; il s'était proposé de faire de cette légendaire histoire un récit objectif — quel vilain mot pour parler d'un si beau livre ! — et on est mal venu à le chicaner à ce sujet, bien que, comme dans le premier volume, il semble bien prendre un plaisir très personnel — et très subjectif ! — à mettre en cause l'Eglise et les clercs

du temps de Jeanne, « tous ces encriers d'Eglise qui avaient instrumenté pour la mort, et firent merveille quand il s'agit de démonter l'instrument ; autant ils avaient mis de zèle à construire le procès, autant ils en mirent à le défaire ; ils y découvrirent autant de vices qu'on voulut ».

D'ensemble, l'œuvre est d'une prodigieuse séduction et, sans prendre parti dans les querelles et dans les colères qui ont été soulevées par ce livre, il est permis de dire que la gloire de Jeanne, cette enfant contre le cœur de qui « se seraient brisées toutes les raisons et toute l'éloquence du monde », n'y a rien perdu, et que la littérature française y a gagné un pur chef-d'œuvre.

J. K. HUYSMANS

Trois Eglises et Trois Primitifs.

Trois Eglises et Trois Primitifs. Sous ce titre, un pieux éditeur nous donne une œuvre posthume de J. K. Huysmans où le grand écrivain trouve l'occasion de faire en même temps œuvre de croyant et de critique d'art. En effet, à propos de la première de ces églises qui est Notre-Dame de Paris, il explique la signification réelle de la Cathédrale dont chaque détail architectural, chaque ornement est un acte de foi exprimé de façon évi-

dente par la pierre. Dans le même esprit, avec la même éloquence et la même ampleur, il étudie ensuite : Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Merry. Puis passant aux trois primitifs dont nous parle le titre, il étudie les célèbres Grunewalds du musée de Colmar, — Grunewald qui, dans sa Crucifixion, sa Résurrection et son Annonciation est « tout en antinomies et en contrastes, et bondit sans cesse d'une outrance dans une autre ». L'œuvre mystérieuse du maître de Flémalle, une « Vierge serrant dans ses bras l'enfant Jésus qui tette », et la Florentine, la fleur anonyme du pays et du temps des Borgia exilée à Francfort. Tout cela est très beau, très noble, écrit dans une langue superbe et la critique s'y mêle à l'oraison en des pages d'une haute et forte originalité.

PAUL FRÉMEAUX

Les derniers jours de l'Empereur.

M. Paul Frémeaux, qui publia naguère sous le titre *Napoléon prisonnier* un excellent ouvrage, poursuit l'histoire de l'Aigle captif « loin derrière l'Afrique » en un volume intitulé *les Derniers Jours de l'Empereur*. Quel drame formidable, celui de ce Titan enchaîné sur son rocher! L'histoire du monde ne nous offre pas de spectacle plus

grand ni plus douloureux; cent ouvrages différents l'ont fait revivre à nos yeux et cent autres livres nous le rediront sans lasser notre curiosité ni notre émotion.

Il ne sera guère cependant, je crois, de plus documentés et de plus émouvants que celui où M. Paul Frémeaux nous donne le résultat de dix années de travail pendant lesquelles il a rassemblé et étudié toutes les publications relatives à la captivité de Napoléon, et parcouru une foule d'archives ignorées. Il a notamment, nous dit-il dans l'introduction, mis à contribution une plaquette de l'aide-major Henry et une brochure du docteur Arnott à qui il emprunte des détails effrayants et dont on ne saurait suspecter la sincérité, car « dans Napoléon désarmé, dans le génie vaincu, bafoué par le vainqueur et torturé par la maladie, toujours il verra l'ancien ennemi de l'Angleterre, et c'est d'un œil prévenu, disposé à l'injustice, qu'il observera son attitude et ses derniers gestes, et le regardera mourir ». Appuyé sur de tels témoignages, le livre semble bien se rapprocher de la vérité absolue, et il faut accepter ce portrait d'Hudson Lowe qui ne sut pas être le digne geôlier d'un tel prisonnier et montra une si âpre piètrerie en face de cette grandeur déchue. Véridique aussi le tableau de Sainte-Hélène et de la vie qu'y mena l'Empereur torturé par l'ennui, rongé par la maladie et si grand dans la mort, étendu sur le lit de camp aux quatre aigles d'argent

d'Austerlitz et de Marengo. Le récit de cette mort, de l'agonie qui la précéda et de l'autopsie qui la suivit est vraiment une des choses les plus poignantes qu'on puisse imaginer; il y a également dans le livre une multitude de détails pittoresques et douloureux sur la vie à Saint-Hélène et sur l'entourage français de l'Empereur, sur le comte de Montholon, sur le général Bertrand et sa femme, sur le baron Gourgaud dont le descendant défend avec une si ardente piété la mémoire quelque peu malmenée.

ÉDOUARD GACHOT

Histoire militaire de Masséna. Le Siège de Gênes (1800).

M. Edouard Gachot poursuit sa magistrale « histoire militaire de Masséna » en un volume, *le Siège de Gênes* (1800), qu'il divise en trois parties : « La Guerre dans l'Apennin. — Journal du Blocus. — Les Opérations de Suchet. » Ce siège de Gênes doit être, nous dit l'auteur, « regardé comme le plus grand drame militaire des guerres d'Italie : il suit Novi, une défaite; il précède Marengo, une victoire. L'investissement n'est, d'ailleurs, qu'un second acte, lequel dépasse véritablement en horreurs ce qui s'était déjà joué à Mayence et à Mantoue. Quant au premier et au

troisième, ce furent des manœuvres suivies d'actions très sanglantes. »

L'histoire de ce grand drame militaire, qui nous a été raconté bien des fois avec bien des inexactitudes, valait d'être reprise complètement. M. Edouard Gachot y a consacré le plus persévérant labeur; il est allé aux sources, a exploré les champs d'action militaire, fouillé les archives, étudié les savants liguriens, consulté les cahiers de notes et de dessins de Masséna. Et il a condensé le résultat de tous ces travaux et de toutes ces recherches en 450 pages tout à fait émouvantes et lumineuses, que domine la grande figure de Masséna, dont il nous trace un portrait saisissant : « Les épreuves subies à la guerre ont ossifié son masque. Le regard, une fois fixe, est scrutateur comme celui d'un juge. Dans la voix passent des sons rauques à travers les notes brèves du commandement. La taille moyenne semble se hausser quand le général plaide une cause : celle de l'armée. Les liens de famille, il les a détendus pour n'être plus qu'un soldat. Son unique but, c'est le triomphe de la France, son premier foyer, c'est le camp. Sans ambition, sans fierté, il va où l'entraîne sa destinée, mais d'un pas rapide. Et les grandes adversités ne pourront même faire pencher un front derrière lequel bouillonnent souvent des pensées tumultueuses. »

ERNEST DAUDET

Joseph de Maistre et Blacas.

Joseph de Maistre et Blacas, « leur correspondance inédite et l'histoire de leur amitié (1804-1820) ». Ce sont, mises en ordre et lumineusement commentées, les lettres dont l'éminent historien eut occasion de faire état lors de ses travaux sur l'émigration et qui lui ont paru dignes d'une publication intégrale. Elles sont vraiment d'un bien émouvant intérêt, ces lettres à travers lesquelles passe l'histoire de notre pays pendant quinze années qui furent si fécondes en événements mémorables, commentée par deux correspondants, dont l'un fut un écrivain de génie et l'autre un homme d'Etat au rôle politique prépondérant.

Il y a là des pages admirables, éloquentes, passionnées, d'autres qu'on souhaiterait n'avoir point été écrites, celles notamment où Joseph de Maistre exhale sa haine contre Napoléon et son désir de voir écraser l'Empereur et ses armées, — qui sont celles de la France. Ce sont des documents historiques tout à fait précieux, et il faut savoir gré à M. Ernest Daudet de nous les avoir restitués en un volume où il s'est montré — comme toujours — commentateur judicieux, historien très éloquent et très savant.

EUGÈNE LINTILHAC

Histoire du théâtre en France. La Comédie au XVIIe siècle.

M. Eugène Lintilhac poursuit cette « Histoire du théâtre en France » dont j'ai dit déjà l'importance et la haute valeur. Les deux premiers volumes étaient consacrés, on s'en souvient, au « Théâtre sérieux du moyen âge » et à « la Comédie : moyen âge et Renaissance » ; le troisième volume, qui vient de paraître, nous parle de *la Comédie au dix-septième siècle* : il conduit, nous dit l'auteur, l'histoire des genres comiques jusqu'à la naissance de la grande comédie de mœurs, vers la fin du dix-septième siècle ». Le héros de ce livre c'est Molière, mais au lieu de l'étudier tout seul dans « un splendide isolement », l'auteur groupe autour de lui toute la « menuaille » comique qui lui fait, en réalité, cortège dans l'histoire de la comédie en France et nous parle de cette multitude de comédies — il y en a plus de 300 — qui furent écrites de 1626 à 1687 ; — non seulement la méthode est féconde en déductions ingénieuses, mais elle nous vaut des chapitres tout à fait intéressants où, en des pages pittoresques et savantes, l'auteur étudie tour à tour : les théâtres de Paris au dix-septième siècle, à l'Hôtel de Bourgogne et au Petit-Bourbon ; les premières comé-

dies de Corneille et les comédies de Scarron, puis Molière avec la comédie d'intrigue, la comédie-ballet et la comédie mythologique, la farce, la comédie de mœurs et la comédie de caractère avant *Tartufe* et après *Tartufe;* enfin, les contemporains de Molière et ses successeurs immédiats jusqu'à Dancourt. Là s'arrête M. Lintilhac, qui se propose dans son prochain volume de poursuivre la comédie jusqu'au dix-neuvième siècle.

PAUL MARGUERITTE

Les jours s'allongent.

Les « Souvenirs de jeunesse » de Paul Margueritte, d'une si pénétrante émotion, avaient débuté, on s'en souvient avec *les Pas sur le sable*, les souvenirs imprécis et confus, et pourtant si vivants, du petit enfant, et ils s'étaient arrêtés à l'Année terrible et à la Commune; maintenant *les Jours s'allongent*, l'enfant est devenu un adolescent, les souvenirs se rapprochent et se précisent, c'est hier, semble-t-il, que le jeune Paul Margueritte fut conduit au prytanée de La Flèche, dans cette prison d'enfants contre laquelle il garde une si vivace rancune. Avec tristesse il évoque ces souvenirs de froide discipline que ne tempèrent et que n'éclairent nulle tendresse, nul effort pour

comprendre l'âme d'un enfant, cette instruction morose et morne et mécanique, cette existence d'automate où tout est réglé, prévu, où n'entre pas une parcelle de soleil, de lumière, de liberté. De ces souvenirs menus, précis, pénibles, M. Paul Margueritte fait un réquisitoire qui n'atteint pas seulement le prytanée militaire de La Flèche, mais l'abominable institution de l'internat tout entière.

Ces dangers apparaissent terribles dans la seconde partie du livre que M. Paul Margueritte appelle : « la Crise », et dans laquelle il nous montre la foule de ces jeunes gens, qui sont tout près d'être des hommes, exposés par la règle imbécile à laquelle ils sont soumis, aux pires périls. Mais à travers tout cela passent déjà « la femme et son ombre » dans des songes charmants de candeur et de volupté que M. Paul Margueritte évoque avec une délicatesse et une grâce délicieuses, et c'est enfin la mise en liberté, la levée d'écrou, l'étape du « bachot », et l'envolement vers la vie, à la poursuite des « deux chimères » éternelles qui enivrent l'homme : la femme et la gloire.

D'un même cœur, d'un même élan, d'une même fougue généreuse et jeune il s'élance à la conquête de ces toisons d'or, il aime la vie, il trouve les femmes belles, il s'enivre d'espérances glorieuses, sans savoir au juste lesquelles, porté tout de même invinciblement vers les émotions de la littérature, hanté par l'image de Dumas fils en son peignoir rouge, Dumas fils, le descendant glo-

rieux du bon géant; celle de Victor Hugo, « le Dieu, l'homme qui avait bravé l'Empereur, l'exilé de l'Océan, le Titan des vers, le Roi des Lettres », séduit et conquis par les œuvres des Baudelaire, des Gautier, des Leconte de Lisle, des Mendès, des Verlaine. Mais la littérature ne constitue pas pour les jeunes gens une carrière de tout repos, il faut une « place », et c'est de nouveau la prison : celle du fonctionnariat, mais une prison qu'une protection discrète, une bonté vigilante, tempéreront de mille douceurs pour le « déplorable employé et pour l'écrivain en révolte » qui eut la chance inespérée d'être employé du gouvernement et d'émarger au budget sous les ordres d'un fonctionnaire qui était un généreux et charmant ami des lettres et qui s'appelait : Henry Roujon...

PIERRE BAUDIN

La Vie de la Cité.

La Vie de la Cité, est un de ces volumes bourrés de faits et d'idées auxquels excelle cet homme d'Etat, qui est en même temps un excellent écrivain et qui, possédant une merveilleuse faculté d'assimilation, sait traiter avec éloquence et compétence les sujets les plus divers. Le seul défaut de tels ouvrages, c'est de défier l'analyse! Com-

ment pourrais-je, dans le cadre restreint qui est le mien, vous donner même une idée de ce livre où M. Pierre Baudin nous dit la splendeur et la misère de Paris; nous raconte la prestigieuse beauté de la Grand' Ville pendant le Salon de l'Automobile; nous décrit l'activité flamande aux usines du Nord et la misère des faubourgs de Paris; nous démontre la nécessité de la décentralisation; la puissance et la beauté de la mutualité pour laquelle il voudrait une maison nationale; c'est encore un examen judicieux et décisif des retraites ouvrières; une critique féconde de la loi sur les aliénés; une vigoureuse campagne enfin contre les dévastateurs des forêts qui, en abattant des arbres, commettent un véritable crime de lèse-patrie...

LE DANTEC

Science et Conscience.

Science et Conscience, un titre impressionnant, un vaste sujet, que commente et qu'amplifie encore le sous-titre : « Philosophie du vingtième siècle ». C'est, en effet, la base de ce que sera la philosophie de notre siècle que M. Le Dantec entend nous montrer dans le beau livre qui porte cette épigraphe — résumé de la pensée du savant : « La notion d'équilibre renverse et remplace les

vieilles philosophies. » Les travaux de ce savant auront sur la pensée de notre temps une influence considérable ; selon l'expression de M. Giard, « on n'aura plus le droit désormais de philosopher sans tenir compte des théories biologiques de M. Le Dantec ». En des pages éloquentes et savantes, d'une science souvent très accessible, M. Le Dantec nous donne tour à tour des lumières sur la tradition et la méthode « mesuriste », étudie la physiologie et la psychologie, la science et la morale, et il conclut avec beaucoup de sagesse et un peu d'ironie que la science et la mesure ne nous ont pas tout dit et tout enseigné, que « la science, notamment, ne nous assigne pas notre devoir, car l'idée d'un devoir auquel on puisse à volonté obéir ou se soustraire n'est pas une idée scientifique », et que dès lors il faut croire au mensonge social, à ce mensonge dont Alfred de Vigny disait : « Il en faut un pour qu'il y ait une société. »

MÉMENTO DU MOIS D'AVRIL

ROMANS

Bovet (Mme Marie-Anne de). — *Veuvage blanc.*
Conan-Doyle. — *Les épées glorieuses*, très littérairement traduit par M. René Lécuyer.

Coulangheon (J. A.). — *Lettres à deux femmes.*

Daurel (Jean). — *Le Maître de la vie*, roman d'aventures.

Frejac (Ed. de). — *La Fin de Tadmor.*

Gourdon (Pierre). — *A la dérive*, roman social.

Lerou (Mademoiselle Emilie). — *Sous le Masque.* « Une vie au théâtre ».

London (Jack). — *L'Appel de la Forêt*, un recueil de nouvelles, qui, suivant l'expression de M. Paul Bourget, est une façon de chef-d'œuvre, et que madame la comtesse de Galard a traduit avec une très littéraire exactitude.

Marabail (Paul). — *Le Secret du Sphinx*, « roman colonial », une œuvre très curieuse ou la réalité empiète, je crois bien, sur la fiction.

Quet (Edouard). — *Les Charitables.*

Rosenthal (Mme Gabrielle). — *L'Eveil.*

Rosny (J.-H.). — *Vers la Toison d'Or*, un roman d'amour et d'argent.

Tissot (Ernest). — *Ce qu'il fallait savoir.*

Vibert (Paul-Théodore). — *Pour lire en traîneau*, des nouvelles « philosophiques et entraînantes ».

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Bas (F. de) et le comte J. de T'serclaes de Woomersoon. — *La Campagne de 1815 au Pays-Bas*, d'après les rapports officiels néerlandais.

Bonald (Vicomte de). — *François Chabot*, « membre de la Convention, 1756-1794 ».

Bonneff (Léon et Maurice). — *La Vie tragique des Travailleurs*, préface par M. Lucien Descaves.

Bournand (François). — Voir Albert Savine.

Crépet (Jacques). — *Œuvres posthumes de Charles Baudelaire*, dont la publication a été surveillée par l'écrivain qui nous donnait naguère sur le même Baudelaire cette

forte « Etude biographique » d'Eugène Crépet, revue et mise à jour par lui.

Cros (Guy Charles). — *Le Soir et le Silence.* Poèmes.

Delhaize (Jules). — *La Domination française en Belgique à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle.*

Dortzal (Jeanne). — *La Source claire,* un livre mélodieux de la charmante comédienne qui se donne le luxe d'être un poète de réelle valeur et fait miroiter à nos yeux éblouis :

Tout un ruissellement de fleurs et de rayons.

Fouquet (Capitaine). — *Les Armées de la France moderne.*

Gaultier (Paul). — *L'Idéal moderne,* « La Question morale, la Question sociale et la Question religieuse, » un remarquable livre où l'auteur discute en des pages tout à la fois profondes et alertes quelques-uns des problèmes qui se posent devant notre conscience.

Grand-Carteret (John). — *Zola en images,* un de ces volumes d'une si précieuse documentation pour l'histoire anecdotique et iconographique de notre temps, où l'auteur a réuni 280 illustrations, portraits, caricatures, documents divers, qu'il dédie à Henri Céard, « le disciple du maître, dont les collections lui ont été si précieuses pour cette reconstitution ».

Guyot (R.). — Voir Thénard.

Larroche (Julien). — *Les voix du tombeau.* Poèmes.

Lemaître (Jules). — *Jean Racine.* Ces conférences ont été si éloquemment et si abondamment analysées et commentées que vraiment il est bien difficile d'en parler encore ; c'est cependant pour moi un agréable devoir de dire combien ces conférences, privées même du prestige de la voix — et la voix de M. Jules Lemaître est admirable ! — conservent de charme, d'agrément, de séduction. C'est vraiment un livre exquis, digne de son héros, de « sa vie si vraiment humaine, si pleine de faiblesses, d'héroïsme et de belles larmes », digne de son œuvre qui est « le diamant de notre littérature classique ».

Loisy (Abbé). — *Quelques lettres sur les questions actuelles et sur les événements récents.*

Margueritte (Mademoiselle Lucie Paul). — *Paillettes*, un petit livre qui ne manque ni d'éclat ni de grâce. La jeune fille qui l'a écrit, et qui porte dignement un très beau nom littéraire, s'est amusée à réunir ses pensées, ses réflexions, ses remarques : elles sont assez mélancoliques ces pensées, d'un scepticisme, d'un désenchantement qui étonnent un peu chez une jeune fille, et je veux croire que mademoiselle Lucie Paul-Margueritte n'est pas tout à fait sincère lorsqu'elle nous définit, par exemple, « le désir : une désillusion future ». En tout cas, il y a là des pensées jolies, délicates et d'un tour charmant.

Novarre (Marcel). — *Louis XI en pélerinage*, une étude historique.

Praviel (Armand). — *Les Routes de Gascogne*, « Collection des Ecrivains régionaux ».

Régnier (Henri de). — *Les Scrupules de Sganarelle*, un bien joli volume dont je voudrais parler plus longuement. C'est le « Théâtre aux chandelles » où l'auteur fait évoluer, dans une aventure où le drame côtoie la comédie et parfois même la farce, les Géronte, les Anselme, les Léandre, les Angélique et les Dorine ; c'est un jeu et un amusement littéraire tout à fait délicat, et le lecteur y prendra, je crois, un extrême plaisir, et sourira du conseil que lui donne M. Henri de Régnier pour le cas où cette histoire ne le divertirait que médiocrement. « Tu n'auras pas même, lui dit-il, comme au théâtre, à quitter ton fauteuil, et il te suffira de t'y endormir, pour que mes gens continuent sans toi, sur la page, à échanger entre eux leurs muettes tirades et leurs silencieuses répliques ».

Reiset (Vicomte de). — *Anne de Caumont La Force, Comtesse de Balbi*. L'auteur poursuit sa belle et séduisante série des « Reines de l'Emigration ». Après la comtesse de Polastron, voici maintenant la comtesse de Balbi, dont le ravissant visage sourit à la première page du livre en un portrait où nous la voyons « la lèvre souriante, l'œil moqueur et l'air mutin », et qui, à « Coblentz ou à Versailles, sachant mener de front le plaisir et les affaires, resta reine par la supériorité de son intelli-

gence, par le piquant de son esprit tumultueux et par sa séduction incomparable ».

Rolland (Romain). — *Les Musiciens d'Aujourd'hui*, un livre où l'auteur passe en revue, avec beaucoup d'éloquence et de savoir, les maîtres de la musique, de Berlioz à Claude Debussy, de Wagner à Vincent d'Indy et à Richard Strauss.

Rossel (Louis). — *Mémoires et Correspondance de Louis Rossel*, « 1844-1871 », préfacés par M. Victor Margueritte.

Roux (Charles). — *Histoire du costume en Provence*, deux magnifiques volumes ornés de pittoresques images. Que ces femmes sont jolies, que ces costumes sont gracieux sous le soleil de Provence ! et comme on comprend en face de ce beau livre la joie des compatriotes de l'Arlésienne, exprimée par le beau sonnet que Mistral a ciselé à la première page.

Sangnier (Marc). — *Aux sources de l'Eloquence.*

Savine (Albert) et François Bournand. — *Les Jours de Trianon*, d'après les documents d'archives et les mémoires.

Seauve (Comte). — *Les relations de la France et du Siam* (1680-1907).

Signoret (Emmanuel). — *Poésies Complètes.*

Thénard et R. Guyot. — *Le Conventionnel Goujon*, (1766-1793.)

T'serclaes de Woomersoon (J. de). — *Voir F. de Bas.*

Vararesco (Madame Hélène). — *Le Jardin passionné*, de vers d'une belle et ardente originalité.

Varenne (Marc). — *La Source claire*, des poèmes de gracieuse inspiration et de forme très heureuse où l'auteur a mis toute sa jeunesse.

Vasson (Michel). — *Le Cri du Néant.* Poésies.

XXX. — *Les Fiches pontificales*, extraites des papiers de Mgr Montagnini, ex-auditeur de l'ancienne nonciature de Paris. Les gens que cela peut encore intéresser — combien en reste-t-il ? — y trouveront « le texte des dépêches avec des notes historiques et critiques, les réponses qu'elles ont provoquées, précédées d'une introduction ».

MAI

LES ROMANS

GUSTAVE FLAUBERT

La Tentation de Saint Antoine.
Première Version publiée par Louis Bertrand.

La *Tentation de saint Antoine* que Gustave Flaubert publia en 1874, n'était que la seconde version d'une œuvre conçue et exécutée entièrement vingt-cinq ans avant ; cette œuvre, la « première » *Tentation de saint Antoine*, était restée jusqu'à présent inconnue du public, et sans doute le serait-elle demeurée sans l'intervention de M. Louis Bertrand à qui nous devons la mise au jour de ce document si précieux pour l'histoire littéraire du dix-neuvième siècle.

En effet, cette première *Tentation de saint Antoine* n'est pas un brouillon condamné et rejeté par Gustave Flaubert qui, mécontent de son premier travail, lui aurait, un quart de siècle après, donné sa forme définitive; s'il en était ainsi, la publication de M. Louis Bertrand serait une impiété et une indiscrétion. Mais la vérité est toute différente : s'il ne publia pas cette première version, ce n'est pas qu'elle lui parût inférieure, c'est qu'il n'osa pas risquer cette publication après le scandale et le procès de *Madame Bovary*.

C'est donc sous la pression des circonstances qu'il donna à son œuvre, vingt-cinq ans après, une forme différente, et la première version est celle qui aurait dû paraître, « c'est une œuvre terminée, revue avec soin par l'auteur, alors qu'il était dans toute la maturité de son génie », c'est l'œuvre originale dont le livre n'est qu'une réplique et qui offre l'inappréciable avantage et le haut intérêt littéraire de faire suivre « la pensée du maître à travers ses évolutions, de faire assister, pour ainsi dire, phrase par phrase, au travail passionné et méticuleux du styliste admirable que fut Gustave Flaubert ».

GUY CHANTEPLEURE

Le baiser au clair de lune.

Tous les amis des bonnes lettres connaissent l'œuvre et le nom de Guy Chantepleure. La très distinguée romancière qui écrit sous ce pseudonyme a fourni, depuis pas mal d'années déjà une fort belle et émouvante carrière et, bien que toute jeune, elle peut passer pour l'une des « précurseuses » (si j'ose risquer ce féminin) du grand mouvement qui a mis les femmes au premier plan de la littérature contemporaine. Peut-être, dans sa discrétion et sa modestie, a-t-elle été, moins que d'autres, adroite à profiter de ce mouvement : raison de plus pour nous de louer le talent et l'effort de cette femme de lettres, qui n'a laissé qu'à ses seuls livres le soin de plaider sa cause.

Elle recueille aujourd'hui le fruit de ses constants efforts : le nouveau roman qu'elle a publié sous le titre : *le Baiser au clair de lune*, marque dans son talent un progrès qu'il est impossible de ne pas constater. Sa manière s'est amplifiée, ce roman n'est plus l'œuvre d'une jeune fille, c'est l'œuvre d'une femme capable de comprendre et d'exprimer les angoisses, les incertitudes, les paradoxes d'une destinée sentimentale, et c'est vraiment une très humaine et très belle histoire que celle de Marie-Blanche, la petite pensionnaire des

Dames Annonciatrices de Dôle, qui, dès la sortie du couvent, vit les grandes joies et les grandes douleurs du premier amour. Elle est contée dans une langue élégante, avec infiniment de grâce, de fraîcheur et d'émotion, et Guy Chantepleure nous donne là un livre qui fait grand honneur à cette bonne et sincère « ouvrière de lettres ».

RENÉ BAZIN

Mémoires d'une vieille fille.

M. René Bazin est avant tout un écrivain édifiant; l'épithète, j'en suis sûr, ne le désobligera point : il a, contrairement à d'autres, le courage de sa vertu, et il a bien raison! car ce n'est point un mince mérite. Edifiant! il faut à un romancier bien du talent pour se permettre ce luxe, pour parvenir au faîte des honneurs littéraires en obéissant à la seule impulsion de sa conscience, pour conquérir la foule des lecteurs en ne faisant appel qu'à ses sentiments élevés, en défendant sans cesse devant elle la cause de la morale, de la religion, des traditions du sol.

M. René Bazin reste fidèle à son idéal avec *les Mémoires d'une vieille fille*. Sous ce titre, il a groupé une trentaine de nouvelles, touchantes et rapides aventures auxquelles cette vieille fille au-

rait assisté ou pris part, et au cours desquelles elle « s'étend plus longuement sur les scènes de la vie populaire et surtout sur celles de la vie de misère dont elle fut le témoin volontaire et tenace ». Ce sont des récits, des croquis de route, et aussi des méthodes, des leçons, des opinions, celle-ci par exemple : « Que le monde des travailleurs manuels a plus encore besoin de noblesse que de pain ; que la plus sûre manière et la plus prompte de les émouvoir, de les gagner, de les relever, c'est de leur donner la certitude qu'on les aime uniquement pour leur âme. »

Voilà ce que l'on peut conclure de ces histoires recueillies par une femme qui aimait et fréquentait « l'élite religieuse de la France, élite nombreuse, vivante, incomparable, fondée par la volonté de tous et sur la grâce d'un seul, composée de riches et de pauvres, de clercs et de laïques. »

Ce sont là de belles et louables paroles, mais encore faut-il les faire écouter, et c'est en quoi excelle M. René Bazin qui intéresse, passionne, émeut son public avec des histoires très simples, très douces, qu'il sait conter avec infiniment d'art et d'esprit, grâce à quoi la bonne parole est écoutée avec toute l'attention désirable.

HENRY RABUSSON

Frissons dangereux.

Il y a deux façons de cultiver l'honnêteté dans les romans : la première, consiste à ne nous raconter jamais que de très chastes aventures vécues par des personnages à l'âme candide et droite, aux passions raisonnables et saines ; dans la seconde, au contraire, le romancier met sous nos yeux des exemples à ne pas suivre et nous dépeint des personnages dont il réprouve les mœurs, pour avoir le plaisir, au dénouement, de les châtier ou de les remettre dans la bonne voie. Cette seconde manière pourrait bien être la bonne : la leçon donnée y apparaît plus démonstrative et le roman y gagne en intérêt ; le lecteur aime en effet les dangers courus sous ses yeux par des héros de roman, il se plaît à trembler pour leur vertu, quitte à se réjouir bien honnêtement, à la fin du livre, du triomphe de la saine morale.

M. Henry Rabusson est de cette école et de ses romans très captivants et très bien conduits se dégage toujours une leçon de haute morale donnée par des gens dont la conduite et les mœurs méritent notre réprobation. C'est aux *Frissons dangereux* qu'il s'attaque cette fois, *Frissons dangereux !* que voilà bien un titre moderne et adapté à notre temps ; partout nous les recherchons, ces

frissons : au théâtre et dans la vie, et leur péril menace tous les hommes, toutes les femmes, toutes les jeunes filles même, qu'amuse le flirt, mot détestable exprimant une chose plus détestable encore.

Pour nous apprendre le charme de ces dangereux frissons et nous mettre en garde contre eux, M. Henry Rabusson nous raconte l'histoire de la ravissante Roseline courtisée par Max Maupert, un don Juan marié, aimée éperdument par le neveu de ce dernier, le jeune lieutenant Luc Maupert; cette aventure qui côtoie un moment la tragédie se termine le mieux du monde dans l'espérance d'un heureux et honnête mariage. Mais que de traverses, que de périls avant d'arriver à ce dénouement, et que d'occasions pour M. Henry Rabusson de faire évoluer sous nos yeux avec infiniment de tact et de grâce, mais avec aussi, parfois, un peu de rudesse et d'amertume, une belle jeunesse aux sentiments vraiment un peu compliqués et inquiétants, même et surtout lorsqu'ils sont ingénus.

MARCEL DHANYS

Le Roman du Grand Condé.

Marcel Dhanys est un très délicat écrivain qui s'est appliqué à nous faire revivre les beaux jours

du dix-septième siècle, les « saisons uniques de fraîcheur et de jeunesse qui se peuvent proprement appeler : le printemps de Louis XIV », en des volumes où l'histoire se mêle avec tant d'ingéniosité, de grâce et d'habileté à la fiction, et dont le style est pastiché avec tant d'art et de talent, que ces mémoires, ces dialogues, ces aventures, semblent venir en droite ligne de la cour du Grand Roi, et qu'on a peine à s'imaginer qu'il leur ait fallu deux siècles pour arriver jusqu'à nous. J'ai signalé déjà dans cette jolie série, le *Journal d'une élève de Port-Royal*, les *Souvenirs d'une bleue, élève de Saint-Cyr*, les *Mémoires d'une petite mariée*; elle s'enrichit d'un charmant livre qui ne la déparera point : c'est *le Roman du Grand Condé*, où Marcel Dhanys nous conte la très simple et très mélancolique histoire d'amour du Grand Condé, Louis de Bourbon, duc d'Enghien, et de Marthe du Vigean. Cette jolie aventure d'amour passionné et chaste, avec tous ses épisodes, toutes ses péripéties et le douloureux épilogue de l'entrée au Carmel de Marthe, la touchante Aurore à qui les Jeux, les Grâces et les Amours firent cortège le jour de son départ, Marcel Dhanys nous la conte en des pages délicieuses, brillantes de toutes les grâces et de toute la noblesse du dix-septième siècle, animées par des visages fameux, ceux de Balzac, Chapelain, Voiture, du Grand Cardinal, de la maquise de Rambouillet, de mademoiselle de Scudéry, évoqués avec beau-

coup d'art et une parfaite connaissance de l'histoire. On ne saurait être instructif avec plus de grâce, d'esprit et d'agrément.

JEAN BLAIZE

Rêve de lumière.

M. Jean Blaize n'est point d'un optimisme très réconfortant, et dans son roman, il nous montre, avec beaucoup de vigueur et d'émotion, combien il peut être périlleux de former en notre temps un *Rêve de lumière.* « Rêve de lumière », c'est celui que voudrait réaliser Olivier Gerdeuil, un homme riche, jeune, puissant, ayant, suivant la formule, tout ce qu'il faut pour être heureux; mais son âme, éprise d'idéal, de justice et de beauté, perçoit ce qu'il y a de factice, d'inutile, d'outrageant pour l'humanité, dans son bonheur, et, par la force de sa conviction et de sa tendresse, il parvient à donner à l'âme bourgeoise de sa femme le même besoin d'idéal et de tendresse supérieure : il se lance courageusement dans une sorte d'apostolat pour le triomphe des idées de fraternité universelle, d'amour et de lumière. Mais, symbole de la vie, à côté de cette lumière, il y a de la nuit, de la trahison, une haine d'homme, une vengeance de femme, et le pauvre Gerdeuil

meurt assassiné; heureusement il a un fils, un tout petit qui vient de naître, et qui — Dieu est grand! — réalisera peut-être le rêve paternel. Ainsi, une lueur d'espoir vient éclairer au dénouement cette triste histoire que M. Jean Blaize a contée avec beaucoup d'art.

NONCE CASANOVA

Jean Cass, pauvre diable.

Le *Jean Cass, pauvre diable*, de M. Nonce Casanova, est un instituteur, ou du moins, un ex-instituteur à qui la politique n'a point réussi et n'a rapporté que la révocation. Prémisse assez invraisemblable, car les instituteurs victimes de la politique font généralement hors de l'enseignement assez bien leur chemin; mais « Jean Cass » est un homme prédestiné au malheur, la suite de ses aventures nous le démontre; on ne saurait, en effet, imaginer pire accumulation de tristesses, de douleurs, de grandes iniquités et de petites injustices que celles qui se donnent rendez-vous dans la destinée de ce malheureux qui, malgré une constance et une vigueur admirables dans la recherche de la vie, du bonheur et de l'amour, se trouve, au dénouement, acculé à la défaite définitive et au suicide. Sans méconnaître ce qu'il y

a d'un peu outrancier dans une pareille aventure, on ne peut se défendre d'une vive émotion à son récit, car M. Nonce Casanova est un romancier tout à fait remarquable et fort, son émotion est communicative et persuasive, et le lecteur emporté par la vie et la vérité de ses récits ne songe point à discuter leur vraisemblance.

GUSTAVE GUITTON

Ce que seront les hommes de l'an 3000.

Ce que seront les hommes de l'an 3000. M. Gustave Guitton, qui est un optimiste, se l'est demandé, et pour répondre à cette question il a repris, en le modernisant, le procédé classique de Rip. Il a plongé, par les soins du docteur Belzévor, le jeune sceptique Vernoy dans un sommeil qui durera onze cents ans, — rien que cela! — Vous pensez qu'au réveil du jeune homme un certain changement s'est fait sur notre planète : changement tout à fait heureux, d'ailleurs; on a supprimé les villes, on les a remplacées par d'immenses jardins, des bois et des forêts ; les hommes, devenus des êtres d'élite, d'une intelligence supérieure, et d'une science immense, ont appris à commander de façon définitive aux saisons et à l'atmosphère ; ils ont renoncé à notre odieux cos-

tume et se sont vêtus de chlamydes faites en étoffe de verre, ils mangent des confitures bleu azur, voyagent dans les airs et ne parlent plus esperanto... mais je m'arrête ! Il me faudrait des pages pour vous énumérer les joies de ces heureuses gens ; elles sont contées avec beaucoup de verve et d'agrément par M. Guitton, et l'on éprouve, le livre fermé, une amère déception à rentrer dans notre vingtième siècle poussiéreux.

SAINT-YVES

La Lumière perdue.

Lorsqu'un homme qui ne fait pas profession d'écrire se trouve avoir un tempérament d'écrivain, ses œuvres prennent un charme tout à fait original et une saveur très particulière. Elles ont quelque chose de plus spontané, de plus vivant, de plus « nécessaire », si j'ose dire ; on sent que l'écrivain, que l'homme, a subi une irrésistible impulsion, qu'il n'a pas eu seulement l'idée de faire un livre, mais qu'il a ressenti impérieusement le besoin de fixer ses souvenirs, ses pensées, ses imaginations.

Peu d'écrivains donnent plus fortement cette impression que le très brillant officier qui signe Saint-Yves. Vous connaissez ce pseudonyme : plu-

sieurs livres déjà l'ont rendu célèbre, parmi lesquels *la Route s'achève*, dont j'ai dit jadis les belles qualités. *La lumière perdue*, ne m'a pas moins séduit, c'est encore un roman personnel, et je suppose que le lieutenant Jacques Ferrières ressemble comme un frère à M. Jean Saint-Yves. L'aventure de ce héros, enivrante, douloureuse et simple, le roman d'amour qu'il vit avec la belle et charmante miss May, le tragique dénouement de cette idylle passionnée, histoires imaginaires, sans doute : elles sont pourtant si vivantes, qu'on les dirait vécues, aussi réelles, aussi vraies, que les décors où elles se déroulent : « les déserts rouges, les petites oasis perdues dans les saules, les collines roses, au pied desquelles Biskra pose la ligne verte de ses palmiers », que l'écrivain décrit en des pages magnifiques, avec des mots rayonnants de lumière.

ANDRÉ DAVERNE

Le Prix du sang.

Le Prix du sang, est un « conte des temps apostoliques ». Les temps apostoliques tentent beaucoup nos écrivains en ce moment, et c'est — notons-le en passant — un phénomène singulièrement intéressant que cette floraison du chris-

tianisme dans la littérature, à l'instant précis où les lois veulent, sinon le détruire, du moins l'ignorer. C'est une très belle, très chaste et tragique aventure que celle du diacre Prochore et de Myriam, la fille du bourreau de Jésus, victime expiatoire du crime paternel, « car les pères ont mangé des raisins verts et les dents des enfants en sont agacées ». Et le châtiment de l'innocente victime est terrible : séparée violemment de l'époux bien-aimé auquel l'attachent de purs et mystiques liens, la douce Myriam, après avoir vu naître sous ses pas les miracles les plus admirables, souffre les pires tourments physiques et moraux ; mais la miséricorde divine s'étend sur elle à ses derniers moments et elle meurt en voyant s'entr'ouvrir pour elle le ciel, cependant que le « Maître vient vers elle entouré de sa Cour glorieuse » son père, son père sauvé, se tenant à ses côtés, cependant aussi que des parfums ineffables envahissent sa chambre, qu'un rosier desséché refleurit, que des musiques flottent et qu'on entend le chant des anges...

Notre impiété rend de tels spectacles trop rares pour qu'on n'ait pas plaisir à les revivre en un livre d'une haute tenue littéraire et qui nous conte ces choses miraculeuses avec un très curieux accent de sincérité et de vérité.

ERNEST DAUDET

Au galop de la Vie.

M. Ernest Daudet se plaît, on le sait, à cultiver le roman historique, et il a raison, car il est passé maître en ce genre difficile où, pour ne point se nuire l'un à l'autre, l'historien doit déployer toute sa science, et le romancier tout son talent et toute sa force d'imagination. J'ai signalé naguère dans cet ordre d'idées le très beau roman, *le Comte de Chamarande*, où les temps de l'Emigration sont évoqués avec autant de force que de vérité. Mais c'est le passé, et M. Ernest Daudet s'est avisé que le temps présent est assez fertile en tragédies politiques, en drames sociaux, pour tenter la verve du romancier et de l'historien, et son livre *Au Galop de la vie*, est tout à la fois, si l'on peut dire, un roman de mœurs contemporaines et un roman historique.

Roman de mœurs où M. Ernest Daudet campe avec un art magistral des personnages tout à la fois très vivants et très symboliques, tels que ce Firmin Augeard, le syndic de faillites, corrompu, cynique et débauché ; sa femme, la courageuse et noble Honorine, décidée à tout supporter pour obéir à sa conscience de chrétienne ; le R. P. Sauval son neveu, qu'il met aux prises dans une aventure d'amour, de politique et d'argent, —

roman historique, car, au cours de cette aventure, M. Ernest Daudet évoque la haute figure d'un homme d'Etat qui restera le grand ministre de la troisième République, et fait revivre quelques-uns des épisodes qui marquent l'histoire de notre temps : tel le départ des Carmélites de l'avenue de Tourville. Ainsi, le livre de M. Ernest Daudet offre le double attrait d'un roman très émouvant, très bien conduit, fait de main d'ouvrier, et d'une vivante évocation d'histoire contemporaine.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, POÉSIE, DIVERS.

DE MARCÈRE

Histoire de la République, de 1876 à 1879.

M. de Marcère qui en de précédents ouvrages nous raconta *l'Assemblée nationale de 1871*, *le Seize Mai et la Fin du Septennat*, aborde maintenant l'*Histoire de la République, de 1876 à 1879*. Le premier volume nous conduit de la fin de l'Assemblée nationale au 16 Mai 1877. M. de Marcère nous raconte là des événements auxquels il prit une part considérable, et il le fait avec cette conscience rigoureuse d'historien, cette dignité personnelle que j'ai admirées déjà dans ses précédents volumes et qui font vraiment honneur à l'écrivain et à l'homme; cette dignité, cette réserve, ce souci de rester dans la froide histoire,

sont d'autant plus remarquables qu'on sent chez M. de Marcère des ardeurs, des colères, des indignations juvéniles, mais il s'applique à les contenir et ne laisse percer qu'un peu de tristesse, de désenchantement et d'inquiétude.

Cette période « où se fit le premier essai de la République », M. de Marcère en a divisé le récit en cinq grands chapitres, où il nous raconte tour à tour : l'organisation du gouvernement républicain; le ministère, l'Elysée et les partis; les conflits entre les divers pouvoirs; la lutte contre le ministère Dufaure; le Seize Mai. Tous ces souvenirs encore si brûlants, il trouve moyen de les remuer sans attaquer trop violemment personne, sauf cependant la franc-maçonnerie, en qui il croit avoir découvert l'auteur de tous nos maux et de tous nos malheurs; quant au reste, il croit que les Français, même s'ils ne furent pas de son avis, « ont obéi à des mobiles très divers, qui n'étaient pas tous indignes de la beauté morale de la race ». « Il ne sied d'ailleurs à personne, ajoute-t-il, de se croire autorisé à condamner ses concitoyens, sauf les traîtres : parce qu'il n'est pas, à ma connaissance, de catégories de Français qui n'aient des reproches à se faire à l'égard de la patrie française. Tous, à mon sens, ont le devoir d'être modestes. » Sages paroles qu'il convient d'entendre et de méditer.

CHARLES NICOULLAUD

Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond. IVe Volume.

Le quatrième volume de ces prestigieux « récits d'une Tante », orné à la première page d'un délicieux portrait de la comtesse de Boigne en 1864 — vieille femme à la figure à la fois candide et spirituelle, — nous conduit de l'année 1831 à 1866. Une bonne partie du livre est consacrée à « l'expédition de madame la duchesse de Berry », et ce drame extraordinaire, l'un des plus passionnants que nous offre l'histoire de notre pays, est raconté avec une originalité, une verve, un luxe d'anecdotes et de détails vraiment prodigieux ; vous pouvez avoir lu tous les récits de ce drame — et Dieu sait s'il en fut rédigés ! — vous apprendrez beaucoup, et vous vous passionnerez en lisant celui-là. Le récit des fêtes à Fontainebleau en 1834, le mariage de M. le duc d'Orléans en 1837, la mort du prince de Talleyrand en 1838, celle de la princesse Marie d'Orléans duchesse de Wurtemberg en 1839, celle du duc d'Orléans en 1842 et de madame Adélaïde d'Orléans en 1847, la chute de la monarchie de Juillet en 1848 sont également une mine de renseignements curieux, d'anecdotes captivantes, de

détails malicieux donnés sans l'ombre de malice. C'est vraiment un régal.

COMTESSE JEAN DE CASTELLANE

Souvenirs de la Duchesse de Dino.

C'est un livre d'un très vif attrait, que celui où nous voyons revivre cette fille du dernier duc régnant de Courlande qui, exilée de sa patrie avant même d'avoir vu le jour, naquit à Berlin en 1793, « grandit pendant qu'on bouleversait l'Europe, et, mariée au neveu du plus fameux diplomate de son temps, devint Française en quelque sorte par voie de conquête impériale ». Grâce à ses souvenirs, nous voyons la « répercussion de cette succession inouïe d'événements sur une femme que la nature avait faite pour en sentir tout le drame et que sa naissance avait placée pour les bien voir et s'y trouver mêlée quelquefois », et, en effet, ses souvenirs ont infiniment d'intérêt, de variété, d'agrément, ils sont écrits, tout à la fois, sans le moindre artifice et avec beaucoup d'art : il y a là, comme le dit excellemment M. Etienne Lamy au cours d'une magistrale et copieuse préface, « un don de trouver l'excellent par rencontres non cherchées, un art de ne pas s'appliquer, une façon naturelle de tenir la plume, comme une grande

dame cause, se vêt et se meut, avec une distinction presque distraite où rien n'est métier et où tout est race ».

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL

DÉSIRÉ CHLAPOWSKI, Baron de l'Empire

Les Guerres de Napoléon. 1806-1813.

Dans la riche et impressionnante galerie des mémoires de l'épopée impériale, les Mémoires du général Désiré Chlapowski, baron de l'Empire, sur *les Guerres de Napoléon, 1806-1813,* méritent de prendre rang ; ils apportent à l'histoire militaire de Napoléon une contribution parfois décisive, et rectifient plusieurs erreurs de M. Thiers; — que d'erreurs, Seigneur, on aura rectifiées depuis un quart de siècle dans l'œuvre de M. Thiers! — Il faut donc savoir gré à ses fils d'avoir mis au jour ces mémoires dont MM. Jean Chelminski et le commandant A. Malibran ont publié la traduction. Outre cet austère mérite de redresseur d'erreurs, le livre a pour le lecteur profane un très vif intérêt, c'est que le général Chlapowski vécut de grandes choses : il fit la campagne de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne, sous le maréchal Lefèvre ; celles de 1808 en Espagne, de 1809 en

Autriche en Allemagne, sous les ordres de l'Empereur; de 1812 en Russie, de 1813 en Saxe; il fut à Burgos et assista à Wagram, et de tout cela il nous donne un récit émouvant de simplicité, de vérité et de vie.

EMMANUEL DE BROGLIE

Un grand marin : Tourville (1642-1701).

Avez-vous remarqué que les marins sont, pour l'ordinaire, assez sacrifiés par les historiens, lesquels ne s'intéressent, semble-t-il, qu'aux soldats de terre? Il y a là vraiment une injustice singulière. M. Emmanuel de Broglie la déplore; il espère que quelque jours on se décidera à évoquer des hommes comme Jean-Bart, et comme Duquesne; et pour donner le bon exemple, en un volume très précis, très clair, nourri de documents et de renseignements, il nous dit l'histoire de Tourville, dont il nous fait suivre, pas à pas, l'existence, et qu'il nous montre aussi grand dans la victoire, à Béveziers ou à Lagos, que glorieux dans la défaite, à la Hougue. Tourville fut, sans conteste, « l'un des plus grands hommes de mer de son époque, et ainsi qu'on l'a écrit : le plus complet du dix-septième siècle », et vraiment « le hardi marin des galères de Malte, montant, à

peine âgé de dix-huit-ans, le premier à l'assaut des navires turcs, aussi bien que le prudent amiral du Levant au service du roi de France, sachant vaincre les Anglais, puis supporter la défaite avec un égal courage, est bon à connaître et à admirer. »

PIERRE CLERGET

La Suisse au vingtième siècle.

La Suisse au vingtième siècle. L'intérêt d'une telle étude est considérable; il nous importe en effet de connaître un petit Etat qui témoigne d'une activité industrielle très intense et chez lequel s'expérimentent constamment de nouvelles réformes sociales ; les dernières en date s'appellent l'impôt sur le revenu, le monopole de l'alcool, le rachat des chemins de fer, les chèques postaux, les assurances ouvrières. Comme ce sont là précisément les grandes réformes que discute ou que s'apprête à discuter notre Parlement, on conçoit combien il peut être précieux d'étudier les résultats qu'elles ont produits chez nos laborieux voisins. Si nos législateurs voulaient bien se livrer à cette étude, peut-être éviteraient-ils quelques trop grossières erreurs et nous épargneraient-ils à nous quelques trop douloureuses déconvenues. Le livre de M. Pierre Clerget, d'une

très forte et très claire documentation, les y aidera.

GAUTIER

Le Sahara Algérien.

Dans l'histoire de l'expansion de la France à travers le monde, celle des missions qui depuis un quart de siècle ont sillonné le monde a droit à la place d'honneur; les hommes qui les ont accomplies ont été vraiment les bons ouvriers d'une grande cause et rien n'est plus réconfortant, plus instructif, plus nécessaire que le compte rendu de leurs efforts et de leurs travaux. Parmi les plus fécondes, il convient de citer *les Missions au Sahara*, que nous racontent MM. Gautier et Chudeau, et à qui la Société de géographie a accordé des récompenses qui témoignent de leur intérêt et de leur importance. Le premier des volumes où elles sont relatées a paru cette année; il est consacré au *Sahara algérien* et a été rédigé par M. Gautier, qui laisse à M. Chudeau le soin de nous dire dans un prochain volume *le Sahara soudanais*. Avec ses figures et ses cartes, avec ses multiples phototypies, ce livre est d'un intérêt absolument remarquable et, bien que tout à fait scientifique, il passionnera les profanes eux-mêmes qu'il renseignera de la façon la plus complète sur

la région comprise entre le Figuig et l'Ahnet par où passe la seule route possible entre l'Algérie et le Soudan.

GEORGES PELLISSIER

Voltaire philosophe.

« Nous avons, dit l'auteur, pris le mot « philosophe » dans la signification où le dix-huitième siècle l'entendait. Métaphysique et physique, religion, morale, politique, tels sont les quatre domaines auxquels Voltaire appliqua sa philosophie : ce sont aussi les quatre chapitres de notre volume ; et nous y avons fait entrer ce que renferme de philosophique la partie proprement littéraire de son œuvre, le théâtre par exemple et l'histoire. »

L'objet de l'auteur est modeste : il ne veut pas faire de la critique transcendante, il veut retracer seulement cette philosophie le plus méthodiquement possible, avec une entière fidélité, et il s'est acquitté de sa tâche avec un scrupule remarquable. Sans rien abdiquer de son admiration pour Voltaire, il a voulu être et il a été impartial et complet, il n'a rien dissimulé de ce qu'on appelle « les lacunes de l'intelligence de Voltaire ». Tout en concluant que Voltaire accomplit cette œuvre essentielle d'affranchir la raison humaine et qu'il a refait l'éducation de l'esprit humain,

M. Georges Pellissier espère que les ennemis de Voltaire reconnaîtront son équité, et il termine par cette boutade, qui est de mise en un temps où personne ne lit plus Voltaire : « Nous avons lu avec soin son œuvre entière. Ce n'est pas un grand mérite. Et ce fut d'ailleurs pour nous un plaisir vif. Mais, comme beaucoup d'écrivains ont parlé de lui sans le bien connaître, on nous saura peut-être gré de n'en parler qu'après nous être donné ce plaisir. »

KARL MANTZIUS

Molière.

L'œuvre et le génie de Molière sont vastes comme le monde, et sans relâche les études pourront succéder aux études sans jamais épuiser cet immense sujet ; cependant il peut paraître paradoxal de parler d'une étude entièrement originale et nouvelle sur le grand comique ! C'est pourtant le cas d'un livre qui nous vient de Copenhague sur *Molière*, « le Théâtre, le Public, les Comédiens de son temps ». Il a pour auteur M. Karl Mantzius, et M. Maurice Pellisson en publie la traduction française. A tous ceux qui connaissent le mouvement théâtral contemporain, le nom de M. Karl Mantzius est familier : c'est un grand acteur-directeur danois qui depuis plus de

vingt ans préside aux destinées du Théâtre royal de Copenhague dont il est l'acteur en vedette; mais il ne se contente pas des triomphes qu'il remporte sur les planches : cet enfant de la balle a voulu étudier son art, écrire son histoire, et il a produit déjà plusieurs ouvrages estimés à ce point de vue; le dernier paru est justement celui dont la traduction vient d'être publiée ici, et il est vraiment tout à fait intéressant et original. M. Karl Mantzius, homme de théâtre consommé, se borne à étudier Molière « directeur de troupe, metteur en scène, orateur, acteur comique, acteur tragique, créateur d'un système nouveau de déclamation » : il n'est pas ici question d'une biographie cent fois faite, d'une étude transcendante sur le poète, le penseur, le philosophe, c'est l'homme de théâtre que nous présente l'auteur, c'est le métier de Molière qu'il analyse devant nous, métier où il fut incomparable, et qui fut la passion de sa vie. Ainsi envisagée, on conçoit combien une étude sur le grand comédien peut être captivante; j'ajoute que le livre est très richement illustré et édité avec beaucoup de goût.

HENRI LAVEDAN

Bon an, mal an.

Les chroniques de M. Henri Lavedan sont des choses exquises. Chaque semaine, la vie sentimentale, pittoresque, dramatique de Paris et d'ailleurs, s'y trouve saisie en des notes, en des tableaux, en des croquis d'un art achevé, où l'esprit incisif, l'émotion attendrie, l'enthousiasme généreux, s'expriment en une langue d'une rare séduction. Et ce plaisir délicat, que nous offre au jour le jour pour l'éminent académicien chroniqueur, n'est point sans lendemain ; je viens d'en faire l'heureuse expérience en relisant ces pages brochées en un volume intitulé *Bon an, mal an* ; je vous assure qu'elles ne datent pas et qu'elles pourront rester pour nos neveux comme une brillante manifestation de ce qu'il y a de plus charmant et de plus solide dans l'esprit parisien à l'aurore du vingtième siècle.

Docteur PAUL HARTENBERG

La Psychologie des neurasthéniques.

Un peu de science maintenant, mais de la science faite pour intéresser un grand nombre de

nos contemporains. C'est le très éminent docteur Paul Hartenberg qui nous donne, en des pages d'une formidable documentation — documents humains, — *la Psychologie des neurasthéniques*, de ces « âmes tristes qui portent en elles un fond de mélancolie chronique ». Le docteur Paul Hartenberg trace de ces malades un magistral portrait que trop de gens pourront regarder comme un miroir. Ils auront du moins la consolation de se trouver en bonne compagnie, car si l'on en croit l'auteur du livre, Schopenhauer fut un neurasthénique, et aussi Léopardi et J.-J. Rousseau « chez qui la neurasthénie se compliquait d'artério-sclérose », aussi Byron, et Guy de Maupassant, et Benjamin-Constant, et Chateaubriand. Ainsi, tel malade de M. Paul Hartenberg pourra se dire comme ce personnage d'Alphonse Allais : « Je suis un type dans le genre de Chateaubriand, je suis neurasthénique ! »

J. B. PAQUIER

L'Enseignement professionnel en France.

Vous savez que nous souffrons d'une crise de l'apprentissage ; cette crise qui se double de celle de l'enseignement professionnel, a, pour notre pays, une importance considérable au point de

vue économique, au point de vue social, et même au point de vue politique. Aussi y a-t-il lieu de se féliciter de l'apparition du livre où M. Paquier nous apporte, et apporte aux parlementaires qui vont avoir à légiférer à ce sujet, les résultats de sa minutieuse enquête, ses appréciations et ses jugements étayés sur des faits nombreux et solidement établis.

Il nous donne l'histoire de l'enseignement professionnel en France, puis en des chiffres d'une exacte documentation, il étudie les diverses formes de l'enseignement professionnel de France et ses résultats, compare l'enseignement professionnel de France avec ceux d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, du Japon, et, dans une conclusion magistrale, il explique comment on arrivera à constituer « avec l'artisan des villes et le paysan des campagnes, élevés dans le même esprit, et comme retrempés par une éducation vigoureuse, une saine et forte démocratie. Artisan ! paysan ! Ce sont là deux des plus beaux mots de la langue française, symbolisant, à vrai dire, dans deux de ses manifestations les plus remarquables, le travail national, qu'il appartiendra à l'enseignement professionnel d'éclairer, de diriger. »

PAUL ACKER

Œuvres sociales des femmes.

En écrivant ce « livre d'étude » où l'écrivain passe en revue avec autant de conscience et de soin que d'émotion les œuvres relatives à l'éducation sociale de la femme, à l'enfant, à la jeune fille ouvrière, et celles qui concernent tous les membres de la famille, M. Paul Acker a fait, peut-on croire, une infidélité au roman ; il n'en est rien, car à ses yeux, « un romancier ne saurait trop chercher, trop voir, trop regarder ». Tandis qu'il faisait ses explorations à travers les quartiers lointains de Plaisance, de Charonne, de Ménilmontant, de la Glacière, « tout un monde se révélait à lui ; l'expérience qu'il acquit au cours de cette sombre enquête », nous en retrouverons le fruit dans ses prochains romans : dès aujourd'hui, il a fait, avec ce livre, œuvre utile, féconde et émouvante.

MADAME GEORGES RÉGNAL

Comment la femme peut gagner sa vie.

La sympathique et distinguée femme de lettres, que les lecteurs du *Figaro* connaissent bien sous

le pseudonyme de « Parisette », rend, avec ce petit ouvrage, un signalé service aux femmes de ce temps, qui demandent au travail l'indépendance, la dignité, la vie. Elle passe en revue tous les métiers qui s'offrent aux femmes, depuis celui de doctoresse jusqu'à celui de danseuse; depuis celui d'infirmière jusqu'à celui d'actrice, de couturière, de musicienne, de conférencière, d'employée de bureau, et j'en passe; elle dit les avantages, les ressources de toutes ces professions, dénonce leurs inconvénients, met en garde contre les dangers qu'elles présentent, et c'est vraiment, rédigé en toute simplicité, avec une bonne foi et une conscience absolues, le bréviaire de la femme de ce temps, obligée, suivant le mot de madame la duchesse d'Uzès à qui le livre est dédié, « de sortir des séductions du rêve pour entrer courageusement dans la brutale réalité », et c'est aussi un hymne généreux au travail qui « libère, console, ne trahit jamais, à la condition qu'on reconnaisse sa splendide supériorité sur le plaisir décevant ».

JEAN CRUET

La vie du droit et l'Impuissance des lois.

C'est un bien remarquable et bien suggestif ouvrage que *la Vie du droit et l'Impuissance des*

lois. J'ai cru trouver exprimées dans ce livre, avec une impressionnante abondance d'arguments scientifiques et philosophiques, des pensées qui se sont souvent agitées obscurément dans mon cerveau, lequel fut toujours impuissant à concevoir cette majesté absolue qu'on prête à la loi et à comprendre comment un simple projet, discutable naguère et discuté, pouvait par la seule vertu des rites législatifs devenir brusquement une chose intangible, absolue, majestueuse, définitive. Et j'ai éprouvé un véritable plaisir à voir, comme on dit, remettre les choses au point et les lois à leur place, non pas avec les arguments vulgaires et facilement réfutables que j'imaginais moi-même. mais avec des raisons solides où le droit et la jurisprudence sont étayés par la philosophie.

En épigraphe, M. Jean Cruet inscrit cette remarque : « Nous voyons tous les jours la société refaire la loi, on n'a jamais vu la loi refaire la société. » Toute la portée du livre apparaît dans ces simples lignes, et aussi toute la fragilité des lois ; pour bien faire comprendre et pour étayer sa doctrine, M. Cruet étudie tour à tour, en des pages magistrales, savantes et claires : « le droit du juge et le droit du législateur ; « le droit des mœurs et le droit de l'Etat »; puis il met face à face : « le dogmatisme législatif et la législation expérimentale ». pour aboutir à cette très sage conclusion où je ne puis me défendre, pour mon compte, de voir un petit grain d'ironie — « qu'il existe dans

toute société un coefficient d'illégalité », « que l'illégalité est un phénomène normal de la vie du droit », « que le droit ne domine pas la société, mais qu'il l'exprime », et qu'enfin « pour faire des lois excellentes, il faudrait d'abord une société meilleure ».

MAURICE BOUCHOR

Choix de poésies. (1871-1883).

Ce choix a ceci de tout à fait particulier et original, que c'est l'auteur lui-même qui l'a fait, opérant à travers cinq volumes de vers une rigoureuse sélection, où il a réuni tout ce qui lui semblait digne de survivre des « Chansons joyeuses », des « Poèmes de l'amour et de la mer », du « Faust moderne », des « Contes parisiens et de « l'Aurore ». Le choix est judicieux, car les poèmes publiés par M. Bouchor sont presque tous délicats, harmonieux, émouvants ; dans une jolie préface le poète expose sans orgueil et sans humilité les raisons de son travail « qu'il a fait pour obéir à ce que lui suggèrent son goût plus épuré — il l'espère, du moins — et son jugement plus réfléchi », et, tour à tour, ministère public et avocat, il plaide la cause de son œuvre et il instruit son procès ; et c'est vraiment une bien amusante et originale page de critique.

EMILE BLÉMONT

Théâtre légendaire.

Sous ce titre : *Théâtre légendaire,* le délicat poète Emile Blémont publie, un volume où il a réuni quatre œuvres dramatiques. « Œuvres dramatiques » en effet, puisqu'elles sont dialoguées, et même avec beaucoup d'art et d'adresse, puisqu'elles comportent une exposition, une action et un dénouement, puisqu'enfin les lecteurs s'imaginent très bien, évoluant sur une scène, les personnages de ces drames. Tout de même ce n'est pas faire tort à l'auteur dramatique que veut être M. Emile Blémont de dire qu'il est resté dans ce livre, avant tout, un poète épris d'idéal, de beauté, de justice et d'amour, et qu'il a eu surtout en vue d'exprimer en de beaux vers, de généreuses pensées. Qu'il s'agisse du « Jugement du roi Salomon », où, d'une façon très pathétique, il renouvelle et humanise la légende, de « Libres Cœurs », un drame lyrique écrit en collaboration avec Daniel de Venancourt, de « la Couronne de roses » ou de « Roger de Naples », un drame émouvant, farouche et humain, c'est toujours, chantée avec une lyrique émotion, la généreuse chanson d'espoir, de bonté et de tendresse qu'on retrouve dans l'œuvre de M. Emile Blémont.

MÉMENTO DU MOIS DE MAI

ROMANS

Barre (André). — *Gretchen,* un roman gai, parfois un peu vif, que son auteur estime sans doute véridique puisqu'il le dédie aux « fiancés allemands, à leur famille », qui accueilleront sans transports l'offre de cette dédicace.

Bertheroy (Jean). — *Les Bergers de l'Arcadie.* Nouvelles.

Bruzon (Paul). — *Soleil d'Islam.*

Cornut (Samuel). — *La Trompette de Marengo.* M. Samuel Cornut qui a publié déjà plusieurs volumes, m'était inconnu, et j'ai eu l'heureuse surprise de découvrir dans son livre — roman historique où retentissent les fanfares de l'épopée napoléonienne et leur écho dans un village de Suisse aux environs de 1800 — un véritable tempérament d'écrivain ardent, tumultueux, d'une verve généreuse et fougueuse. C'est là, vraiment, un très beau roman.

Deterroac (Valinx). — *La Joie d'être artério-sclereux* « roman ironique ».

Dorès (Jean). — *Fleur de masques,* « roman pour les jeunes filles ».

Gill (Mary). — *L'Officine,* « mœurs pharmaceutiques ».

Jaloux (Edmond). — *Le Démon de la Vie.*

Kipling (Rudyard). — *Trois troupiers,* traduction par Albert Savine.

Le Queux. — *Coupable?*

Medine (Fernand). — *L'Armée qui souffre.*

Retté (Adolphe). — *Le règne de la bête,* « roman catholique ».

Reynolds (P. E.). — *Aux lueurs du grand soir vers la cité future,* « roman d'aujourd'hui et de demain ».

Saint-Germain (Addy de). — *L'Aimant.*
Saussay (Victorien du). — *Ceinture dorée*, « grand roman passionnel ».
Thiéry (Jean). — *A grande vitesse.*

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Baudin (Pierre). — *Nous et les autres*, un livre plein de variété, d'agrément et d'utiles renseignements, où l'auteur parle avec éloquence et compétence, non pas *de omni re scibili*, mais tout de même de bien des choses et très diverses.

Beaurieux (Remy). — *Les souffles du large*, des vers sonores.

Bernard (Alfred). — *Glanes de souvenirs.* Poésies.

Besnard (Paul). — *Moblot de Coulmiers*, « souvenirs militaires d'un civil », un recueil d'anecdotes que l'auteur dédie « aux moblots morts et survivants du 77e régiment de mobiles ».

Billard (Dr Max). — *Les Maris de Marie-Louise*, d'après des documents nouveaux et inédits.

Boislisle (Jean de). — Voir Léon Lecestre.

Calvet. — *Notes de littérature et de morale*, « les livres au jour le jour ».

Capon (Gaston). — *Les Vestris* : « le Dieu de la danse et sa famille (1730-1808) », un bien séduisant volume d'histoire anecdotique rédigé avec beaucoup d'agrément d'après des rapports de police et des documents inédits.

Caudriller (G.). — *La Trahison de Pichegru et les intrigues royalistes dans l'Est avant Fructidor.*

Chevillard (Valbert). — *Itinéraire artistique de Paris*, un guide érudit, amusant et disert à travers les merveilles d'art de Paris et ses curiosités, depuis le Marais et ses édifices, et l'hôtel Carnavalet, jusqu'à Saint-Germain-

l'Auxerrois, Saint-Vincent-de-Paul, la Bibliothèque nationale, Saint-Eustache, en passant par le Luxembourg, le musée de Cluny et le Louvre, auquel M. Valbert Chevillard a consacré des pages magistrales.

Delbousquet (Emmanuel). — *Le Chant de la Race*. Poèmes. 1893-1907.

Doumic (R.). — *Lettre d'Elvire à Lamartine.*

Festy (Octave). — *Le mouvement ouvrier au début de la monarchie de Juillet (1830-1834).*

Fleury (René-Albert). — *Chansons de la Vie et de la Mort.*

Franklin (Alfred). — *La Civilité, l'Etiquette, le Bon Ton du* XIII[e] *au* XIX[e] *siècle*, un volume consacré aux « femmes » et à « l'Etiquette », où l'auteur poursuit son amusante et savante étude.

Frène (Roger). — *Les Sèves originales*. Poésies suivies de *Nocturnes.*

Gourmont (Remy de). — *Promenades philosophiques*. 2e série.

Grand-Carteret (John). — *Popold II, roi des Belges et des belles*, un livre fort irrévérencieux, mais d'une bien amusante documentation.

Guibier (Charles). — *Les Etincelles*. Poésies.

Guichen (Vicomte de). — *Pierre-le-Grand et le premier traité franco-russe, 1682 à 1717*, un livre préfacé par le Baron de Courcel.

Hauvette (Henri). — *Ghirlandaio*. D'une très élégante précision et en même temps d'une remarquable compétence, cette étude donne des renseignements très complets sur le maître de Michel-Ange, « l'admirable décorateur, portraitiste, qui fut, avec Botticelli, l'expression artistique la plus brillante, l'image la plus fidèle de sa génération », et qui était très injustement laissé dans l'ombre. Comme il convient, de très nombreuses reproductions de chefs-d'œuvre illustrent, éclairent et commentent le texte.

Jacquemin (Michel). — *Sous les oliviers*, « des études qui s'étendent d'Avignon, première ville Italienne, à Gênes, première d'Italie ».

Lecestre (Léon). — *Mémoires de Saint-Simon*, le vingtième volume de la magistrale édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-

Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices, dont M. de Boislisle avait entrepris la publication, et que son collaborateur, M. Léon Lecestre, continuera sans interruption et sans modification au plan primitif. Il sera aidé dans cette tâche par M. Jean de Boislisle, digne élève de son regretté père.

Le Goffic (Charles). — *Passions celtes.*

Leyret (Henry). — *Waldeck-Rousseau et la troisième république.*

Longhaye (Le R. P.). — *Esquisses littéraires et morales.*

Lorde (André de). — *Pour jouer la Comédie de salon*, un charmant livre tout rempli de renseignements et de conseils judicieux.

Lussan (Colonel). — *Souvenirs du Mexique,* un livre où l'auteur, jeune capitaine à l'expédition du Mexique, nous restitue son carnet de route : émouvant, pittoresque, d'une rigoureuse exactitude documentaire et vraiment propre « à captiver l'attention du lecteur avide d'aventures extraordinaires et de curiosités inédites ».

Mercure de France. — *Œuvres posthumes de Baudelaire*, une curieuse et belle édition où l'éditeur a voulu réaliser « le trust des pièces baudelairiennes, jetant le pont entre le Baudelaire rigoureusement posthume — si on peut dire — et le Baudelaire anthume et inconnu.

Morsier (Edouard de). — *Etudes allemandes,* un volume très documenté et très bien pensé où l'auteur analyse tour à tour : « Guillaume Tell et le théâtre allemand au dix-neuvième siècle », Henri Heine et Max Nordau, Hermann Grimm et Louis Bœrne.

Noailles (Vicomte de). — *Bernard de Saxe-Weimar*, un volume où l'auteur nous dit des « épisodes de la Guerre de Trente ans ».

Ollivier (Madame M. Th.). — *Valentine de Lamartine,* « Souvenirs intimes », un très émouvant et très noble livre, véritable monument touchant et durable, élevé à une femme de grand cœur par une amie digne d'elle, et dédié par Madame M. Th. Emile Ollivier à ses enfants. « Vous trouverez, dit-elle, dans cette histoire d'un ami de votre père et d'une amie de votre mère, que la vraie grandeur sait allier aux vastes facultés de l'esprit la bonté et la douce science d'aimer ».

Pilon (Edmond). — *Muses et Bourgeoises de jadis*, des pages charmantes et originales dédiées par l'auteur « à Maître Germain Pilon, statuaire des dames de mon pays, « ou nous sont restituées « Madame Denis » ou « Maman » Voltaire ; « Madame Greuze » ou « la Cruche cassée », et d'autres encore.

Saint-Point (Madame Valentine de). — *Poèmes d'orgueil*, des vers où, avec un lyrisme passionné, en des images d'une philosophie et profonde beauté, qu'elle dédie « à la neige, à la mer, au soleil, à toutes les lumières », madame de Saint-Point exalte et chante harmonieusement

L'orgueil qui me détruit, l'orgueil que je surpasse.

Savine (Albert). — *La Cour galante de Charles II*, d'après les documents d'archives et les mémoires.

Seché (Léon). — *Alfred de Vigny et son temps*, avec des « documents nouveaux, inédits, des dessins, des portraits et autographes ».

Séverin (Fernand). — *Poèmes*, « le Don d'enfance », un « Chant dans l'ombre », « les Matins angéliques », « la Solitude heureuse ».

Spetz (Georges). — *Légendes d'Alsace*, des poèmes émus.

Spinoza. — *Ethique*, une traduction très claire et très élégante de M. Raoul Lantzenberg qui met à la portée de tous « l'œuvre capitale de Spinoza, celle dans laquelle il a donné à sa doctrine philosophique une forme définitive ».

Vellay (Ch.). — *La Correspondance de Marat*.

Vilade (Jacques de). — *Sur un thème éternel*. Poésies.

Volland (Gabriel). — *Le Parc enchanté*, poèmes.

JUIN

LES ROMANS

DANIEL LESUEUR.

Nietzschéenne.

Ce roman, est, à mon sens, le plus remarquable, le plus complet, le plus suggestif que Daniel Lesueur nous ait encore donné, bien supérieur à tous ses livres passés, parmi lesquels il en est, pourtant, de si remarquables. *Nietzschéenne* est un beau et bon livre dont le retentissement sera grand et utile, dont le succès enchantera tous ceux qui ont au cœur le culte de la femme, de la vraie femme.

Et maintenant, me voici bien à l'aise pour dire que, dans ce livre que j'aime infiniment, ce qui

me plaît le moins, c'est son titre. Madame Daniel Lesueur va bondir : « Mais si vous supprimez mon titre, si vous supprimez Nietzsche, que restera-t-il de mon livre ? » — Eh non ! je ne veux pas supprimer Nietzsche, ce serait vraiment dommage, car il est dans votre roman commenté de façon si lumineuse tout à la fois, et si lyrique, que grâce à vous, nous entendrons peut-être, désormais, dire moins de sottises sur le compte du pauvre et grand philosophe allemand.

Mais je ne crois pas qu'il faille accepter, les yeux fermés, l'interprétation de madame Daniel Lesueur. Entre les ignorants qui ont fait de Nietzsche un maître ès-muflerie, égoïsme et brutalité, et madame Daniel Lesueur qui voit dans cet admirable professeur d'énergie et de discipline, un conseiller de toutes les heures, de toutes les circonstances, un tendre consolateur, un inspirateur de beaux gestes, nobles et désintéressés, il y a tout de même un juste milieu. Certes, Nietzsche est un maître dont la parole est utile et féconde ; certes, son œuvre bien comprise et bien expliquée peut être le bréviaire d'un homme d'action, d'une femme courageuse et forte, mais pour que sa doctrine puisse conduire une destinée, inspirer une âme comme celle de Jocelyne Monestier, l'héroïne de madame Daniel Lesueur, il faut que cette doctrine ait été un peu humanisée, féminisée par cette âme même, et c'est là que je voulais en venir : Jocelyne Monestier n'est pas une « Nietzschéenne »,

c'est une noble, forte, généreuse et tendre Française qui a lu Nietzsche et pris de lui ce qu'elle avait déjà obscurément dans son cœur et dans son cerveau.

En vérité, je vous le dis, la Nietzschéenne de madame Daniel Lesueur, c'est une vraie Française de ce temps, douce et vaillante, qui avec toute sa grâce et tout son courage, sait être dans une ombre discrète, l'inspiratrice généreuse, le réconfort de notre masculine faiblesse. Cette femme, madame Daniel Lesueur l'a très judicieusement opposée aux fragiles poupées que les romanciers voudraient nous faire prendre pour les femmes de notre temps, et qui sont justement les petites personnes qui parlent à tort et à travers de Nietzsche.

Le roman que vit cette héroïne, roman d'énergie, de douceur et de volonté, jusqu'au dénouement tragique, où s'affirme dans un geste héroïque la tendresse d'une femme aimante, est, avec ses personnages merveilleusement campés, son évocation des milieux industriels, ouvriers et mondains, l'œuvre la plus suggestive et la plus vivante qu'on puisse imaginer. C'est un beau livre, ai-je dit, et c'est un roman d'un intérêt qui ne fléchit pas.

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe à Paris : Antoinette.

M. Romain Rolland publie un nouvel épisode de *Jean-Christophe*, le premier d'une nouvelle série, *Jean-Christophe à Paris : Antoinette*.

Jean-Christophe à vrai dire ne joue ici qu'un rôle très secondaire, c'est à peine si on le voit passer. Mais la dernière page de l'ouvrage nous fait comprendre comment cet épisode se rattache au récit principal : c'est un peu comme la géographie d'un petit affluent d'un grand fleuve, l'étude d'une petite existence — celle d'Olivier à qui Antoinette, sa sœur, a sacrifié la sienne — depuis ses origines, jusqu'au moment où elle va se jeter dans la destinée d'un héros.

Rien de plus simple et de plus touchant que l'histoire de cette jeune fille. Vive, pétulante, joyeuse, jadis, au temps du bonheur, lorsqu'elle était gamine et qu'elle jouait avec Olivier, très rêveur, dans le vaste jardin de la vieille maison de province, qu'elle se sentait jolie, riche, comblée, — Antoinette se trouve, à dix-huit ans, seule à Paris avec Olivier qui en a quatorze. Le père, banquier, ruiné par une spéculation malheureuse, s'est tué. La mère est morte, épuisée par l'angoisse, les soucis, la douleur. Et Antoinette n'a plus qu'un but, une idée : la santé, le bonheur

d'Olivier. Et toutes ses forces, en elle, se concentreront par un sacrifice volontaire, par un perpétuel dévouement et deviendront en dehors d'elle, la santé, le bonheur, la force même d'Olivier. Elle donne des leçons, fait de la copie, se prive sans cesse, s'épuise enfin à son tour et meurt. Mais son frère est sauvé, il a dix-huit ans à présent, il vient d'entrer à l'Ecole normale, son avenir est assuré. Et c'est beaucoup, voyez-vous, que de s'en aller en ayant conscience d'avoir rempli son rôle, en se disant que son rêve sera réalisé demain, car l'on goûte ainsi la double joie de l'espérance et de la certitude sans l'amertume toujours décevante des définitifs achèvements.

C'est pour cela sans doute que le récit touchant et simple de M. Romain Rolland ne laisse pas une impression pénible. La tristesse en est douce, si l'émotion en est parfois poignante. Et l'on retrouve ici les qualités primordiales, la pensée toujours à fleur de phrase, la délicate et pure sensibilité de M. Romain Rolland. L'œuvre, malgré tout, malgré ses mérites incontestables, malgré sa décision, sa précision, sa rapidité (peut-être un peu sommaire), son éloquente discrétion, me semble moins substantielle, moins essentiellement originale que les précédentes. Elle est digne tout de même de l'écrivain dont le tort le plus grave est, à tout prendre, d'avoir débuté par un chef-d'œuvre.

TRISTAN BERNARD

Deux amateurs de femmes.

En écrivant ce livre Tristan Bernard a eu en vue, je pense, de noter les traits qui constituent le don Juan moderne. Seulement, comme le don Juan de notre temps est bien plus complexe, divers et subtil que celui d'autrefois, il lui a fallu deux héros et deux aventures pour nous faire saisir toutes les nuances et toutes les contradictions de ce cœur « innombrable », comme sont les feuilles d'un artichaut. C'est avec la correspondance de Frédéric, le séducteur moderne et déjà vieux jeu, puisqu'il est l'aîné, et de son élève Jérôme, vainqueur de son maître comme il convient, qu'il a prétendu nous édifier sur la peu édifiante, immortelle et toujours nouvelle figure de dôn Juan.

Au fait, a-t-il eu tant d'intentions et a-t-il désiré nous faire comprendre tant de choses? Je le fais sourire, sans doute, en m'évertuant ainsi à démêler le mobile psychologique et le sens profond d'un livre où il a voulu simplement, dit-il, nous donner la correspondance de deux hommes hantés par des souvenirs de Laclos et peu embarrassés de préoccupations morales, deux hommes « qu'il ne donne pas pour des modèles et qu'il ne considère pas non plus comme de très exceptionnels scélérats ».

Vous entendez bien, ce sont des personnages très moyens parmi ceux de notre temps qui ont proposé comme but unique à leur existence : la chasse à la femme — cette expression triviale est la seule qui convienne, — et de toute la gaieté de ses petits yeux luisants, qui se dissimule derrière la tristesse de sa sombre barbe, Tristan Bernard se délecte, sans doute, en pensant à l'étonnement et à l'indignation que ressentiront tels de ses lecteurs devant certaines des aventures vécues par Jérôme et par Frédéric et qui sont parfois vraiment vilaines et tristes ; mais, à côté de celles-là, que de grâce, que d'agrément, que de joie dans la plupart ! quelle profondeur et quelle gaieté dans certaines observations qu'on voudrait pouvoir piquer tout au travers du livre comme de brillants papillons diaprés ; celles-ci, par exemple : « Le plus sûr moyen de faire cesser la tentation, c'est d'y succomber » ; « ce que nous aimons dans nos amis, c'est le cas qu'ils font de nous » ; et tant d'autres où il y a toute la sagesse de Pascal et toute la malice, toute la verve contenue, toute la mélancolie déguisée de Tristan Bernard...

JULES BOIS

Le Vaisseau des caresses.

Sous ce beau titre tout plein de promesses, M. Jules Bois a écrit un roman palpitant d'émotion et de vie, d'une étrange et originale saveur, et qui sous la somptueuse parure d'un style aux chatoyantes facettes, possède un charme vraiment enivrant.

L'idée de ce roman s'imposa à M. Jules Bois tandis qu'il voguait sur des mers enchantées, vers les Indes, où il allait tout à la fois emplir ses yeux de visions inoubliables et méditer sur l'au-delà, le monde invisible et intérieur auquel il a consacré de si curieuses pages. Pendant ce voyage, il ne songeait guère aux obscurs et troublants mystères de ce monde invisible, il n'avait pas trop de toute son attention et de toute sa pensée pour regarder ce monde visible rassemblé entre le ciel et l'eau, sur un esquif, et qui représentait avec tous ses types divers, dans toutes ses manifestations, le monde tout entier en raccourci, de même que le voyage était sur l'espace de quelques semaines l'image d'une vie tout entière, avec toutes ses passions, tous ses heurts, toutes ses voluptés, tous ses déchirements.

Rien de plus juste, si l'on y veut bien réfléchir, que cette assimilation d'un vaisseau à l'humanité,

et d'un voyage à l'existence. M. Jules Bois l'a exprimé en un volume où les fictions les plus émouvantes et les plus romanesques se mêlent aux observations les plus vivantes, les plus réelles. Et c'est la vie tout entière qu'il a évoquée dans son roman, « où se superposent les intrigues gracieuses, comiques, violentes, ayant pour ressort principal : l'amour, l'amour-passion qui, en ces circonstances, revêt un caractère de promptitude et d'angoisse, s'accompagne d'une fureur, d'un délire, dont on ne trouve guère l'équivalent nulle part », d'abord à cause de « cette griserie spéciale qui monte de la coupe immense où fermente la divine liqueur verte et bleue », ensuite parce que dans ce cadre étroit, mouvant, rapide, il faut vivre vite, aimer, souffrir et finir vite, car l'escale dernière marque le nécessaire dénouement. Cette griserie, cet emportement, cette course folle à l'amour, à la vie, au plaisir, à la mort, M. Jules Bois l'a exprimée en des pages vraiment superbes et qu'on voudrait pouvoir citer ; l'héroïne de cette romanesque aventure, de ce microcosme, de cette petite vie qui contient toute la vie, est une exquise figure, « Glatic » — l'alouette de Java — qui est la femme, toute la femme, « avec ses légèretés, ses défaillances, ses hardiesses, qui tente, entraîne, enchante, déçoit, qui tout en réjouissant fait souffrir et souffre, et qui mérite d'être pardonnée pour sa gaieté d'oiselle exotique, pour son cœur sincère d'enfant, et surtout à

cause des élans d'une tendresse déchirée ». Sans y prendre garde, je me suis laissé aller au plaisir de citer cette jolie prose, mais aussi bien mon lecteur a tout à y gagner, et il est des cas où une citation vaut mieux que toutes les louanges, et les contient toutes.

HENRI DUVERNOIS

Crapotte.

M. Henri Duvernois, dont j'ai signalé naguère avec infiniment de sympathie le premier volume *Le Roseau de fer*, publie sous le titre *Crapotte*, un roman tout à fait délicieux, jovial, mélancolique, attendri et cynique, Crapotte est l'étrange surnom d'une petite personne sans la moindre vertu, mais qui est si gentille, si prime-sautière, si intelligente, qu'on ne saurait une minute lui en vouloir, et puis, comme elle le dit elle-même : « Si l'on savait ce qu'il reste d'enfant dans une femme, la femme serait mieux comprise et plus excusée ». Son ami, M. Georges-Emmanuel Ruiné qui, malgré son nom, est un fort riche monsieur et s'est chargé de pourvoir au luxe nécessaire à cette gentille personne, a pour elle toutes sortes d'indulgences, passe sur bien des choses, lui pardonne sans cesse et sans relâche et se garde d'avoir des soupçons sur André, sur Claude, sur

Frédéric, sur d'autres encore que j'oublie et d'autres qui suivront, que Crapotte aime tour à tour, pour qui elle souffre et veut mourir ; — mais elle ne meurt pas et se reprend toujours très gentiment à vivre — et il y a dans tout cela beaucoup de philosophie, d'une philosophie qui pourrait être attristante et pessimiste et immorale, mais qui est exprimée avec tant de bonne humeur, tant de jeunesse et de bonne grâce, dans un mouvement si vif et si gai, avec des coins de l'âme et de la vie de Paris si lestement croqués, que le lecteur n'a pas le temps de penser à la tristesse qui, peut-être, se dissimule sous le sourire de ces choses.

ANDRÉ LICHTENBERGER

La Folle Aventure.

On ne saurait manier la langue du grand siècle avec plus d'aisance, plus de grâce et plus d'agrément que ne fait M. André Lichtenberger dans ce roman. Il faudrait, pour lire congrûment cette belle et amusante histoire, une perruque poudrée, des manchettes et des jabots de dentelles. Je ne possède malheureusement aucun de ces accessoires de toilette d'une grâce surannée, mais j'ai pris, quoique indigne, un extrême plaisir à la lecture de ce volume aimable et j'ai jugé que la foule des

hommes de ce temps, coiffés du hideux melon et des femmes qui ont remplacé les atours majestueux de la Montespan par les robes ultra-collantes que l'on sait seront ravis en assistant à *la Folle aventure* vécue par l'altière et passionnée mademoiselle de la Verchère, le chaste mélancolique et brave M. de Salces, et Saint-Félix, en écoutant les propos des doctes médecins : Pancatelin et Le Bigois, et les sages paroles de M. Saugeon, de retrouver sous le ciel gris de notre vingtième siècle un peu de l'azur et du panache du grand Roi, restitués par M. Lichtenberger en des pages étincelantes de verve et d'agrément.

JULES PRAVIEUX

Mon mari.

M. Jules Pravieux est pour les familles un romancier de tout repos ; non seulement il amuse les gens sans les effaroucher le moins du monde, mais il s'avise à l'occasion de leur donner d'excellents et précieux conseils. *Mon mari*, est, sous sa forme aimable, spirituelle et souriante, un véritable réquisitoire contre les idéologues, les poètes et les psychologues qui font tourner la tête aux jeunes filles et peuplent leurs songes de dangereux et décevants « princes charmants » qui, ou-

tre tous leurs défauts, possèdent l'inconvénient fort grave de ne point exister, — car il n'y a plus de princes charmants. Ne nous montons pas la tête, ne faisons pas de rêves fous, et disons-nous bien que, pour la plus romanesque des jeunes filles, le mari rêvé dans notre bourgeoise société, c'est un brave homme de bourgeois. Telle est la leçon, tel le conseil que M. Jules Pravieux offre aux jeunes filles de notre temps ; et, ma foi, je crois bien que ce pourrait être la vraie sagesse, pourvu que dans la vie, comme dans son roman, le bourgeois ait un peu d'intelligence, et la petite fille romanesque un peu de cœur. Ainsi, tout peut s'arranger très bien, et le grand amour des poèmes lyriques peut fort gentiment s'installer dans le mobilier confortable d'une honnête et bourgeoise demeure de province.

ANDRÉ VERNIÈRES

Camille Frison, ouvrière de la couture.

Roman utile et généreux encore : l'anecdote en est émouvante : c'est, contée en toute simplicité, l'histoire d'une petite ouvrière de Paris, de son dur labeur, de ses luttes, de ses amours et de ses désespoirs; histoire qui, contre toute espérance, se termine bien par un mariage très sain avec un

brave homme. Pour sentimentale et touchante qu'elle soit, l'anecdote n'est rien dans cette affaire ; M. André Vernières n'a pas voulu faire œuvre de romancier, mais, si j'ose dire, d'enquêteur social. Son livre est un document ; il établit, avec des faits et des chiffres, la situation de la petite ouvrière en ce temps.

Ainsi que le dit excellemment M. Lucien Descaves, dans l'éloquente préface qu'il a donnée à ce livre : « Camille Frison, c'est Jenny l'ouvrière en 1908 »; elle complète et précise les renseignements que nous avait fournis déjà l'exquise Florise Bonheur d'Adolphe Brisson : ce livre est une enquête sur l'état réel des ouvrières de l'aiguille, et cette enquête nous révèle des choses formidables et angoissantes : vraiment, il y a quelque chose à réformer dans une société qui permet, qui exige, de telles tristesses, de telles iniquités. M. Lucien Descaves, avec son indiscutable autorité, en signale quelques-unes dans la préface ; tout au long du livre elles s'étalent dans toute leur vérité, et, la « Parisienne » à qui M. Vernières dédie ce livre ne pourra pas lire sans trouble le récit des misères auxquelles sont soumises celles qui la parent; — autant qu'il est en elle, ne doutons pas qu'elle essayera d'y remédier. Ainsi le romancier aura fait comme souhaitait naguère M. Paul Acker, œuvre utile, féconde et sociale.

MADEMOISELLE ODETTE DULAC

Le Droit au plaisir.

Avec un volume qui s'appelle *le Droit au plaisir*, mademoiselle Odette Dulac fait ses débuts dans le roman, Odette Dulac, la gentille chansonnière qui savait mettre tant d'esprit dans ces mots : « Je suis bête » ? C'est cela même — et mademoiselle Odette Dulac n'y va pas de main morte. Elle revendique « le droit au plaisir » — et allez donc ! — en nos temps rapides où le « droit au bonheur » est déjà vieux jeu. Pourtant, ne vous arrêtez pas aux menaces ou aux promesses de ce titre ; bien sûr, ce n'est pas une histoire pour les jeunes filles que celle de la chanteuse Prelli et de la marquise de Rouvray, deux amies de couvent qui se content par lettres leurs aventures sentimentales ; mais il n'y a pas non plus dans tout cela les audaces sensationnelles que vous pourriez croire et c'est d'un cynisme assez moyen. C'est d'ailleurs infiniment amusant, subtil et gracieux, conté d'une plume très experte aux nuances, et il y a une idée vraiment ingénieuse et suggestive dans cette rencontre inconsciente et imprévue de deux femmes éprises du même homme dont elles se vantent l'une à l'autre les séductions sans se douter que leurs deux héros d'amour ne sont qu'un seul et même personnage.

Ce sera pour une fois, si vous voulez bien, l'éternel masculin, opposé par une femme à cet éternel féminin dont on parle toujours.

RENÉ BOYLESVE

Sainte-Marie des Fleurs.

(*Nouvelle édition*).

M. René Boylesve publie une nouvelle édition d'un roman qui fut, si j'ai bien compris son premier roman, *Sainte-Marie des Fleurs*. Il nous dit dans une courte préface qu'il n'a rien changé à ce roman, parce qu'il est vraiment son livre de jeunesse parce qu'aucune des qualités de l'âge mûr ne saurait valoir les « gaucheries qui ont pour elles d'avoir été commises aux environs de vingt ans », ensuite « parce que ce livre d'amour a été exécuté dans une sorte d'extase dont l'accent ni l'élan ne sauraient, hélas! se retrouver plus tard ». Comme il a raison! Son œuvre est vraiment délicieuse de fraîcheur, de jeunesse, de passion ardente, et j'aime surtout le dénouement volontairement banal, gris et mélancolique qu'il a donné à cette superbe et tumultueuse aventure, dénouement fait pour mécontenter la foule éprise des drames qui finissent bien et où les amoureux s'épousent et ont beaucoup d'enfants, dénouement

où se démêlent déjà la sincérité d'observation et la sagacité un peu attendrie de l'auteur de *Mon Amour*.

ARMAND CHARPENTIER

Yella.

M. Armand Charpentier, que nous avons connu plus optimiste et plus jovial, broie du noir, terriblement noir, dans son nouveau volume, *Yella,* un court et solide roman où nous est contée la triste aventure de M. d'Hautraive et de la petite bohémienne Yella, aventure d'amour ardente et belle, entre un pessimiste désabusé et quelque peu neurasthénique et une nature fruste, tendre et neuve ; cette aventure finit le plus tragiquement du monde par deux suicides successifs. Elle est contée avec beaucoup d'art et d'émotion par M. Armand Charpentier qui fait suivre *Yella,* d'une série de nouvelles rapides, vigoureuses et très littéraires.

ANTONIN LAVERGNE

Les Frelons.

M. Antonin Lavergne s'est fait connaître, et fort heureusement, d'abord par deux beaux livres, âpres et vigoureux, *Jean Coste ou l'instituteur de village* et *Monsieur le maire*, où les misères d'un maître d'école étaient peintes avec une sorte de pitié rageuse, excellente et lamentable ; puis, par une histoire d'un caractère très différent, *Tantoune*, une histoire fort attendrissante qui témoignait d'une faculté de douceur dont M. Lavergne n'avait pas coutume d'abuser dans ses livres.

Il retourne aujourd'hui à sa pensée première, avec le roman des *Frelons*. Toutefois, s'il y manie la satire avec l'allégresse d'antan, s'il y flagelle avec un entrain des plus louables les maris qui usent du travail quotidien de leurs femmes, abeilles laborieuses du foyer, s'il y montre avec une rude sévérité le danger qu'entraîne pour celles-ci l'entretien bénévole de Lovelaces pervertis peu à peu par l'oisiveté et proie facile de l'alcoolisme, du jeu et de la débauche, — il ne s'est pas interdit les émotions moins véhémentes, mais tout aussi profondes, dont nous le savions capable. Dans ce drame multiple, imaginé pour étaler cette plaie sociale, le talent complexe, divers, harmonieux de M. Lavergne s'est déployé tout entier.

MADAME LUCIE GAUTHEY

L'Inutile Volonté.

Madame Lucie Gauthey ne souhaite pas, semble-t-il, aux femmes les triomphes littéraires et les joies des célébrités! si douées, si courageuses, si intelligentes qu'on les suppose, elles ne sont pas faites pour la mêlée du monde littéraire, avec les périls de toutes sortes qui peuvent y menacer une honnête femme. Il convient qu'elles se réfugient bien vite dans le bon mariage que leur offrit très loyalement et tendrement, un honnête amoureux de leur province. Telle est, je crois bien, la leçon qui ressort de *l'Inutile volonté*. Pour surannée qu'elle puisse paraître, en ce temps d'énergie et de victoires féminines, elle n'est point dénuée de sagesse; en tout cas, elle est développée avec beaucoup de talent et d'ingéniosité, avec des moyens littéraires qui ne sont point du tout surannés, et le roman, dont on reste libre de n'accepter point la conclusion, est tout à fait intéressant.

CAMILLE MAUCLAIR

L'Amour tragique.

Toutes les nouvelles groupées dans ce livre sont des histoires d'amour, histoires très simples, très mélancoliques, d'une émotion contenue avec presque toujours un fond d'ironie douloureuse, comme par exemple dans « le cœur illogique » d'un illogisme si vrai, si légitime sous son apparente obscurité. Mais, malgré le titre, ces aventures ne sombrent presque jamais dans la fougueuse tragédie ; c'est que, nous explique l'auteur : quelle que soit la destinée des amoureux, qu'ils meurent ou assassinent à cause de l'amour, ou qu'ils vivent en apparence paisibles, l'amour est toujours tragique ; malheur à celui qui ne l'aperçoit pas, qui ne comprend pas « que son sourire le plus heureux, dépasse en gravité, en angoisse, en terreur, le rictus de Melpomène elle-même ». Et comme vous le voyez, M. Camille Mauclair ne badine pas avec l'amour ! Mais il se hâte d'ajouter très philosophiquement que « la douleur de n'avoir ni donné, ni reçu l'amour, dépasse en cruauté toutes les autres ». Rien de plus vrai, et il convient de nous résigner et de nous soumettre à sa loi. Faut-il ajouter que M. Camille Mauclair a mis dans ce livre tout ce talent fait de subtilité, de force et de sensibilité, que nous avons loué tant de fois, et que, jetant

au milieu de ces histoires d'une grisaille voulue, un formidable « drame d'inceste, de magie, de vengeance et de sacrifice, qui se déroule dans la féerie d'un Orient irréel », il nous a donné une preuve nouvelle de la souplesse et de la variété de son art.

PAUL BOSQ

Souvenirs de l'Assemblée nationale. 1871-1875.

M. Paul Bosq nous donne ses *Souvenirs de l'Assemblée nationale 1871-1875*. De cette tragique assemblée née, suivant un mot historique, « en un jour de malheur », M. de Marcère nous avait déjà offert l'histoire très complète et très émouvante : c'était un acteur du drame; avec le livre de M. Paul Bosq, nous avons aujourd'hui le témoignage d'un spectateur, du spectateur le plus averti, le plus documenté, le plus impartial qui soit. M. Paul Bosq est un des maîtres du journalisme parlementaire contemporain; il sait à merveille voir, entendre, deviner, et comme il a vu

de très près le spectacle presque toujours très triste, souvent tragique, parfois comique, des premières années du régime actuel, son livre est le plus vivant, le plus mouvementé, le plus passionnant des documents historiques; en des pages alertes, bourrées d'anecdotes, de renseignements et de souvenirs, il nous conduit à Bordeaux et à Versailles, fait évoluer sous nos yeux en de saisissants portraits : Léon Say, Littré, Mgr Dupanloup, Thiers, Gambetta, Rouher, le duc d'Audiffret-Pasquier, Challemel-Lacour et tant d'autres; il nous raconte les discussions, les intrigues, les négociations qui aboutirent à la chute inattendue de M. Thiers, à la fondation de la République.

P. A. CHERAMY

Mémoires inédits de mademoiselle George.

Pour nous ramener à un temps moins morose et plus glorieux de notre histoire, voici les *Mémoires inédits de Mademoiselle George* que M. P. A. Cheramy a publiés d'après le manuscrit original.

Quel régal que ces pages désordonnées si amusantes et si spontanées; si délicieusement négligées, et comme il faut savoir gré à M. Cheramy de n'avoir pas gardé pour lui, comme un avare, le trésor dont il était l'heureux possesseur. Les

lecteurs du supplément du *Figaro* ont eu, huit jours, avant la publication un avant-goût de ces mémoires par le savoureux récit de l'entrevue de mademoiselle George avec le premier Consul; le livre tout entier est dans cette note si prime-sautière, plaisante et verveuse; c'est vraiment un des plus agréables documents de petite histoire que nous ayons eus depuis longtemps. M. Cheramy a mis en tête du livre une très intéressante et très littéraire biographie de cette femme « que sa beauté souveraine, ses conquêtes impériales auraient pu rendre vaniteuse et hautaine, et qui n'a jamais su haïr, ni faire du mal à qui que ce fût. C'est un éloge que n'ont pas toujours su mériter les grands artistes. Il y a parfois un peu de férocité chez les dieux, surtout dans l'âme des déesses ».

S. A. LE PRINCE MURAT

Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815.

Une mine nouvelle, d'une richesse inestimable, s'ouvre à la curiosité ardente et passionnée des historiens si nombreux et des spectateurs innombrables de l'épopée impériale : ce sont les lettres et documents renfermés dans les archives de la famille Murat. Ces *Lettres et Documents pour ser-*

vir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815, S. A. le prince Murat en entreprend aujourd'hui la publication pour célébrer, semble-t-il, le centième anniversaire de l'accession au trône de son illustre aïeul. Cette publication ne comprendra pas moins de dix volumes ; songez, en effet, que les 27 registres de correspondance du roi de Naples qui en forment la base représentent la copie d'environ 10.000 lettres ; « c'est la vie militaire et politique de Murat tout entière, depuis le jour où, devenu le beau-frère de Bonaparte, il fut nommé le 3 août 1800 au commandement d'un camp de grenadiers, jusqu'au 31 décembre 1814. » Ainsi s'exprime M. Paul Lebrethon dans la copieuse et instructive introduction dont il fait précéder le premier volume et qui comprend, « les lettres de jeunesse de Joachim Murat », celles qu'il écrivit pendant la campagne d'Italie (1796-1797), puis lorsqu'il faisait partie de la garde des consuls (1799-1800), au camp d'Amiens (août-novembre 1800), enfin, des corps et armées d'observation du Midi. C'est comme le prologue et la préface d'une histoire légendaire et merveilleuse, et par l'intérêt extraordinaire et palpitant que présente cette exposition, on peut juger de ce que seront les actes suivants de ce drame épique et les prochains volumes où nous verrons, racontée par lui-même, la destinée de ce prodigieux soldat, de cet extraordinaire diplomate.

FRÉDÉRIC MASSON

Jadis et Aujourd'hui.

Au cours de ses travaux historiques, M. Frédéric Masson, grand explorateur d'archives publiques et privées, a été amené souvent à faire des trouvailles, des remarques, des études, qu'il n'a pas cru pouvoir soustraire à la curiosité du public, même s'il ne les utilisait pas tout de suite dans ses ouvrages. C'est à ce scrupule d'historien que nous devons le régal de ces volumes publiés par lui sous le titre *Jadis*, où sont groupées tant de choses intéressantes et si diverses, où les archives privées, notamment, ont fourni de véritables trésors.

Une nouvelle série de ces feuillets historiques nous est offerte, mais pour se conformer à la vérité, l'éminent académicien a changé son titre, et son nouveau livre s'appelle *Jadis et Aujourd'hui*. C'est que l'auteur, historien par goût, est devenu polémiste par nécessité, par indignation; j'avais déjà noté précédemment cette tendance de M. Frédéric Masson à sortir de la froide et sereine histoire, pour se jeter, au nom de ses convictions et de ses passions, dans la mêlée moderne; cette évolution de l'histoire vers la vie, du passé vers le présent, M. Frédéric Masson nous l'explique en une vibrante et virulente préface. « Malgré moi, dit-il,

et en dépit de moi-même, je me suis trouvé porté de ces régions où mon esprit se plaisait à rechercher les êtres et les choses du passé, vers celles où s'agitent dans leur bruyante ineptie les êtres qui font et défont les lois, et, comme des enfants stupides et méchants, s'amusent à briser la France pour voir ce qu'il y a dedans. »

L'historien de Napoléon croit, d'ailleurs, en agissant ainsi rester fidèle à la mission qu'il s'est donnée ; c'est encore Lui qu'il s'agit de glorifier. Son œuvre et Sa mémoire qu'il faut défendre ; M. Frédéric Masson n'a pu contenir son indignation lorsqu'il a vu dévaster une à une les salles que, dans le temple, « Celui par qui nous vivons et nous sommes, avait consacrées à l'Honneur, à la Justice, à la Religion. » Ce sont là de nobles colères qu'on doit admirer, même si on ne les partage point ; il est beau, en effet, en ce temps d'universel scepticisme de voir ainsi un homme qui ne craint pas de prendre feu pour des souvenirs et contre des idées.

Le livre est d'ailleurs d'un palpitant intérêt dans son intéressant et fiévreux rapprochement du passé et du présent, nous parlant tour à tour du général Jomini, de la bataille de Wagram, de la Vénerie sous Charles X, des orphelines de la Légion d'honneur, du Cabinet noir d'aujourd'hui et du gouvernement de demain.

COMTE D'HAUSSONVILLE

La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV.

M. le comte d'Haussonville nous donne le quatrième volume de son grand ouvrage historique : *la Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV*. Ce dernier volume ne le cède pas en intérêt aux précédents, et il y a là notamment un chapitre sur la vie à la Cour de 1709 à 1711 qui fourmille de détails amusants, poignants ou pittoresques, c'est de la petite histoire, mais si séduisante, et si précieuse pour la compréhension de la grande ; d'un intérêt palpitant encore, le récit de la mort et des funérailles du duc de Bourgogne. Enfin, une table analytique très développée, très complète, très minutieuse, donne à ce bel ouvrage le prix d'un très sûr et commode instrument de travail.

FERDINAND BAC

Le Fantôme de Paris.

Après un exil fécond dans les paysages sentimentaux de la « Vieille Allemagne » M. Ferdi-

nand Bac revient à Paris, à ce Paris qu'il célébra si longtemps et célèbre encore, dans ses joyeux et pimpants dessins, et auquel il consacre un monument plus sévère, plus grave et plus ému.

On sait toute la sensibilité, toute l'érudition intelligente et attendrie que M. Ferdinand Bac a dissimulées longtemps sous la blague boulevardière de ses frivoles dessins; ces qualités si inattendues nous furent révélées lors de l'apparition de son premier livre sur l'Allemagne et elles produisirent une impression profonde sur le public charmé et surpris. Ce public, aujourd'hui prévenu, s'attend sans nul doute, avec *Le Fantôme de Paris* à de bien intéressantes découvertes, à de bien jolies notations; il ne sera pas déçu : au cours de cette promenade, nous avons l'occasion d'admirer le plus saisissant des tableaux de Paris, peint par un homme qui sait à merveille voir et noter, et à qui une grande érudition et une sensibilité aiguë permettent de faire vivre et palpiter sous le Paris du vingtième siècle l'âme vivante, l'âme instructive du passé. Et ce sont : — promenades fertiles en découvertes pour un Parisien ignorant comme il convient de sa ville — des excursions à travers les arènes de Lutèce, vestiges si bien entretenus; le jardin de M. de Buffon; la montagne Sainte-Geneviève ; la petite église de théologie au plafond de laquelle pend le chapeau du cardinal de Richelieu ; des promenades sentimentales au jardin du Luxembourg, dans ce joli quar-

tier de l'intelligence, « dans ce jardin fait pour la joie des yeux, pour les nobles flâneries autour des bassins où se mirent des milliers de fleurs »; et la Butte sacrée et les Invalides crépusculaires, et le Palais-Royal déserté, et le Père-Lachaise; entre temps, c'est, dans un magnifique symbole, la traversée de Paris à New-York, effectuée en une demi-heure par l' « Hirondelle » qui va du pont Henri-IV jusqu'à Passy et d'où l'observateur sagace constate au fil de l'eau que « Paris glisse tout doucement vers New-York, que toute la vie, tout l'avenir de Paris aboutit en fin de compte en Amérique », depuis le moyen âge, l'obscurantisme et la tradition de Saint-Jacques de Notre-Dame et de la Conciergerie, jusqu'à la clarté des Tuileries, le froid et l'américanisme de la gare d'Orléans, le Trocadéro et enfin la statue de la Liberté éclairant le monde, mainmise de New-York sur Paris.

Cette traversée est peut-être un peu bien rapide, et Paris n'est pas encore aussi près, je crois de l'Amérique; mais il y a là cependant un bien spirituel et émouvant symbole; il faut lire ce chapitre, tous ces chapitres remplis de pensée, d'histoire et de poésie, où un artiste, un lettré, un penseur a écarté pour un instant de notre vue les fils électriques, les moteurs qui ronflent, les autobus qui fracassent, les maisons modernes qui s'étagent, désespérément uniformes et blanches, pour nous montrer, sous tout ce neuf, un peu de l'âme

éternelle et palpitante du passé, qu'exprime si bien dans sa noblesse l'Arc de Triomphe aperçu la nuit, « surgissant seul, en formes précises, de la buée nocturne, s'élevant du brouillard tel un fantôme blafard, seul survivant d'une lointaine dévastation de la Ville universelle ».

JULES DELAFOSSE

La France au dehors.

Histoire très contemporaine, voici un volume tout rempli d'enseignements et parfois de tristesses : *la France au dehors,* qui emprunte à l'éminente personnalité de son auteur, M. Jules Delafosse, beaucoup d'autorité et d'importance. Après avoir constaté que la politique extérieure fut pendant longtemps le moindre souci de la France républicaine, il note cependant que « le crédit extérieur de la France s'est un peu relevé en ces dernières années, que notre situation internationale serait incomparable, si la France avait le gouvernement et les institutions qu'il lui faut, c'est-à-dire un état assez solide pour pouvoir faire de la politique à longue échéance, et assez fortement armé pour assurer, en toutes circonstances, envers et contre tous, l'aboutissement de ses desseins ». Et c'est, dans tous les chapitres de

son livre, qu'il s'agisse de l'Egypte ou du Maroc, de la colonisation asiatique, des choses d'Orient ou des massacres d'Arménie, des choses du Maroc ou de la question des alliances étudiés toujours avec beaucoup de compétence, « un appel à la force organisée, puisqu'il n'est pas de diplomatie qui vaille, si elle n'a pas son instrument dans la main ».

MÉMENTO DU MOIS DE JUIN

ROMANS

Auriol (George). — *Soixante à l'heure*, un livre dont je voudrais parler fort longtemps, mais le joyeux écrivain ne nous conseille-t-il pas lui-même la brièveté, en inscrivant en épigraphe de son livre : « 60 Contes à lire en 60 minutes » ? Proposition d'ailleurs fallacieuse, et conseil impossible à suivre, car les éclats de rire qui l'interrompent à chaque pas retardent singulièrement l'ingestion de cette prose amusante et verveuse.

Bonnel (Alexandre). — *Vierges d'outre-mer*, roman passionnel.

Burrford-Delaunoy. — *L'appartement du Mort*, traduit de l'Anglais par la Comtesse de Fitte de Soucy.

Comte. — *L'Orient de Venise*. Traduit de l'Italien.

Coulomb (Madame Jeanne de). — *Les Ensoleillés*.

Fischer (Max et Alex.) — *Camembert-sur-Ourcq*, le joyeux nouveau-né de ces deux mousquetaires de la jeune, de la vieille et de l'éternelle gaieté française, qui est vraiment une chose tout à fait amusante et propre à dilater la rate de nos hypocondriaques les plus invétérés.

Foley (Charles). — *Jean des Brumes*, un livre où le brillant écrivain évoque ces tragiques paysages de Vendée qu'il connaît si bien, un roman émouvant et romanesque, que pénètre un grand souffle d'histoire, et qui se passe aux environs de 1801, quelque temps après la signature du Concordat.

Harland (Henry). — *La Tabatière du Cardinal.*

Harlor. — *Le Triomphe des Vaincus.*

Hewlett (Maurice). — *Amours charmantes et cruelles*, un récit de Quatrocento du célèbre romancier anglais traduit par MM. Davray et W. Kozakiewicz.

Level (Maurice). — *L'Epouvante*, une terrible histoire où l'auteur a très ingénieusement renouvelé l'intérêt du roman judiciaire et nous a campé un journaliste qui pousse l'amour du métier jusqu'au martyre, ou presque.

Meunier (Madame Stanislas). — *L'Amour miséricordieux.* C'est un fort beau livre, poignant et tendre, où la distinguée femme de lettres évoque des personnages tout à fait émouvants, tel cet admirable traducteur d'Homère, au cœur ingénu et d'une miséricorde infinie, dans les décors tour à tour pittoresque et prestigieux de la montagne Sainte-Geneviève et de la Ville éternelle.

Oniot (Richard d') — *La Conversion d'une Parisienne*, « roman contemporain ».

Ossit. — *Cyrène.* J'ai plaisir à dire le charme pénétrant, l'étrange et forte mélancolie de cette histoire d'amour et d'humanité sur laquelle planent le grand mystère des destinées et la menaçante obscurité des prophéties : « contes tristes et gais, où l'on rit, où l'on pleure surtout, — comme on fait dans la vie, — où l'on parle d'amour, de larmes et de mort, ces trois mots qui sont synonymes ».

Provins (Michel). — *Mariage parisien*, un délicieux roman dialogué.

Reepmaker. — *Une âme de femme.*

Zahn. — *Christen Russi.* Cette dramatique histoire d'amour et de haine qui tient tout à la fois du roman psychologique par la très ingénieuse observation des caractères, et du roman-feuilleton par la formidable accumulation de drames, de crimes et de palpitantes péripéties,

est intéressante non seulement en soi, mais aussi par les renseignements qu'elle nous fournit sur le roman contemporain, et il faut louer madame Boutibonne de nous avoir donné de ce livre une si claire, si exacte et si élégante traduction.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Abram (Paul). — *L'évolution du mariage*, une étude intéressante d'ailleurs où l'auteur traite cette pauvre vieille institution de façon un peu libre — on s'en doute lorsqu'on voit que le livre est préfacé par M. Léon Blum, celui-là même qui nous parla naguère du mariage de si singulière façon — et on s'en persuade lorsqu'on lit, dans la conclusion de M. Abram, que, pour arriver aux réformes nécessaires de l'union matrimoniale, « il faudra supprimer du mariage l'idée du lien conjugal » ; pas plus !

Adam (Paul.) — *La Morale de la France*, un livre plein de pensées. d'images et de vigueur où le puissant écrivain s'adresse avec véhémence à un million de bacheliers pour les engager et les contraindre à penser, à lire, à étudier.

Allard (Roger). — *Vertes Saisons*, un recueil de vers d'un beau lyrisme.

Allart de Meritens (Hortense). — *Lettres inédites à Sainte-Beuve, 1841-1849*, de très intéressantes pages d'histoire littéraire publiées par M. Léon Seché.

Arbelet (Paul). — Voir Casimir Stryienski.

Basse (Martin). — *Le Général Léonard Duphot*, (1779-1797).

Berl. — Voir Henri Houssaye.

Bittard des Portes. — *Les Emigrés à cocarde noire, en Angleterre, dans les provinces belges, en Hollande et à Quiberon.*

Blin (Henri). — *Nos Veillées*. Poésies.

Bouvelet (Henri). — *L'Appel au soleil*, des poèmes vibrants où l'auteur a « crié son propre espoir, dévoilé son doute particulier, affirmé son orgueil bien à lui ».

Brimont (Baronne Antoine de). — *L'Essor*, au recueil de poésies sur lequel je voudrais m'étendre plus longtemps pour dire toute la grâce, toute la noblesse et toute l'harmonie de ces pièces qu'anime un sentiment merveilleux de la nature, œuvre d'un vrai poète qui porte sans faiblir le poids et l'honneur d'une illustre parenté.

Davray (Raoul) et Henri Rigal. — *Anthologie des poètes du midi*, un volume dont les dimensions impressionnantes sont faites pour nous montrer que le Midi, de Toulouse à Marseille, et d'Aix à Carcassonne, n'a pas conquis Paris seulement par son éloquence politique mais aussi par sa verve poétique. Il y a dans cette anthologie des vers qu'on aurait pu se dispenser de recueillir, mais il y en a de fort beaux, et beaucoup.

Deschamps. Voir Henri Houssaye.

Diehl. — *Id.*

Docquois (Georges). — *Le Petit Dieu tout nu*, un joli livre où l'un des poètes de ce temps qui manient le mieux le petit vers, nous dit dans le langage des dieux — des petits dieux, — des histoires fort scabreuses, mais bien amusantes.

Donop (Général). — *Lettres sur l'Algérie* (1907-1908). Des pages d'histoire très modernes et très vivantes écrites par un patriote, « heureux, nous dit-il, si leur lecture contribuait, quelque peu, à faire connaître et aimer la belle Algérie que nous ne connaissons ni n'aimons pas assez en France », et, dans une série de chapitres qui sont, tout à la fois, de vivants souvenirs, d'héroïques récits modernes, des évocations d'un passé historique, des études très précises et compréhensives sur la situation algérienne, l'auteur nous donne, en somme, un tableau très clair, très net, de l'état actuel de l'Algérie soixante ans après la conquête.

Fauvel (Henri). — *Les Ressouvenirs*. Poésies.

Flandreysy (Jeanne de). — *Essai sur la femme et l'Amour dans la littérature française au* XIXe *siècle*, un très ingénieux travail où l'auteur a étudié dans Bernardin de Saint-

Pierre, Balzac, George Sand, Gustave Flaubert, Jules Claretie, Anatole France, Jean Aicard, Paul Bourget, Paul Hervieu, Marcel Prévost, les tendances de la littérature contemporaine à l'égard de la femme. Ce livre, avec sa documentation très laborieusement, impartialement, et ingénieusement établie, est, non seulement fort intéressant, mais infiniment utile, et madame Jeanne de Flandreysy a certainement bien mérité de la cause féminine en l'écrivant.

Fleischmann. — *La Guillotine en 1793*, toute une série de drames obscurs et formidables tirés des archives.

Fougères. — Voir Henri Houssaye.

Hardy de Perini (Général). — *Les Armées sous l'ancien régime*, 1700 à 1789, où l'auteur poursuit et termine la publication de son grand et savant ouvrage sur « *Les Batailles françaises.* »

Hourticq (Louis). *La Peinture, de ses origines au* XVIe *siècle*, un superbe livre magnifiquement illustré, d'une très remarquable et très accessible érudition.

Houssaye (Henri). — Reinach, Théry, Deschamps, Diehl, Fougères, Psichari, Berl, Paillarès. — *La Grèce*, une série d'études vibrantes parue sous les auspices de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme — et certes il a besoin d'être défendu ce pauvre hellénisme chassé de nos collèges.

Hubert (Paul). — *Au cœur ardent de la Cité*, de beaux poèmes frustes, ardents et nobles, plus soucieux du culte de la vie que de l'harmonie du rythme.

Lachèvre (Frédéric). — *Voltaire mourant. Enquête faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie*, un très intéressant ouvrage publié sur le manuscrit inédit, et annoté.

La Morinière de La Rochecantin (Comtesse de). — *Les lilas sont en fleurs*, des vers toujours charmants et parfois délicieux.

Lenôtre (G.). — *Le Tribunal révolutionnaire*, un volume publié avec des documents inédits dans la passionnante série des « Mémoires et souvenirs sur la Révolution et l'Empire ».

Lesdain (Comte de). — *Voyage au Thibet*, par la Mongolie, de

Pékin aux Indes, le livre le plus formidable et le plus palpitant qu'il soit; que d'aventures, Seigneur! que de drames, que de périls! Il y a encore, grâce à Dieu, des professeurs d'énergie autre part que dans le pays de Nietzsche! et des professeurs d'énergie qui se manifestent non seulement avec des paroles, mais avec des actions.

Maizeroy (René) et G. de Maizière. — *Les Etapes du Vice,* que les auteurs nous font parcourir, sans nous en épargner aucune — même les plus rebutantes et les plus scabreuses — en un volume aggravé encore par des instantanés photographiques ou chacun d'eux déploie un talent digne d'un plus noble sujet.

Mourey (Gabriel). — *Le Miroir.* Le délicat poète des *Voix éparses* et des *Flammes mortes,* revient pour un instant à sa chère Muse, après de longues promenades dans les jardins de la critique et du roman, avec ce recueil de poèmes où figurent beaucoup de choses charmantes et quelques pages très belles, tel *le Miroir* qui donne son titre au livre.

Novalis. — *Henri d'Ofterdingen*, l'œuvre capitale de ce Novalis que M. Emile Albert qualifie dans sa préface « le plus parfait représentant du romantisme allemand », ce qui est peut-être un peu excessif, mais qui fut, en tous cas, l'un des romantiques allemands les plus intéressants et les plus significatifs. La traduction de M. Georges Polti et Paul Morisse, très exacte et très littéraire constitue, à ce titre, un travail précieux et utile.

Paillarès. — Voir Henri Houssaye.

Petigny (Xavier de). — *Un bataillon de volontaires* le 3e Bataillon de Maine-et-Loire.

Picard (Hélène). — *Les Fresques.*

Psichari. — Voir Henri Houssaye.

Raffaëlli (J. F.). — *Les Promenades d'un artiste au musée du Louvre*, un livre richement illustré et préfacé avec infiniment de bonne grâce et d'esprit par M. Maurice Barrès.

Rain (Pierre). — *L'Europe et la Restauration des Bourbons.* — 1814-1818, d'après des documents inédits.

Reinach (Joseph). *La Révision*, 6e volume de *l'Histoire de l'Affaire Dreyfus*.

Rigal (Henri). — Voir Raoul Davray.

Rodocanachi. — *Boccace poète, conteur, moraliste, homme politique.* Ce livre qui est, avec ses six planches hors texte, infiniment agréable à manier et à regarder, est en même temps, d'une lecture tout à fait attrayante. M. Rodocanachi y a recueilli, en effet, avec beaucoup d'élégance et d'érudition une foule d'anecdotes savoureuses sur la vie de ce poète, et il a en outre exprimé de façon très heureuse le sens profond et la noblesse de l'œuvre du merveilleux conteur italien.

Sahuqué (Madame Blanche). — *Le Chemin solitaire*, des poèmes pour lesquels l'auteur a choisi cette mélancolique et rageuse épigraphe de Baudelaire : « N'importe où, hors du monde ».

Saint-André (Claude). — *Madame du Barry*, d'après des documents authentiques.

Séché (Léon). — *Hortense Allart de Meritens*, une bien captivante étude qui parait dans la série des « Muses romantiques » et dans laquelle l'auteur nous dit les rapports d'Hortense Allart avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, George Sand, Sainte-Beuve, Madame d'Agoult.

Ségur (Marquis de). — *Esquisses et Récits*, un livre d'une haute et noble tenue. On y trouvera notamment des pages délicieuses sur madame du Deffand et sa famille, un très émouvant et très beau portrait de L. Ph. de Ségur et le magnifique éloge de Me Edmond Rousse prononcé par le marquis de Ségur lors de sa réception à l'Académie française.

Servières (Georges). — *Cités et Sites*, un livre très utile, très pittoresque et très documenté où l'auteur nous fait visiter, en choisissant des sites peu connus, des villes peu exploitées et peu décrites, la Bohême, la Moravie, la Transylvanie, la Galicie, la Styrie, la Croatie ; vivantes, captivantes, ingénieuses, ces notes de touriste sont complétées par un aperçu d'ensemble tout à fait remarquable où le problème des nationalités austro-hongroises, si mal connu, est lumineusement exposé.

Stryienski (Camille) et Paul Arbelet. — *Les Soirées du Stendhal*

Club. 2e série, un volume où la grande figure d'Henri Beyle est évoquée, étudiée, discutée même, car, contrairement à ce qu'on a écrit, les membres du Stendhal Club ne sont pas des idolâtres, et il n'est jamais venu à leur pensée « d'établir, autour de la railleuse figure qui se prête mal à la grave attitude d'un Dieu, je ne sais quel culte mystérieux et saugrenu ».

Sully-Prudhomme. — *Epaves*, les derniers vers du Poète, dont le manuscrit, recueilli et classé par mademoiselle Schnitzler, a été établi définitivement par son ami, M. Léon Bernard-Derosne et ses quatre collégataires littéraires, MM. Auguste Dorchain, Albert-Emile Sorel, Camille Hémon et Désiré Lemerre.

Tardieu (André). — *Notes sur les Etats-Unis*, « La Société, La Politique, la diplomatie ».

Théry. — Voir Henri Houssaye.

Valléry-Radot (Robert). — *In memoriam*. Poèmes.

Viallès (Pierre). — *L'Archichancelier Cambacérès*, (1753-1824), d'après des documents inédits.

JUILLET

LES ROMANS

GEORGES LECOMTE

L'Espoir.

Ne médisons pas trop de notre temps et de notre pays : La France du vingtième siècle est digne, non seulement de la tendresse, mais de l'admiration de ses enfants, car elle a donné au monde un merveilleux exemple de vaillance et de foi, de force dans la douleur et d'énergie pour le relèvement. Telle est la pensée qui domine et qui illumine le roman de M. Georges Lecomte.

Ce roman, c'est l'histoire de la France de 1870, frémissante et blessée d'une si large blessure qu'on

pouvait croire que la vie tout entière allait couler par cette plaie béante; et qui tout de suite, avec un incroyable courage, s'est reprise à espérer, voulut vivre de nouveau et de nouveau rayonner, consciente de sa mission et de ses destinées.

La France a le droit d'être fière des hommes de bonne volonté et de volonté, qui accomplirent l'œuvre, fière d'elle-même par la grâce de qui elle fut accomplie; c'est une histoire qu'il importe de nous raconter parce que vraiment nous l'avons trop oubliée, nous affectons trop de l'ignorer, avec nos airs de pessimisme et d'ironie. M. Georges Lecomte était bien l'écrivain qui devait nous redire cette belle histoire et nous donner cette forte leçon; observateur sagace, aigu, pénétrant, il a gardé cependant le secret des ardeurs généreuses et des enthousiasmes vibrants, et il n'a pas craint, en ce temps de scepticisme, de dire son enthousiasme et ses admirations, d'exalter l' « espoir », cet espoir que malgré toute prudence, contre toute sagesse, notre vaillant pays garda dans ses destinées, cet espoir qui le sauva et le fit sortir de l'épreuve plus fort et plus grand; et il a eu raison, car la foule des lecteurs se passionnera pour ce beau livre où, au cours d'une fiction romanesque, très attachante et passionnante, développée avec beaucoup d'art et d'habileté, M. Georges Lecomte trouve l'occasion de nous raconter le travail formidable qui s'accomplit, non seulement dans les milieux politiques, — où les hommes d'Etat surent oublier

parfois leurs prénoms de bonapartistes, républicains ou légitimistes, pour se rappeler seulement leur nom de Français, — mais aussi dans l'art, la littérature et dans la science, car de toutes parts ils vinrent les hommes de France, pour répondre à l'éloquent appel que Pasteur leur adressait : « Nous, Français, courbés sous les douleurs de la Patrie mutilée, montrons une fois de plus, que les grandes douleurs peuvent faire surgir les grandes pensées et les grandes actions ». Tout cela, M. Georges Lecomte nous le montre avec éloquence et émotion, il nous fait voir que la grande, la vraie Nietzschéenne de ce temps, c'est encore la France ; ainsi, il a écrit non seulement un beau roman, mais aussi, mais surtout, un très bon livre.

ABEL HERMANT

Les Affranchis.

Comment, après tant d'enthousiasme et d'émotion, vais-je oser parler du livre que M. Abel Hermant publie sous le titre : *Les Affranchis*. M. Abel Hermant n'est point pour les enthousiasmes, et nos neveux ne puiseront dans ses « mémoires pour servir à l'histoire de la société » nulle estime pour notre temps ; seulement ils feront comme nous, ils s'amuseront énormément, car ce livre, méchant

et injuste pour notre pauvre société, est la chose du monde la plus divertissante, la plus spirituelle, la plus délicieuse.

Ses personnages sont — il nous le dit — des « affranchis », oh oui ! des affranchis, de toutes les convenances, de toutes les traditions, de tous les respects ; vous les connaissez d'ailleurs ! vous n'ignorez certainement pas les aventures de Richard Peaussier, directeur d'un journal à « l'information impudente » et qui s'appelle « Le franc parler », vous n'ignorez pas les histoires du Prince Jean-de-Dieu de la Roche-Beaucourt, marié contre le gré de ses parents à une dame de qualité inférieure et qui sombra dans le bas journalisme ; vous n'ignorez, — non certes vous n'ignorez pas, — ce trop fameux satyre du Bois qui surexcita tant d'imaginations ; tels sont quelques-uns des personnages choisis ingénieusement par M. Abel Hermant, pour donner à ses mémoires un air de vérité, et pour faire croire que ses mordantes et ironiques observations sont prises sur le vif ; je ne veux pas le croire, je veux prétendre que M. Abel Hermant calomnie son temps, mais il le calomnie avec tant d'esprit, tant de grâce nonchalante et détachée, dans une langue si pure, si harmonieuse et si originale, que ma foi il faut lui pardonner et sourire avec lui, quitte à s'indigner après.

MADAME MARIE LAPARCERIE

La Comédie douloureuse.

La Comédie douloureuse, c'est encore celle de l'amour, cet amour tragique, cet amour douloureux toujours, même lorsqu'il n'est donné qu'en comédie. Cette comédie douloureuse, dangereuse aussi, mademoiselle Irène Suze, la jolie et séduisante, et cruelle, et inconséquente héroïne, aux blanches mains veinées de bleu, la joue au détriment et au profit de Maxime Durieux, le jeune journaliste poitrinaire qui irait très loin si la phtisie ne l'avait marqué de sa cruelle empreinte, et de Firmin Bauze qui aurait du génie s'il n'était point forcé d'écrire des romans-feuilletons. Entre ces deux hommes, la coquette, coquette terrible parce qu'elle est inconsciente parfois, et désintéressée toujours, mène une vie pleine de complications et d'angoisses délicieuses ; elle aime tendrement le premier et se donne au second, elle joue, de l'un à l'autre, au cours d'un roman fort bien écrit, et d'une haute tenue, la douloureuse comédie qui se termine avec la mort de Maxime et le lâchage d'Irène par son amant Firmin. Et c'est justice, mais ce n'est pas trop humain, car les coquettes font toujours souffrir les hommes, et ce n'est point elles qu'on abandonne un soir, désemparées, esseulées, douloureuses ; mais madame

Marie Laparcerie a le sentiment de la justice, et puisque la vie n'est presque jamais équitable, il convient que les romans le soient parfois. Ses observations psychologiques sont judicieuses, intéressantes, audacieuses parfois, au point d'être puériles, mais ses héros sont des neurasthéniques — ils nous le disent souvent — et les neurasthéniques, chacun le sait, sont des enfants.

VICTOR MARGUERITTE

Jeunes Filles.

M. Victor Margueritte aime les contrastes. Après nous avoir, il y a quelques mois, donné dans un roman un tableau minutieux et complet — trop minutieux et trop complet — de l'existence réservée aux malheureuses femmes qui sont les pires réprouvées de la société actuelle, il nous parle dans son nouveau roman de *Jeunes Filles.* La transition est brusque, et il semble aux lecteurs qu'un grand souffle d'air pur et frais va traverser ainsi l'œuvre de l'écrivain, balayer les miasmes douloureux du livre précédent; — et en effet, il y a là de bien gentilles et bien émouvantes petites personnes : Geneviève Savenay est une délicieuse jeune fille, d'autant plus touchante que sa tendresse et sa candeur la destinent trop visiblement

à bien des tourments, et Hélène Nayrtal est une belle et noble et courageuse fille bien digne du bonheur qu'elle trouve au dénouement. Mais tout de même, ce livre n'est pas tous lys et toutes roses, il y a une douloureuse et ravissante petite demi-vierge, Marthe Dangé dont les propos sont un peu lestes et dont la destinée est tout à fait mélancolique ; il y a surtout les mères de ces demoiselles qui parlent un peu trop, et vilainement, de la question d'argent, déteignant sur les filles dont les doux entretiens sont trop mêlés d'évaluations ; il y a aussi un certain personnage, Jacques Dorly, pour qui M. Victor Margueritte semble avoir une certaine indulgence, qu'il fait tranquillement triompher au dénouement du livre, et qui m'apparaît, à moi, comme un des types les plus parfaitement méprisables de ce temps : le joli garçon, sûr de sa séduction, et désireux de l'exercer sur toutes femmes, depuis, la gentille soubrette de la maison jusqu'à la plus pure jeune fille, en passant par la veuve consolable, sans se soucier des douleurs et des tristesses qu'il sème sur sa route. Tout cela suffit déjà, à mes yeux, à rendre un homme parfaitement odieux, mais quand cette légèreté, cette insouciance se compliquent comme chez Jacques Dorly de basses spéculations, pour s'assurer une vie confortable et large, le héros est tout à fait complet! Avec ces personnages, et d'autres encore, dont quelques-uns sont heureusement plus sympathiques et d'une humanité plus flatteuse, tels que

M. Savenay et son fils, M. Victor Margueritte a composé un roman grouillant de vie, tout à fait amusant et divers et qu'on lit avec parfois un peu de mélancolie, et toujours beaucoup de plaisir.

MADAME MYRIAM HARRY

L'Ile de Volupté.

Le roman que madame Myriam Harry vient de publier, sous le titre : *l'Ile de Volupté*, est tout à fait différent de ses œuvres précédentes : d'une observation psychologique aussi aiguë, aussi fouillée, aussi minutieuse, il est d'une vie bien plus prodigue et fiévreuse, et passionnée. Il commence à bord d'un navire qui cingle, comme *le Vaisseau des caresses*, de Jules Bois, vers des rivages d'Orient ensoleillés et voluptueux, et, comme M. Jules Bois, bien que dans une langue et sous une forme très différentes, madame Myriam Harry nous donne un tableau frémissant, vigoureux et délicat, de cette vie intense, follement, délicieusement intense, que vit sur cette ville flottante une pauvre petite femme, livrée sans défense à la grisante et dangereuse influence d'Amphitrite enivrante, voluptueuse et décevante.

Et lorsque vous saurez que cette héroïne bourgeoise, Helyane Reverdun, femme du plus bour-

geois des notaires qui se soit jamais expatrié, a dans les veines un peu de sang égyptien et dans son enfance des souvenirs ardents de passion tumultueuse et d'enivrant mysticisme ; lorsque vous saurez encore, que sur le même bâtiment navigue un certain M. de Flossigny, svelte et brillant officier de marine, type de Don Juan qui ne connut pas de cruelles, vous ne vous étonnerez pas que l'inévitable s'accomplisse et qu'après une tempête romantique, la femme succombe lors d'une escale à Colombo, dans cette merveilleuse « île de volupté ».

Mais ce qui pour le Don Juan de la mer fut une agréable, une délicieuse aventure, est pour madame Reverdun une déchirante et divine révélation, un irréparable bouleversement : la vie à Saïgon auprès du meilleur, du plus aimant et du plus calme des notaires, devient douloureuse, insupportable à l'amoureuse Hélyane, qui s'étiole, et s'en retourne blessée et dolente à l'île de Volupté où elle trouve une lettre vieille de six mois, de l'amant unique qui depuis, sans doute, l'oublia et à qui, lasse d'attendre, elle adresse un dernier appel où elle met toute sa passion et toute sa vie, un dernier adieu, car elle sent bien que la mort est toute proche.

Telle est cette histoire, où la noble et harmonieuse simplicité de l'anecdote se revêt d'une splendide parure de lumière étincelante, de paysages légendaires, où palpite l'âme féerique de

l'Orient, où sous les descriptions enthousiastes et enivrantes de madame Myriam Harry, le lecteur ravi découvre après elle, avec elle, le pays de rêve, de splendeur et de mystère où les poètes, qui sont des sages, installèrent le Paradis Terrestre.

MICHEL CORDAY

Mariage de demain.

Le *Mariage de demain* c'est, selon le vœu de M. Michel Corday, celui qui unira la fille du peuple, intelligente et saine, au fils du bourgeois, instruit, cultivé, généreux ; ainsi, par l'union des cœurs et des personnes, la guerre sauvage, collective, la lutte des classes — pour employer le jargon de la sociale — seront, sinon abolies, du moins humanisées et adoucies. Pour illustrer cette thèse, M. Michel Corday nous raconte l'histoire de Léon Breau, un jeune médecin de marine, qui, obligé, à trente ans, d'interrompre sa carrière, et rentré dans sa famille d'opulents bourgeois industriels, rencontre Jeanne Collet, une belle, jeune et intelligente ouvrière, s'en éprend et l'épouse. L'intruse est diversement accueillie par la famille : sa belle-mère, une femme noble et fine en qui M. Michel Corday a excellemment incarné la bourgeoisie française intelligente et généreuse, l'adopte tout

de suite sans arrière-pensée, de tout son cœur, mais il n'en est pas de même de Berthe, sœur de Léon Breau, qui représente dans le roman la mauvaise bourgeoisie, revêche, étroite, imbue de préjugés ; pour compléter le tableau, voici avec Gaston et Madeleine, le frère et la belle-sœur de Léon Breau, la bourgeoisie frivole, insouciante, ignorante et gaie ; avec Courtemer, l'oncle de Léon, la grande bourgeoisie travailleuse, violente, attachée à ses devoirs et un peu trop convaincue de ses droits.

La pauvre petite Jeanne a fort à faire à évoluer dans ce milieu où la tendresse du mari et l'exquise bienveillance de sa belle-mère la défendent contre les méchancetés et les injustices, mais elle se révèle tout entière dans sa mission sociale et symbolique le jour où une grève éclate dans l'usine Courtemer, grève sauvage et armée ; elle se dresse entre ce peuple d'où elle sortit et cette bourgeoisie qui l'accueillit, et évite le plus terrible des drames par sa courageuse et intelligente intervention. Ainsi, cette histoire émouvante, humaine et simple, se termine dans un symbole des temps futurs, des temps souhaités...

LUCIEN ALPHONSE-DAUDET

Le Chemin mort.

Le Chemin mort est la première œuvre d'un jeune écrivain dont le nom est tout à la fois glorieux et lourd à porter ; il le rappelle au seuil de son roman, qu'il offre « à la mémoire vénérée et toujours présente de son père ».

Que dirait Alphonse Daudet s'il pouvait vraiment recevoir ce présent filial? Il serait, je pense, assez flatté, car le jeune romancier a un incontestable talent; mais il serait, j'en suis sûr, épouvanté par les « mœurs contemporaines » que Lucien Alphonse-Daudet se plaît à étaler sous nos yeux. De son héros, Alain Malsort, mal élevé par un père découragé et une mère à la tête folle et aux mœurs légères, qui se trouve brusquement jeté, sans un sou, sur le pavé de Paris, face à face avec les dures nécessités de l'existence, Alphonse Daudet avait fait, il y a un quart de siècle, le douloureux, l'honnête, le lamentable « Jack » ; mais nous avons marché depuis, et ce sont là des aventures trop saines et trop simples pour nos mœurs byzantines.

Résolument, M. Lucien Alphonse Daudet engage son héros dans ce que les paysans appellent « le chemin mort », l'impasse décevante, le chemin qui ne mène à rien, qui déroute et qui perd l'intelli-

gence et le cœur. Il serait délicat de raconter ici l'aventure de ce pauvre enfant, devenu si vite un pâle voyou, et de Marcel Charquin, qui l'adopte et en fait son ami. L'aventure est scabreuse ! Pas autant cependant qu'on pourrait le croire, car, dans ce roman, les héros, pénibles, malsains et maladifs, n'ont pas même le triste courage d'un vice absolu : ils se contentent d'être étranges, équivoques et suspects, comme cette Claire, Duchesse de Mentana, originale créature, « où le mélange du sang anglais et italien avait fait un précipité inconnu extra-humain », et qui préfère au triste amour de Marcel Charquin la paisible compagnie de la grosse et riche madame Tranchant. Tous ces personnages vous donnent la nausée et l'on éprouve un véritable plaisir à découvrir parmi eux une certaine Isabelle, qui est pourtant une fille de vie assez fâcheuse, mais qui a le mérite, au moins, d'apparaître à peu près normale, et repose de tous ces faisandages et de tout ce limon. Cette histoire, qui se termine tragiquement par le meurtre de Charquin, ce « sans-cœur aux sensibleries maladives, sorte de monstre, malheureux partagé entre ses aspirations d'indépendance et ses avatars de plate et mesquine bourgeoisie, est terriblement douloureuse et pénible » ; j'ajoute que M. Lucien Alphonse-Daudet nous l'a contée avec un art digne d'un plus beau sujet.

MARCEL PRÉVOST

La Fausse bourgeoise.

L'œuvre de M. Marcel Prévost est séduisante entre toutes ; dominée tout entière par le culte et l'étude de la femme elle est comme la femme elle-même : délicate, troublante, subtile, profonde, gracieuse, diverse à l'infini. Dans cette œuvre, les livres délicieux abondent, et il en est quelques-uns qui figurent parmi les plus retentissants et les plus légitimes succès de ce temps ; j'ai dit maintes fois combien ces succès m'enchantaient et combien j'aimais le talent de M. Marcel Prévost ; eh bien ! je ne voudrais manquer de justice ni pour les triomphantes *Demi-Vierges* ; ni pour ces adorables *Lettres à Françoise* ; ni pour tant d'autres livres dont la compagnie me fut si agréable, mais je crois bien avoir découvert la chose la plus exquise, la plus délicate, la plus parfaite qu'ait écrite le romancier en la personne d'une certaine « Poupette » ; une nouvelle, un court roman de quelque cent pages qui figure dans le nouveau volume qu'il a publié sous le titre, *La Fausse Bourgeoise*.

C'est une histoire bien simple, celle de ce vieux garçon, Jules Bourdois, dont la vie s'est écoulée, jusqu'aux environs de la cinquantaine, heureuse, tranquille et banale, et qui brusquement par le hasard d'une rencontre imprévue, voit s'éveiller

en lui le goût des aventures féminines; tout de suite, ce goût trouve à se satisfaire car mademoiselle Poupette, une petite personne de la rue de la Paix, est là, toute prête, bien gentiment, à partager quelques heures, quelques jours, quelques semaines de sa vie. D'abord ravi de l'escapade, quoique un peu gêné, comme un homme qui n'a pas l'habitude, Jules Bourdois séduit au plus haut degré par la ravissante silhouette de Poupette, démêle peu à peu sous la gaîté et la joie factice qui l'entourent, la tristesse et l'horreur d'une telle aventure, son cœur de vieux garçon se fond au spectacle de cette riante et émouvante jeunesse et doucement il berce, console et endort la jeune fille un peu décontenancée et un peu humiliée aussi de ce respect inattendu. Tel est le squelette de ce conte ravissant, un conte que n'eût pas désavoué Guy de Maupassant, s'il avait eu pour la femme un peu de ce culte, tout à la fois pieux et attendri, et clairvoyant, que lui a voué Marcel Prévost. Une multitude de jolis détails d'observation spirituelle, d'émotion, tendre, de grâce gamine, viennent enjoliver ce petit roman qui est vraiment une œuvre tout à fait exquise.

Les deux autres nouvelles, *la Fausse Bourgeoise*, qui donne son nom au livre, et au cours de laquelle nous faisons connaissance avec une bien jolie figure de Parisienne, nerveuse et artiste, devenue flamande placide et bourgeoise, et *la Peur de l'enfer*, une très amusante histoire conjugale

dont les héros côtoient le pire danger sans y tomber, complètent le plus heureusement du monde, un livre d'une très grande séduction.

ALBERT-EMILE SOREL

L'offrande.

D'une émouvante inspiration, le roman que M. Albert-Emile Sorel a publié sous le titre l'*Offrande* nous dit le drame poignant du prêtre livré aux tentations du cœur et de la chair. Ce drame, bien des romanciers déjà nous l'ont conté, et je les comprends, car il n'en est pas de plus douloureux ni de plus humain. Seulement, les temps ont changé ; autrefois, le prêtre, après une lutte terrible, triomphait de la tentation ; aujourd'hui, il y succombe ; et voilà comment l'abbé Rodolphe Dorneville devient l'amant, puis le mari de Marie Le Caureulx. L'histoire de son amour, de ses luttes et de sa défaite, M. Albert-Emile Sorel nous la dit en des lignes d'une sensibilité aiguë ; il nous trace de ses héros sacrilèges et pieux des portraits tout à fait délicats et jolis, et le dénouement de son roman est vraiment, sinon très humain, du moins tout à fait original et philosophique ; nous y voyons en effet le fils du péché, torturé par le souvenir de la faute paternelle, se jeter dans les bras de l'Eglise,

devenir prêtre à son tour et reprendre la place qui fut abandonnée. C'est une interprétation audacieuse et pas très orthodoxe de l'épigraphe *Tu es sacerdos in æternum*. Le livre est très intéressant, composé avec beaucoup d'art et de goût, écrit dans une langue ferme, sonore et pure que M. Albert-Emile Sorel apprit à bonne école.

HENRI DUVERNOIS

Popote.

Après *Crapotte* dont j'ai dit naguère le charme et la grâce spirituelle, M. Henri Duvernois nous donne une *Popote* qui est tout à fait agréable et jolie. Bien que leurs titres soient fort semblables et riment entre eux le plus richement du monde, il n'y a rien de commun entre ces deux romans ni entre ces deux héroïnes, sinon que les deux romans sont fort spirituels et que les deux héroïnes sont également, bien que diversement, séduisantes. L'histoire de « Popote » *alias* Germaine Thouvenier, la jolie et intelligente petite dactylographe que sa chaste séduction voue aux plus heureuses destinées, est une fort bourgeoise histoire d'amour et d'argent : Germaine est une brave petite fille travailleuse et aimante qui serait, une fois qu'elle a fait la

conquête de son patron et qu'elle l'a épousé, la plus heureuse des femmes, si elle n'avait pas une famille : — Seigneur, quelle famille ! — un père grand journaliste, prince de la critique, gagnant beaucoup d'argent mais ignorant tout à fait les besoins d'un ménage et les échéances ; la mère, une folle coquette, dépensière, et d'une moralité plus que douteuse ; le frère enfin, d'une immoralité non douteuse qui lui fait sans cesse côtoyer la correctionnelle. Pour subvenir aux besoins et aux exigences de cette encombrante famille, Germaine — appelée par dérision « Popote » — donna autrefois tout son maigre salaire de dactylographe, elle essaye aujourd'hui de prendre sur son budget de femme mariée, elle en est réduite bientôt à de louches combinaisons, à des rendez-vous chez de tristes usuriers et dans tout cela son bonheur finirait par sombrer s'il n'y avait pas pour les honnêtes ménages bourgeois une providence qui, au dénouement, arrange tout le mieux du monde. Cette très simple histoire, M. Henri Duvernois nous l'a contée avec beaucoup de grâce, d'émotion et de bonne humeur, et, tout en gardant pour son œuvre précédente une certaine prédilection, j'ai plaisir à louer tout le talent qu'il a dépensé dans celle-ci.

LOUIS CODET

La petite Chiquette.

Très gracieux aussi et tout à fait gentil le roman publié par M. Louis Codet, sous le titre *la petite Chiquette*. Ce roman se déroule tout entier à Montmartre, sur la Butte Sacrée, dont M. Louis Codet a évoqué en des tableaux vivants, colorés, amusants, les classiques palais, depuis la Vache Enragée jusqu'au Moulin de la Galette. Dans ce cadre charmant qui nous séduit et qui, nous avons beau dire, nous émeut et nous ravit toujours, parce que pour nous tous il représente un peu de la jeunesse passée, l'auteur fait vivre sous nos yeux un nommé Caboche et une petite personne du nom de Chiquette qui sont — saluez ! — le dernier rapin de la bohême et la dernière grisette, et encore, la grisette finit bien mal, dans une trop grande opulence. Très moderne, par le décor et par le style, ce roman donne, avec les sentiments de ses héros, je ne sais quelle impression vieillotte et charmante qui vous attendrit. C'est tout à fait joli et aimable.

COMTE LÉONCE DE LARMANDIE

Aimer et mourir.

Aimer et Mourir. En ces deux mots tient tout un programme d'existence ; c'est celui que le destin a assigné aux héros du roman publié sous ce titre par M. le comte de Larmandie. Pourtant, on ne se contente pas dans ce roman d'aimer et de mourir, on y hait aussi et on y conspire, et l'on y fait dans des pays de fiction de très réelles combinaisons politiques. En écrivant ce roman, M. Léonce de Larmandie a voulu, après nous avoir donné d'autres manifestations de son talent, s'essayer dans le genre du roman romanesque ou même « feuilletonnesque », si j'ose dire, et il y a tout à fait réussi ; cette histoire ferait très bien au rez-de-chaussée d'un journal populaire, et tout ce que M. de Larmandie a pu accumuler de péripéties romanesques dans la province de Thuringe, où le conseiller d'ambassade d'Illyrie, l'ambassadeur de Lithuanie, le ministre de Lombardie, le secrétaire de la légation d'Aragon et le chef d'état-major général français, baron de Monluel ont entrepris de briser la puissance thuringienne, est tout bonnement effrayant.

CHARLES FOLEY

Kowa la Mystérieuse.

La rivalité des blancs et des jaunes en Amérique est une grave question, elle a failli déchaîner une guerre formidable ; un peu moins brûlante aujourd'hui, elle est encore bien loin de son définitif apaisement. En attendant que les bonnes volontés diplomatiques et parlementaires aient réussi à arranger tout cela, M. Charles Foley y a vu le cadre et le sujet tout indiqués d'un grand roman d'aventures. Et il a eu bien raison, car tous les éléments d'émotion, de terreur, de pittoresque s'y trouvent réunis et un romancier habile et imaginatif en peut tirer un parti extraordinaire.

M. Charles Foley nous l'a bien montré et *Kowa la Mystérieuse*, est l'histoire la plus formidable, la plus romanesque, la plus mouvementée qu'on puisse imaginer ; Kowa, la rivale de Chicago, si curieuse avec son grouillement de blancs et de jaunes, concurrents, adversaires et ennemis, n'a point paru encore assez pittoresque au romancier, et il a bâti sous cette ville une cité effroyable et obscure, avec des détours, des dédales, toute une existence souterraine où les jaunes perpétrent leurs méfaits, assouvissent leurs vengeances contre les blancs, c'est « Kowa la Mystérieuse ». Je renonce à vous raconter toutes les dramatiques aventures

qui se passent ainsi sous le ciel et sous la terre : elles sont trop ; je me bornerai à dire qu'elles sont vraiment très émouvantes, contées avec beaucoup d'art et de vigueur, et que l'auteur, ayant à nous présenter des héros japonais, américains et français, a profité de l'occasion pour nous peindre le « bluff américain », l'astuce et la cruauté japonaises, et pour exalter l'intelligence et la générosité françaises, et l'on a beau dire, ça fait toujours plaisir.

EUGÈNE JOLICLERC

L'Eve.

Romanciers et psychologues nous parlent beaucoup, en cette saison littéraire, de l'amour tragique, de l'amour nécessaire. Rien n'est plus douloureux que d'aimer, mais il est affreux de n'aimer pas ; pauvre humanité, débrouille-toi dans ce dilemme. C'est l'avis de M. Eugène Joliclerc qui donne à son nouveau roman paru, l'épigraphe suivante : « Elles sont vaines, les heures sans amour ». Et pourtant on se demande — le roman une fois lu — si cette épigraphe n'est pas une ironie, car l'amour joue plutôt de vilains tours, des tours tragiques et effroyables aux héros de cette passionnelle et passionnante aventure.

L' « Eve », de M. Joliclerc, celle qui dans ce

roman représente notre mère universelle, éternellement gracieuse et jolie, éternellement légère et décevante, éternellement amoureuse, c'est Gilberte, mariée au richissime Julien Orthis, éprise éperdument du frère de son mari, le tendre Daniel ; honnête, elle veut étouffer et ensevelir sa fatale passion, elle réussit du moins à garder pour elle seule son douloureux et enivrant secret jusqu'au jour où son mari est tué dans un accident ; alors, épouvantée à l'idée qu'elle devra quitter sa belle famille, ne plus voir celui qu'elle aime, elle adopte une bien audacieuse solution : elle se donne à un homme qui depuis longtemps la poursuivait de son amour et qui la rend mère. Dès lors elle deviendra sacrée pour sa belle-mère qui s'imaginera veiller sur son petit-fils, et elle restera auprès de celui qu'elle aime, abandonnant son infortuné amoureux d'une heure au désespoir et à la mort.

Comme vous le voyez, le postulat est un peu vif à admettre, mais M. Joliclerc est coutumier du fait ; ses précédents romans, eux aussi, étaient bâtis sur des hypothèses un peu audacieuses, mais on lui pardonne bien volontiers, car, le postulat une fois admis, il en tire un parti remarquable et il a le sens du dramatique et du pathétique ; l'aventure vécue par cette héroïne d'amour et de passion fatale, son mariage avec son beau-frère, les péripéties qui mettent aux prises ses deux enfants, celui de l' « autre » et celui de son mari, sont vraiment tout à fait émouvantes et dramati-

ques, et l'intérêt, sans avoir faibli un instant, atteint son maximum d'intensité au tragique dénouement du roman.

LOUIS ESTANG

L'affaire Nell.

L'affaire Nell, est un de ces romans meublés dont je fis souvent — pas assez ! — l'éloge, romans dans lesquels il se passe vraiment quelque chose et qui en donnent au lecteur pour son argent. C'est une histoire judiciaire, non pas une de ces aventures de crime et d'erreur où l'on voit des magistrats et des policiers s'évertuer à la découverte de la vérité, romans de combinaison dont nous sommes peut-être un peu fatigués, non, *l'Affaire Nell*, c'est une affaire d'argent, un gros héritage dont il s'agit de déposséder celle qui en est la légitime bénéficiaire, et c'est à cette belle besogne que s'emploient énergiquement, et sans aucun désintéressement, un certain nombre de magistrats et d'avocats véreux ; très lestement croqués en des silhouettes suggestives, ces robins font assez triste figure et ils amuseront le public qui a toujours un peu peur d'eux et aime à les voir maltraiter. Il n'y a, d'ailleurs, nulle outrance dans les images de M. Louis Estang, qui a eu soin de représenter copieu-

sement dans son roman la magistrature intègre et le barreau profondément honnête et désintéressé en face de la concussion et de la perfidie. Ainsi, il est arrivé à une vérité moyenne, et en tout cas il nous a fort intéressé, avec un roman qui est amusant, passionnant, dramatique jusqu'au dénouement et où, après nous avoir parlé de beaucoup de convoitise, de cupidité, de lucre et d'argent, l'auteur nous laisse entendre que l'héroïne, tout en ayant perdu les neuf dixièmes de sa fortune, est tout à fait heureuse, parce qu'elle a rencontré sur son chemin un bel et fervent amour; et cela est d'une excellente et louable philosophie.

EDITH WHARTON

Chez les heureux du monde.

M. Charles du Bos publie la traduction du roman d'Edith Wharton, *Chez les heureux du monde*, dont la fortune fut grande aux Etats-Unis et qui peint, paraît-il, à merveille les mœurs américaines de ce temps; M. Paul Bourget, qui est un bon juge, nous le dit dans une substantielle et éloquente préface, où il affirme que les « aristocrates du chèque, dont l'élégance outrancière est l'aboutissement suprême et déconcertant de cette laborieuse démocratie, ont rencontré dans cet écrivain un portrai-

tiste d'un réalisme de peinture aussi indiscutable que sa vigueur ». Lily Barth, l'héroïne du livre, belle, loyale et sensible, à qui une existence heureuse devrait être acquise, vit misérable et douloureuse, et meurt victime d'un nouveau sens que lui créa l'éducation américaine : la parade sociale. C'est l'histoire de cette véritable plaie des mœurs américaines qui se déroule dans ce roman émouvant, rapide et humain qui répond parfaitement, selon M. Paul Bourget, « à la définition même de ce que doit être le roman de mœurs, à la fois collectif par son effet d'ensemble et particulier par ses effets de détails ».

PHILIPPE LAUTREY

Histoire d'une demoiselle de modes.

Le roman sans péripéties et sans aventures, simple et terne comme la vie — est-il vrai que la vie soit toujours si simple et terne ? — a évidemment son charme. Mais tout de même l'abus qu'on en fait pourrait lasser à la longue, et les lecteurs éprouvent, je pense, quelque plaisir lorsqu'ils rencontrent un roman où il se passe vraiment quelque chose.

Ce plaisir, ils l'auront et singulièrement copieux avec *l'Histoire d'une demoiselle de modes*. Il est vraiment meublé ce roman, tout rempli de mou-

vement et de vie, avec ses nombreux personnages, ses paysages si divers, et puis le milieu principal est si amusant, si suggestif! elle est si belle cette rue de la Paix vers qui aboutissent tant d'efforts, tant d'énergies, tant de travail, où vient se déverser la fortune du monde qui « coule en lingots, en chèques, en billets autour de ces joyaux, de ces parures, de ces chiffons sans prix »; il est si passionnant ce royaume des chapeaux qui, « dressés sur les champignons, semblent déjà des ébauches de femmes, ou du moins d'âmes de femmes, qui tantôt expriment, l'orgueil, presque l'insolence, et tantôt se parent d'une grâce coquette, s'enguirlandent de fleurs, qui sont tour à tour pudiques sous des voiles, provocants par le caprice et la fantaisie des garnitures, extravagants pour les personnes tumultueuses et exotiques, mièvres et délicats pour les dames précieuses, raides et secs pour les revêches ». La reine de ce royaume c'est la délicieuse Louise Kérouall, une petite fille de rare et ensorcelante beauté que sa tante vint quérir au pays de Gascogne, où elle vivait obscurément dans sa famille, pour la conduire dans ce cadre digne d'elle où tout de suite sa beauté souveraine fut consacrée.

Demoiselle de modes? si l'on veut! Mais il serait difficile de donner la carrière de Louise Kérouall en exemple aux petites modistes de la rue de la Paix. Ce n'est d'ailleurs pas sa faute si, tour à tour, le baron Epstein, le richissime et géné-

reux financier à la fin tragique, et le docteur Lenoel, le savant médecin si aimé de ses clientes, et le comte Kowieski, le Slave généreux et ardent, et Jean Delaistre, le romancier tuberculeux et génial, s'éprennent follement de ses charmes irrésistibles ; ce n'est pas faute de vertu qu'elle leur cède tour à tour : c'est parce qu'elle a le cœur généreux et romanesque, c'est parce qu'elle ne veut pas être cause de drames, de suicides et de désastres, car Louise Kérouall est une de ces femmes fatales qu'on ne se contente pas d'admirer, mais qu'on aime éperdument, et sans trop grave accroc à la morale, la carrière de cette modiste, belle à damner les saints, se poursuit dans la fortune, dans le désintéressement et dans les larmes, pour se terminer le mieux du monde — dix ans après ! — par un mariage avec le comte de Leuze, qui voulut jadis abuser de l'innocence de la petite Louise. Et cette histoire, dont on ne saurait dire si elle est morale ou immorale, est très émouvante, très humaine, et prodigieusement intéressante avec toutes les petites anecdotes qui côtoient la grande, et que M. Philippe Lautrey, romancier prodigue, a, sans compter, semées dans son livre.

AUGUSTE GERMAIN

Dames patronnesses.

Notre aimable confrère Auguste Germain, dont on connaît le très verveux talent, publie sous le titre *Dames patronnesses* un roman tout à la fois très amusant et très pénible. Notons s'il vous plaît, que s'il existe des dames patronnesses telles que les dépeint Auguste Germain, soucieuses surtout de leur propre intérêt et à l'affût de louches combinaisons masqués sous une fallacieuse philanthropie, il y en a beaucoup d'autres, et c'est la majorité, qui sont des femmes animées d'un passionné désir de faire le bien ; j'avoue que j'aime mieux à entendre parler de ces dernières. Cette réserve faite, il me plaît de noter que le roman de M. Auguste Germain, avec toute l'amertume et tout le scepticisme qui se dissimulent sous la verve mousseuse du style et de l'anecdote, est vraiment amusant, et qu'on éprouve à sa lecture un très vif agrément.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

Les Hauts et les Bas.

Les Hauts et les Bas, tel est le titre du roman que publie M. Constantin Photiadès, écrivain de

mérite dont la première œuvre, *le Couvre-Feu*, fut accueillie avec sympathie. Il y a surtout des « bas » dans ce roman et les âmes que nous peint l'auteur sont toutes d'un niveau assez peu élevé ; leur bassesse d'ailleurs n'est point sensationnelle, et Auguste Vallart, le héros, est très simplement un homme comme il y en a beaucoup, à l'esprit étriqué, dont un travail mécanique et quotidien de comptabilité suffit amplement à occuper l'activité intellectuelle, et qui trouve dans la lecture d'un journal populaire toutes les satisfactions d'idéal et de littérature qui lui sont nécessaires ; entouré de sa femme, assez fâcheuse personne et de sa fille, Clémence, qui a du moins la grâce de la jeunesse et le charme d'un tendre amour, il mène, dans une morne et grise maison, une piètre et mesquine existence. Mais voilà que tout à coup une espérance folle, et pourtant certifiée par les actes les plus authentiques, vient, comme un cyclone, bouleverser cette existence : un héritage inattendu est là, apporté par un notaire, et voici les Vallart au comble de la félicité humaine, possédant le bien le plus précieux qui soit pour eux : la richesse. Mais ce n'était qu'un rêve ! Un vice de forme rend le testament sans valeur, et les Vallart sont précipités du haut de leurs espérances dans leur ancienne misère. C'en est trop pour l'âme médiocre d'Auguste Vallart, qui ne peut concevoir la vie avec le souvenir d'une telle déception, et très simplement, machinalement, sans même le courage d'une dé-

cision, il va se pendre dans un bois. Telle est l'histoire : comme on le voit, elle est plutôt simple, l'auteur nous l'a contée simplement, comme il convenait, en un style tout à fait familier ; il a réussi, par la sincérité et la simplicité de son récit à nous intéresser à des gens qui, en somme, ne sont guère intéressants ni dans leur grande joie, ni dans leur grande douleur.

DANIEL RICHE

Le Cœur de Thellys.

Le livre que M. Daniel Riche publie sous le titre : *le Cœur de Thellys*, est une belle histoire de fiction, de rêve et de poésie, où nous sont contés les épreuves, les travaux et les triomphes du jeune barde Thellys, le poète audacieux épris d'Anthéa, la fille du riche marchand Cyclon, et qui doit, pour la conquérir, réaliser des travaux et des prodiges fantastiques. Il les réalise, car aucun miracle n'est impossible au poète; il les réalise, mais, chemin faisant, il s'éprend d'une autre beauté que ses chants merveilleux sauvèrent, par suite de toute une série de circonstances que mon humble prose serait tout à fait inhabile à vous raconter; sachez seulement que M. Daniel Riche y dépensa sans compter les trésors d'une imagination ardente et

qu'il fit de ce livre un très moderne et très piquant conte de fées que les sceptiques du vingtième siècle prendront un extrême plaisir à lire, plaisir d'autant plus vif que, chemin faisant, un artiste excellent, Raphaël Kirchner, a semé des images tout à fait séduisantes, de belles dames un peu dévêtues, mais si jolies !

Mme Marguerite HANKES-DRIELSMA DE KRABBÉ

Les Ames muettes.

Les Ames muettes, dont nous parle Madame Marguerite Hankes-Drielsma de Krabbé, ce sont les âmes des choses, car les choses ont une âme : « Les plantes et les fleurs ont une âme facile, tendre et fragile, dans les bois chaque arbre a sa pensée, le lac a un cœur, et le ruisseau qui descend entre les collines, bruyant et heureux, a une volonté », et toutes ces choses que nous disons inanimées, parce que nous ne comprenons pas leur âme, jouent un rôle dans les histoires que nous conte l'auteur, on y trouve un beau lion de pierre, généreux et bienveillant, et des cavales méchantes et hargneuses, et des petites fleurs qui souffrent et comprennent : c'est charmant, profond et puéril, car ce sont les pages des mémoires d'un enfant que nous restitue

Madame Hankes-Drielsma de Krabbé qui sait à merveille comprendre tout ce que recèle de pensée profonde, bien supérieure à celle des « grandes personnes », la naïveté d'un enfant, et qui l'exprime en un langage tout à fait curieux, d'un charme pittoresque, et où se révèle de façon très séduisante cet embarras fugitif et charmant des étrangers qui, ayant pénétré profondément toutes les délicatesses de notre langue, s'y trouvent parfois un peu dépaysés.

HISTOIRE, ART, VOYAGES, POÉSIE, DIVERS.

BARON ALBERT VERLY

Les Etapes douloureuses.

Le baron Albert Verly publie sous le titre : *les Etapes douloureuses,* un volume de « souvenirs du second Empire » où l'Empereur, de Metz à Sedan, est évoqué de façon saisissante. Ecrit à l'aide de papiers, de lettres, de notes et de relations inédites laissés par le baron Verly, colonel des Cent-Gardes, ce livre n'est pas seulement un acte de piété très honorable, c'est une contribution à une histoire mal connue, contribution qu'apprécieront à sa juste valeur tous les hommes impartiaux, quelle que soit leur opinion. En effet, la plupart des récits de ces tristes jours ayant été

conçus dans un esprit de haine pour l'Empereur, il est juste de mettre en face pour une confrontation, un récit écrit dans l'intimité du souverain par quelqu'un qui l'a vu et qui a vécu avec lui ses heures d'angoisses, et il n'est pas douteux, comme le dit M. Etienne Charles dans sa préface, que *les Etapes douloureuses* ne doivent être utiles à l'histoire « qui, elle, doit ignorer le sentiment dans ses jugements sur les œuvres et sur les hommes, pour ne se laisser déterminer que par le souci de la vérité. »

ROBERT HÉNARD

La rue Saint-Honoré des origines à la Révolution.

Histoire beaucoup plus calme, voici celle de *la Rue Saint-Honoré des origines à la Révolution,* que nous restitue, en un livre infiniment amusant, pittoresque et documenté, M. Robert Hénard. J'ai lu ce livre avec le plus vif intérêt et je me suis rendu compte que cette rue Saint-Honoré était vraiment l'une des plus émouvantes et des plus passionnantes de Paris ; depuis le temps lointain de ses origines — c'est avec la rue Saint-Jacques et la rue Saint-Denis une des plus anciennes de la capitale — jusqu'à nos jours, elle a vu passer sur sa chaussée l'histoire de Paris et l'histoire de

France, dont chaque étape y a laissé sa trace et, comme le dit très justement dans l'avant-propos de son livre M. Robert Hénard, « alternativement jonchée de fleurs, arrosée de sang, pavoisée, hérissée de barricades, elle est toute palpitante, toute vibrante de l'âme du passé ».

PH.-EMMANUEL GLASER

Le Mouvement littéraire. — 4e volume (année 1907).

Un remaniement typographique m'amène à faire figurer dans ce recueil de brèves notices, ce nom et ce titre. J'en suis charmé parce que l'exactitude du volume de cette année y gagnera et qu'ainsi sera réparée une de ces omissions que je ne puis pas toujours éviter, omissions toujours regrettables dans un ouvrage qui veut être un instrument de travail et un répertoire utile.

Que d'efforts, que de talent, que de labeur, enfermés depuis les cinq années de son existence dans ce répertoire où, peut-être, un chercheur de l'avenir sera heureux de retrouver commodément, pour son travail ou pour son plaisir, tel livre autrefois aimé et dont sa mémoire n'aura gardé qu'un souvenir imprécis.

Et si, en feuilletant ces catalogues, il est choqué des faiblesses de leur style ou des omissions de

leur index, il se consolera en lisant les pages exquises qui figurent à leur seuil, ces préfaces qu'écrivirent des hommes comme Paul Hervieu, Henry Roujon, Jules Claretie, Anatole France, donnant à un très modeste journaliste la preuve infiniment précieuse d'une bienveillance dont il leur reste profondément reconnaissant.

---

* * *

Honneur militaire.

— « Trois Etoiles! tel est le pseudonyme assez significatif d'un livre qui a paru, sous le titre *Honneur militaire* (Italie 1859 — Cochinchine 1862 — France 1870), où sont évoquées, en des pages vibrantes et simples, des légendes d'héroïsme, de courage et de vaillance, légendes qui sont de l'histoire et de la vérité, histoire d'une famille exemplaire qui tient dans ces deux mots : honneur militaire, et qui apparaît vraiment émouvante et belle, dans une correspondance « où l'on s'entretient si simplement du devoir, de l'amour commun pour la famille, pour la patrie, pour le métier, où aux lettres viriles des soldats répond une plainte attendrie dans celles de deux femmes » ; poignée de reliques qu'une main pieuse nous offre timidement, livre qui, selon la belle

expression de M. le vicomte de Vogüé, fut posé « comme une lampe funéraire sur les tombeaux où sa lueur discrète glorifie les morts et montre le chemin aux vivants ».

JULES HURET.

En Allemagne.
De Hambourg aux Marches de Pologne.

Jules Huret a fait paraître cette année, sous le titre : *De Hambourg aux Marches de Pologne,* le deuxième volume de son œuvre magistrale *En Allemagne.* Et pour la seconde fois, je me trouve en proie au même embarras. Comment parler de ce livre où il y a tant de choses, tant de faits, tant de pensées, prodigieux travail d'analyse et de synthèse, de philosophie, d'observation, et qui vraiment défie le compte rendu ?

Pourquoi l'essayer ? Et comme il serait plus simple et plus raisonnable de dire tout bonnement : voici un livre admirable qui vous renseignera, qui vous fera penser et qui, entre temps, vous amusera prodigieusement, comme le plus vécu et le plus divertissant des romans.

Pourtant, et si malaisée qu'apparaisse la tâche, si disproportionnée qu'elle soit avec ma faculté d'expression, il me faut bien essayer de dire les

raisons qui me font admirer cette œuvre si complexe, si diverse et pourtant d'une si harmonieuse unité ; œuvre d'un maître journaliste qui sait voir avec minutie, décrire des coins de rues, des formes de chapeaux, et quelques pages après, embrasser d'un vaste coup d'œil les plus graves questions politiques, économiques ou sociales.

Et c'est ce qu'il y a de tout à fait particulier dans ce livre, qui fait si grand honneur à notre profession : d'un bout à l'autre, c'est l'œuvre d'un journaliste, d'un reporter, qui s'est promené le nez au vent dans les rues de Kiel, dans celles de Hambourg et de Dantzig, qui s'amuse à noter le geste des Allemands, portant sans cesse la main à leur chapeau, poussés par « une politesse sans nuance » ; qui regarde les yeux bleus des bonnes rougeaudes et les jambes torses des enfants ; qui s'amuse infiniment dans la compagnie de M. Hagenbeck, le marchand qui fournit l'univers de bêtes féroces. Ce même reporter, homme-protée par définition et par profession, se fera tout à l'heure pédagogue pour étudier et comparer les méthodes d'enseignement et d'éducation en France et en Allemagne ; il se fera ingénieur des mines, pour comprendre et pour faire comprendre l'extraction et le travail de l'ambre, qui se font à Kœnigsberg ; il se fera historien en foulant le sol moyenageux de Dantzig et en notant les terribles souvenirs de l'occupation française que garde cette cité. Il se fera commerçant, marin, pour nous

peindre Brême, et son activité admirable, qui ressemble à celle « d'une ménagère silencieuse et bourrue », qui lutte avec une ardeur magnifique et offre une leçon vivante et féconde pour toutes les villes commerciales du monde, et sa rivale, Hambourg, la « plus jolie ville d'Allemagne, celle aussi qui a le moins le caractère allemand, ville où l'on est riche et où l'on sait vivre » ; pour nous montrer en des traits saisissants la lutte féconde, utile, ardente, que se livrent ces deux cités pour la suprématie commerciale ; il se fera économiste pour nous expliquer la constitution de ces « kartels », ces syndicats de fabricants ou de commerçants qui s'entendent pour défendre par tous les moyens leur industrie ou leur négoce ; économiste encore pour nous montrer les raisons du formidable développement commercial en Allemagne, celles de notre engourdissement, qu'il voudrait passager et que son livre, peut-être, aidera à secouer.

Il se fera homme politique, tour à tour polonais et prussien, pour nous exposer cette terrible question de la Pologne, « cet os que la Prusse gloutonne ne peut avaler et que cependant elle ne veut pas rendre » ; avec une étonnante impartialité, il trouvera moyen de nous faire entendre les deux cloches, de nous dire sans excès de sentimentalité verbeuse, les douleurs et les souffrances de la Pologne opprimée, de nous faire comprendre les froids, les impérieux, les nécessaires raisonnements de la Prusse dominatrice. Il se fera diplomate enfin,

pour parler avec M. de Bülow des questions les plus brûlantes, les plus délicates, qui séparent et divisent la France et l'Allemagne, conciliant de façon fort adroite sa curiosité ardente avec le tact et la réserve qui s'imposent en de pareils sujets, avec aussi un grand souci de patriotisme intelligent et clairvoyant. Et je suis bien loin d'avoir tout dit, et je n'ai fait, comme à vol d'oiseau, que le résumé succinct d'une table des matières contenues dans un livre, qui offre au lecteur une admirable moisson de faits, d'idées, de documents rassemblés dans des pages d'un agrément et d'un intérêt merveilleux.

GUILLAUME DUBUFE

La valeur de l'Art.

L'objet que se propose M. Guillaume Dubufe, il nous le dit en quelques lignes : « l'Art est le grand témoin du monde, le plus sincère, le plus beau, et jusqu'à ce jour le plus véridique. La Science en sera-t-elle le juge définitif et souverain? A cette question, que se posent actuellement avec quelque curiosité le public, avec quelque anxiété les artistes, j'essaierai de répondre ici en invoquant les grands chefs-d'œuvre des mains humaines qui sont à travers les siècles les points de repère de la

beauté ». Et l'artiste philosophe répond indirectement, mais de façon précise et éloquente, lorsqu'il dit que l'art a indiqué, a ouvert le périlleux chemin de la Vérité, où nous commençons à peine à découvrir quelques lueurs de certitude. Ce que diront, en mots prophétiques, un Archimède, un Kepler, un Galilée, un Pasteur; ce que tenteront demain de démontrer de purs mathématiciens, les simples artistes du vieux monde l'avaient tranquillement pressenti, deviné, et en œuvres sublimes, donné avec leur cœur, en pâture à la foule inconstante et fugitive. Les artistes sont les meilleurs agents de transmission du perpétuel désir, et devant l'immense vanité des choses, les grands accumulateurs d'espoirs. Ils font, bien avant le temps, la preuve de l'infini, étant les seuls témoins véridiques de cette recherche de l'absolu qui est la dignité même et peut être la seule raison d'être de l'effort humain ».

J'aurais voulu citer tout ce discours, il est d'une envolée superbe, il témoigne d'une fervente passion, d'un enthousiasme enivré pour l'Art, d'une magnifique confiance dans le rôle de l'artiste. Ce sont là des sentiments exprimés avec une persuasive éloquence, mais M. Guillaume Dubufe, travaillant pour la Bibliothèque de Philosophie scientifique s'est donné le luxe d'arguments très solides, de documents très péremptoires, et son livre, avec ses solides études sur les origines de l'art,

sur l'art et son rôle religieux, son rôle politique, son rôle social, est un véritable monument scientifique élevé à l'art ; il est de plus, je le répète, écrit dans une langue très précise et très pure, et d'une forme qui rend sa lecture, non seulement accessible, mais tout à fait attrayante pour le grand public.

MARINETTI

Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste.

L'auteur fait ici, quoi qu'il en dise, de la critique, et même de la critique terriblement mordante. J'ai trop aimé l'enthousiasme que ce poète exprime en des strophes ardentes à d'autres poètes, j'ai trop loué sa généreuse faculté d'admiration, pour ne pas affirmer aujourd'hui combien je l'aime moins dans le rôle de briseur d'idoles.

Bien qu'il s'en défende, à son insu même peut-être, son livre a presque les allures d'un pamphlet contre d'Annunzio. Pamphlet amusant, certes, littéraire, mordant, incisif, plein de qualités et parfois de remarques judicieuses, mais outrancier comme tous les pamphlets.

Au seuil de son livre, qu'il dédie « aux ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova », l'écrivain adresse un salut aux dieux qui s'en vont, à Giuseppe Verdi, dont « la chétive bière contenait

la grande âme chantante et généreuse de l'Italie, où était enfermé tout le lyrisme sanglant de son indépendance conquise, toute sa volonté libératrice »; et à Giosue Carducci, le vaste, grand et généreux poète. Avec ses enthousiasmes pour ces illustres dépouilles et ses ironies pour les cérémonies de leurs funérailles, M. Marinetti a tracé un tableau lumineux, émouvant, éloquent, et dont les vives couleurs font ressortir le second tableau du dyptique, le plus considérable, celui qui est consacré à d'Annunzio « d'Annunzio reste » dans lequel les enthousiasmes ont presque entièrement cédé la place aux ironies.

A certaines pages, M. Marinetti nous dit son goût pour telle œuvre de d'Annunzio, mais c'est immédiatement pour lui sacrifier toute une série d'autres plus importantes, ou pour découvrir dans celle-là même qu'il a choisie, des défauts, des lacunes, des faiblesses; et pourtant, il se défend, nous dit-il, contre l'ironie : « Que de fois j'ai pris la plume pour exercer mon ironie sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, et que de fois la plume a glissé sournoisement entre mes doigts au spectacle enchanteur et toujours amusant de sa vie bariolée de tous les rayons de la fortune ! » Vous voyez tout de suite l'intention ; je ne veux retenir que la déclaration du début, d'où il résulterait que M. Marinetti n'a jamais exercé son ironie sur Gabriele d'Annunzio, et je reste confondu, car cette phrase est écrite à la fin du livre où j'ai vu

pour mon compte des ironies sans nombre à l'adresse de l'écrivain italien.

J'en ai même trouvé, oserai-je avouer, d'un peu excessives ; celles qui concernent la toilette de d'Annunzio — et qui sont d'ailleurs spirituelles — ne devraient pas trouver place, à mon sens, dans un livre qui reste toujours d'une haute tenue littéraire et où, lorsque de temps à autre, l'auteur lâche un peu sa victime, pour parler de certains paysages d'Italie, où de certaines pièces de la littérature italienne, se trouvent des pages d'une grande et généreuse beauté. En somme, et malgré toutes les réserves que j'ai cru devoir faire, à cause justement de l'estime littéraire où je tiens M. Marinetti, son livre reste une œuvre tout à la fois très divertissante et très remarquable, œuvre d'un ciseleur de mots et d'un jongleur d'idées.

GEORGES ROULLEAUX-DUGAGE

Paysages et Silhouettes exotiques.

En voyage maintenant. Voici des *Paysages et Silhouettes exotiques*. « Croquis d'un voyage autour du monde » par M. Georges Roulleaux-Dugage. J'ai pris à lire ce livre, un très vif plaisir, qui provient non seulement de l'art aimable des descriptions, mais encore et surtout, de la

sincérité, de la jeunesse, des enthousiasmes de M. Georges Roulleaux-Dugage. Ce jeune voyageur a été étonné, surpris, émerveillé par beaucoup de choses, et il n'a pas eu honte de ses surprises ni de ses admirations. Hardiment, ingénuement, il a « découvert » les Indes et la Birmanie, et l'Indo-Chine, et les côtes chinoises et le Japon — et rien n'est contagieux comme le plaisir de ses découvertes; en outre, M. Roulleaux-Dugage a été servi par les circonstances, puisqu'il est arrivé à San-Francisco au moment même où un désastre inoubliable réduisait en ruines la grande ville de la Californie; ainsi, il eut l'occasion, spectateur presque unique du tragique spectacle, d'emplir ses yeux d'une inoubliable vision, et de la noter avec une intensité et une émotion prodigieuse.

CLAUDE ANET

Notes sur l'Amour.

Tour à tour profondes, passionnées et cyniques, ces réflexions sur l'amour, sur les hommes et sur les femmes, sur la beauté, sur la jalousie, sur l'amour et la littérature, ont, en tous cas, ce mérite, d'être dénuées de toute prétention; M. Claude Anet a dit sur l'amour des choses parfois audacieuses, souvent très justes, toujours judicieuses;

et il nous prévient spirituellement dans sa préface, qu'il ne croit pas avoir écrit sur l'amour un livre définitif, ni même objectif, car on ne saurait sur cet éternel, odieux, tragique et gracieux sujet, dire que des choses subjectives, donner que des impressions personnelles; les impressions de M. Claude Anet sont originales, réfléchies, sincères et exclusives de « cette sentimentalité fade, poisseuse, universelle, dont on abuse, de cet apitoiement sans mesure, hors de propos, de cette effusion radoteuse, de ce balbutiement imbécile, de ce langage des fleurs et de cet ânonnement des âmes. »

MARINETTI

La Ville charnelle.

Voici un recueil de poèmes : *la Ville charnelle*, qui va soulever bien des enthousiasmes et bien des réprobations ; il mérite les uns et les autres, et son auteur, le poète Marinetti, digne très souvent de vive sympathie, a besoin parfois de quelques excuses. Donnons-les lui tout de suite ; ce poète italien est né sous le soleil d'Egypte : la lumière d'Afrique l'a quelque peu ébloui, et ses yeux se sont emplis des voluptueuses visions de l'antique Egypte; c'est pourquoi il y a dans ce livre

des pièces dont on ne saurait parler ici ; mais il en est d'autres, et beaucoup, dont on peut sans restriction admirer la force lyrique, la délirante imagination, le rythme étrange, harmonieux et nouveau. N'en doutons pas, il y a dans ce « livre d'amour », que M. Marinetti dédie à ses fossoyeurs, des pages qui sont d'un poète généreux, enthousiaste, désintéressé, qui aime la Muse, même et surtout dans le génie des autres ; il faut lire, après ces « petits drames de lumières », ces dithyrambes où sont exaltés l'art de Gustave Kahn :

> O Génie africain que le sort exila
> Dans le tohu-bohu des foules parisiennes !...

et celui d'Henri de Régnier :

> O rameur nonchalant dont la voix nostalgique
> Cadence les saccades de l'aviron sonore
> Et le mol froissement velouté de la pale,

et celui de madame de Noailles dont il dit joliment que :

> C'est elle dont la voix jaillissante et lunaire
> Se balance parfois dans ses poèmes,
> Comme la tige même des astres parfumés !

MÉMENTO DU MOIS DE JUILLET

ROMANS

Aubier (Fernand). — *Képis à trois ponts.*

Beaume (Georges). — *Les trois apôtres*, un charmant volume, où avec infiniment de verve et d'esprit, avec aussi une pénétrante émotion et une véritable force dramatique, l'écrivain nous conte une très méridionale histoire toute remplie de plaisantes galégeades qui risquent parfois de tourner très mal et sous lesquelles il y a beaucoup de psychologie et une très fine observation.

Behaine (René). — *Histoire d'une Société*, un très étrange et très intéressant volume où l'auteur fait sous une forme à la fois très symbolique et très vivante, le procès de l'éducation moderne.

Delbousquet (Emmanuel). — *Miguette de Cante-Cigale*, un roman landais, où l'auteur dont j'ai déjà dit le rare talent, évoque, en une prose sonore et somptueuse, les paysages déserts et magnifiques de son fruste pays.

Geffroy (Gustave). — *L'Idylle de Marie Biré.*

Graffigne (Aimé). *La Blessure.*

Junka (Paul). — *Contes tendres*, un volume où les plus nobles sentiments sont exaltés en d'aimables et émouvantes nouvelles.

La Hire (Jean de). — *La Roue fulgurante*, un très curieux et très scientifique roman d'aventures.

Lapaire (Hugues). — *L'Epervier*, un très beau roman rural où l'auteur a campé avec une rare maîtrise une terrible figure de Shylock des champs, usurier rapace et cruel, victime à la fin, formidablement, de ses méfaits et ses basses voluptés.

Legrand (Maxence). — *La Bataille perdue.*

Maizeroy (René). — *L'Education amoureuse.*

Mandelstamm (Valentin). — *Un Aviateur*, un roman où l'auteur a très dramatiquement et ingénieusement tiré parti pour une fiction romanesque de ce qu'il y a encore d'impossible et de mystérieux à nos yeux dans cette science très vivante et très concrète de l'aviation.

Martorel (André). — *Les deux Instincts*, un roman de noble inspiration, de passion douloureuse et d'une réconfortante philosophie, où M. André Martorel a inscrit cette épigraphe : « La lutte constante pour l'être et le bien-être; l'harmonie, en soi et autour de soi, possible uniquement par l'Amour ».

Medine (Fernand). — *L'Armée qui souffre.*

Nion (François de). — *La Belle au bois dormant*, un charmant livre où l'auteur a, le plus ingénieusement du monde, retourné l'aventure de Rip pour nous faire vivre une galante, sentimentale et touchante histoire du temps de Louis XVI.

Pepin (Madame Alice). — *L'Enfant*, « roman d'actualité ».

Rehault (Ludovic). — *Le Fils de Monsieur Camille*, un roman où l'auteur traite le plus plaisamment et le plus spirituellement du monde de graves questions.

Renard (Maurice). — *Le Docteur Lerne*, Sous-Dieu.

Rod (Edouard). — *Aloyse Valérien*, un très beau livre qui mériterait une longue analyse, étude passionnelle, d'une magistrale puissance, d'une admirable compréhension, où par la double et tragique aventure d'Aloyse Valérien et de sa fille Agnès Bellune, l'auteur nous montre l'inéluctable force des fatalités amoureuses, l'impuissance éducatrice des plus tragiques exemples : c'est un très beau livre, d'une noble et poignante simplicité.

Rovida (Jean). — *Comment on les capte*, « roman passionnel ».

Samy (Paul). — *Terre fertile*, un roman d'une très haute et très émouvante portée sociale.

Saussay (Victorien du). — *Une Union libre.*

Thorel (Jean). — *La lutte pour l'amour*, un livre dont l'auteur nous « prévient honnêtement que c'est un roman d'analyse présentant cette particularité aggravante que l'analyse porte tout entière sur ce que les amateurs d'émotions fortes appellent volontiers des poin-

tes d'aiguilles : en tout cas, roman très émouvant que celui de Henri de Lannier, de Marthe sa femme, et de leur ami Pascal, dont les intimes souffrances sont faites pour conquérir même les amateurs d'émotions fortes.

Wells (H.-G.). — *La burlesque équipée du cycliste*, un délicieux roman humoristique où il y a quelquefois beaucoup mieux que de l'humour, et où H. G. Wells a campé une étonnante figure de Don Quichotte moderne, entre les jambes duquel Rossinante fut remplacé par une bicyclette, du genre dit « clou », dont la seule description est un poème. Le roman est très littérairement et très scrupuleusement traduit par MM. Davray et Kozakiewicz.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Alliès (Paul-Albert). — *Une Ville d'Etats*, « Pézenas au XVI[e] et XVII[e] siècle, Molière à Pézenas ». Ce livre, préfacé par M. Jules Claretie et illustré de nombreuses gravures, nous donne des détails tout à fait intéressants et parfois inédits, sur cette curieuse ville de Pézenas dont la situation est si belle, dont le rôle politique, artistique, économique, fut si important au seizième et dix-septième siècles et dont l'histoire apparaît surtout auréolée du souvenir de Molière qui s'y essaya en son art de comédien, qui y connut le frisson des premiers succès, constituant par là même, à cette heureuse cité, une gloire immortelle.

Barneville (Pierre de). — *Les Ombres sur le mur*. Poésies.

Benhazera (Maurice). — *Six mois chez les Touaregs du Ahaggar*.

Bernard (Tristan). — *Théâtre*, un premier volume où nous retrouvons, avec quelle joie, quel rire et quel sourire, la folie de *l'Anglais tel qu'on le parle*, l'amertume de *Monsieur Codomat*, les pittoresques joyeusetés du

Seul bandit du village et cet admirable *Daisy*, et tous les autres, *les Pieds nickelés* et *l'Aimable lingère* et la *la Petite femme de Loth* ou *Franches Lippées*, petits chefs-d'œuvre — petits par la taille seulement — du théâtre contemporain.

Biez (Jacques de). — *Le Jardin aux Ciguës*, un curieux recueil de « scènes vivantes de la politique », volume d'étude de mœurs politiques plutôt, où M. Gustave Geffroy trouve des qualités admirables.

Biré (Edmond). — *Mes Souvenirs 1846-1870*, un livre d'histoire anecdotique, politique et littéraire, tout rempli d'anecdotes spirituellement contées, sans aucun apprêt, avec beaucoup de bonne grâce, de bonne humeur et de sincérité, de petits mémoires, nous dit gentiment l'auteur dans sa préface, de ces petits mémoires qu'on aurait tort d'ailleurs de mépriser « parce que presque tous présentent de l'intérêt, plusieurs ont une réelle valeur ».

Bliard (Pierre). — *Fraternité révolutionnaire.* Il y a dans ce titre, sous lequel l'auteur publie des études et récits, une bonne dose d'ironie, car M. Pierre Bliard qui, on s'en aperçoit bien vite, n'aime pas beaucoup la Révolution, estime que cette grande tourmente ne fut rien moins que fraternelle: et il entreprend de nous le démontrer en une série de récits tendancieux, est-il besoin de le dire, mais généralement très documentés et fort intéressants, parmi lesquels j'ai goûté surtout l'histoire d'un « Club en province », et le formidable chapitre des « Victimes du Tribunal révolutionnaire ».

Bonnard (Abel). — *Les Histoires*, une œuvre où très heureusement inspiré le poète-lauréat nous dit dans un rythme fort original : *la Sous-Préfète* et *le Prince persan.*

Caignard (Hilaire). — *Sur la Route,* des notes de voyage, verveuses, pittoresques, amusantes, croquées par M. Hilaire Caignard, tandis qu'il était au volant de sa voiture, « pendant les longues randonnées dans les plaines de la Beauce ou de la Limagne, sur les bords de la Loire et du Rhône, tandis que son esprit désintéressé de sa machine dont la conduite se fait en gestes instinctifs, courait au loin ». Il ne faut pas nous plaindre de cet « esprit désintéressé » puisqu'il nous a valu un livre

tout à fait agréable, mais je le trouve terriblement dangereux pour le compagnon de route éventuel de M. Hilaire Caignard.

Champion (Pierre). — *Charles d'Orléans joueur d'échecs*, une forte intéressante plaquette.

Charles (Gaston). — *La Danseuse nue et la dame à la Licorne*, une délicate, intelligente et littéraire étude de psychologie et d'art.

Couyba (Charles). — *Les Beaux-Arts et la Nation*, un livre tout à fait intéressant et nourri de faits, d'idées et de documents, où M. Charles Couyba — dont tout le monde connait la haute compétence et la généreuse passion pour l'art, et qui est l'un des hommes politiques de ce temps à qui notre République doit d'être un peu (si peu !) athénienne — passe en revue les relations de l'art et de l'Etat, la décentralisation artistique, l'art décoratif, le Conservatoire, la protection artistique, donnant sur toutes ces questions de précieux renseignements, indiquant de façon formelle les réformes qu'il faut accomplir sans délai.

Diémer (Louis). — *Fontainebleau*, « Collection des Villes d'Art célèbres ».

Fleischmann (Hector). — *Les filles publiques sous la Terreur.*

Florent-Matter. — *L'Alsace-Lorraine de nos jours*, un livre très émouvant où se trouve démontré que, suivant le mot de M. Maurice Barrès dans la préface, « la protestation, pour ne plus retentir en éclats oratoires, n'en est pas moins vivante dans le cœur des annexés ».

Ganay (Ernest de). — *La Cendre des heures*. Poésies.

Gillouin (René). — *La Comtesse de Noailles*, « Collection des célébrités d'aujourd'hui ».

Guénin (Eugène). — *Dupleix*, un très beau livre publié d'après des « documents inédits tirés des Archives publiques et privées de France et d'Angleterre ».

Gusman (Pierre). — *La Villa d'Hadrien*, un très savant et très agréable livre.

Justice (Octave). — *Essai sur l'art français dans les monuments civils*, une étude où sous une forme tout à fait agréable et littéraire, l'auteur, fait défiler sous nos yeux, « avec leurs caractères essentiels, les six grandes épo-

ques de l'histoire de notre art national dans l'architecture ».

Lavisse (Ernest). — *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution,* le 8e volume consacré à la fin du règne de Louis XIV.

Legrand-Chabrier. — *La Journée d'Arles*, un très gracieux petit volume où l'auteur nous dépeint et nous raconte très joliment la petite ville d'Arles.

Maraval-Berthoin (Madame). — *Poèmes Algériens,* des vers de forme très classiques, tout vibrants d'un grand amour pour l'Algérie, évocateur de ses éclatantes couleurs et de ses orientales splendeurs.

Montaigne. — *Essais,* une excellente édition en trois volumes, texte établi sur l'édition de 1588 et où le lecteur trouvera tout de même toutes les variantes et additions de la version de 1595, qui sont renvoyées en bas de page; ainsi se trouvent nettement reproduites, dans un même cadre, et sans confusion, les deux grandes leçons des *Essais.*

Nazelle (Marquis de). — *Dupleix et la défense de Pondichéry* — 1748, d'après des documents inédits et les archives de la famille Dupleix.

Pinon (René). — *L'Europe et l'Empire ottoman*, un très actuel et très intéressant volume.

Rolland (Romain). — *Les musiciens d'aujourd'hui,* une belle, savante et pittoresque étude.

Rzewuski (Stanilas). — *L'Optimisme de Schopenhauer,* une étude où l'auteur soutient une thèse qui m'est chère depuis longtemps, en niant le pessimisme du philosophe allemand; pour moi, j'ai toujours considéré que les gens qui voient en Schopenhauer un professeur de tristesse et de désenchantement démontrent tout simplement qu'ils ne comprennent rien à son œuvre; M. Stanislas Rzewuski est de cet avis, il l'étaye sur des arguments tout à fait judicieux et décisifs, et son livre est une œuvre utile, savante et réconfortante.

Sainte-Suzanne (Madame). — *Douleurs et voluptés,* des poésies d'une très haute et très noble inspiration et parfois d'un charme admirable.

Sansrefus (Gaston). — *Gaultier Garguille, comédien de l'hôtel*

de Bourgogne, « farceur et chansonnier normand, sa vie, ses œuvres », un volume d'une très intéressante, très solide et très joviale documentation, où l'auteur conte l'existence aventureuse d'un bouffon cher à Richelieu, s'estimant heureux s'il a « pu intéresser le lecteur à son héros, dont la silhouette capricante et grotesque se dessine sur la toile de fond du Théâtre de la Foire ».

Savine (Albert). — *L'Abdication de Bayonne.*

Sorel (Georges). — *Les illusions du Progrès.*

Soubies (Albert). — *L'Almanach des spectacles*, « année 1907 ». — *Histoire de la musique*, une nouvelle édition des deux jolis volumes de format si abordable et de si complète documentation consacrés par l'auteur aux « Iles Britanniques ».

Souzey de la Sabretache (Commandant). — *Les Allemands sous les aigles françaises.*

Tchobanian (Archag). — *Poèmes*, (Aurore, la Caravane des Heures, Angoisse, Visions, Dans la Nuit, Sur la Colline) éloquemment préfacés par M. Pierre Quillard, qui rappelle ce jugement de M. Anatole France déclarant M. Archag Tchobanian « un très haut poète à l'âme fière et tendre ».

Uzanne (Octave). — *L'Esprit de Barbey d'Aurevilly*, un dictionnaire de pensées, traits, portraits, et jugements tirés de l'œuvre critique du maître.

Visan (Tancrède de). — *Lettres à l'Elue*, confession d'un intellectuel, un livre qu'aime M. Maurice Barrès, parce qu'on « y sent fraichir la vieille fontaine celtique ».

AOUT-SEPTEMBRE

LES ROMANS

MAURICE VAUCAIRE

Le métier de mademoiselle Pip.

Ce livre est tout à fait aimable et amusant et c'est un compagnon indiqué pour le touriste dont il égayera la rêverie, sans jamais l'obliger à de bien douloureux efforts et sans l'exposer au danger des émotions fortes, toujours redoutables pendant la canicule. Et puis on y parle tout le temps de milliardaires, on y coudoie des gens heureux et qui réussissent; la compagnie de ces gens est si agréable et l'on a tant de plaisir à se lier avec eux, ne fut-ce que pendant le court espace d'un roman!

Donc mademoiselle Pip est une milliardaire; son père gagna dans l'entretien des chaussures une colossale fortune : il est aujourd'hui « le roi du cirage »; mademoiselle Pip, malgré ses millards, n'a pas voulu rester inactive, et comme elle est Américaine, elle n'y est point allée de main morte; elle est championne dans tous les sports, lauréate de tous les concours, qu'il s'agisse de littérature, de musique ou de chant. Munie d'un tel bagage et d'un peu d'énergie, une jeune fille doit pouvoir se tirer d'affaire dans la vie; c'est l'opinion de mademoiselle Pip, ce n'est pas celle de son père, et sur un défi de ce dernier, elle laisse là le palais paternel et s'en va librement et sans un sou à la conquête de l'existence. Tout de suite, elle a la chance d'être prise comme femme de chambre par la princesse Torricelli — chance relative, car tout de même une jeune fille ainsi armée pouvait trouver mieux — mais n'ayez crainte, tout cela tournera très bien. En compagnie de sa patronne, mademoiselle Pip a l'occasion de déployer tous ses talents. Elle entre en relation avec les plus fameux compositeurs, les enchante par sa voix admirable et devient une grande cantatrice. Entre temps, et c'est ce qu'il y a de plus heureux dans son histoire, elle fait la connaissance d'un jeune homme qui s'appelle Frédéric Puget, un jeune homme pauvre, mais que l'auteur a doué de toutes les vertus, de loyauté, de franchise et d'honneur. C'est en outre un gar-

çon fort ingénieux qui a inventé un certain procédé pour emmagasiner dans des boîtes et vendre au public les fameuses pommes de terres frites qu'on appelle les « pommes Chip ». Et cet heureux homme trouve du même coup une femme délicieuse et un précieux commanditaire dans la personne de son beau-père, le milliardaire Pip, grâce à qui nous aurons sans doute quelque jour la gloire nationale de posséder en Amérique un nouveau roi, « le roi de la pomme de terre ». Comme vous voyez, ce roman qui commence bien finit mieux encore ; il se tient d'un bout à l'autre dans une note d'aimable gaieté, et M. Maurice Vaucaire, qui n'y a pas mis l'ombre de prétention, nous offre avec lui un très gentil et très agréable camarade de vacances.

HENRY ARDEL

L'Eté de Guillemette.

L'Eté de Guillemette, est une œuvre tout à fait gracieuse et jolie où le romancier, dont j'ai eu maintes fois l'occasion de louer le talent, montre le plus agréablement du monde que l'on peut émouvoir et passionner les lecteurs en leur parlant de sentiments généreux, en leur montrant des âmes virginales et saines, et qu'un roman

peut être fait pour les jeunes filles sans ennuyer les hommes.

Une ravissante figure de jeune fille domine ce livre, c'est Guillemette Seyntis, une opulente héritière, qui se donne le luxe d'être une âme généreuse et forte et qui a, avec toutes les curiosités, toutes les ardeurs d'Eve, la parfaite candeur d'une vierge innocente et l'énergie d'une bonne et vaillante petite Française.

Comment, au cours d'un été, cette petite fille trouve le moyen d'éviter un divorce, de rapprocher un ménage désuni et de faire son propre bonheur sans presque y avoir pensé, c'est ce que M. Henry Ardel nous raconte en une suite de scènes tout à la fois plaisantes et gracieuses, contées en toute simplicité, et qui constituent le plus charmant des romans que les jeunes filles puissent, en cette saison estivale, prêter, après l'avoir lu, à leurs parents qui en seront également ravis.

NONCE CASANOVA

La Symphonie Arabe.

Nonce Casanova fait figurer son roman dans la série qu'il intitule : *l'Histoire des hommes*, série dans laquelle il nous donna récemment la très réaliste et très triste histoire de *Jean Cass*, *pau-*

vre diable. Et il a eu raison, car son nouveau livre nous redit dans sa forme étrange et qui étonne un peu, en ces versets au rythme majestueux et grave comme ceux d'un cantique, une histoire qui est humaine éternellement, celle de l'amour, de la passion, de la jalousie et de la haine. Ses héros ont des noms bizarres : l'homme s'appelle Thaieb, la femme s'appelle Baada; mais sous ces noms inaccoutumés, c'est l'âme de l'homme et de la femme, des deux adversaires de toujours, qui palpite et qui souffre. Leur aventure : la trahison de Baada, la douleur et la vengeance sauvage de Thaieb, a beau nous être contée en une prose étrange, elle a beau être découpée en des versets mystiques, c'est tout de même la vieille histoire de l'amour et de la souffrance, la vieille histoire toujours nouvelle que souffrirent les adeptes de Mahomet, comme ceux du Christ, que souffrent et que souffriront les mécréants d'aujourd'hui et de demain. A cette éternelle histoire, Nonce Casanova a donné un cadre d'une couleur et d'un éclat extraordinaires ; il y a là un sens de l'Orient tout à fait remarquable. C'est toujours très pittoresque et c'est parfois très beau. Et ce livre arabe qui fut écrit « en l'an 1314 de l'Hégire, sous la protection d'Allah, du 8 de Moharem au 14 Genhad-et-Thani », est fait, je vous assure, pour intéresser très vivement les hommes qui le liront au mois d'août de l'an 1908 de l'ère chrétienne.

GUSTAVE KAHN

Contes hollandais.

Ils sont délicieux, ces « contes du beau pays de Hollande et aussi du beau pays de la jeunesse et des féeries » que l'auteur dédie à sa fille, Lucienne Kahn. On retrouve dans ces histoires toutes les vivantes et belles qualités de ce poète qui débuta dans les lettres, voilà quelque vingt ans, avec une œuvre retentissante, et qui, depuis, a fourni une si belle carrière, si noble et si probe. Dans ses *Contes hollandais*, c'est tout à la fois le poète qui parle, ce poète « inventeur de rythmes, de timbres et de métaphores », et le romancier si habile à doser savoureusement le lyrisme et l'observation, et c'est, tour à tour, l'aventure de la petite Margareth et de la princesse Sita qui la protège, aventure qui se passe au creux des assiettes peintes, en une farandole étonnante de nains, de fées et de gnomes, et qui se termine le plus heureusement du monde par les épousailles de la petite Margareth, et *l'Héritage*, une amusante histoire où nous faisons connaissance avec M. Van Peterskerke et son gendre, Cyprien Bardalle, que nous retrouvons dans le conte suivant : *l'Age d'or*, qui m'apparaît, celui-là, tout à fait supérieur, d'un sens philosophique très profond, sous sa forme ironique et plaisante.

Le beau-père et le gendre ont été invités par un certain M. Klumpkerl à venir contempler les merveilles de l'Age d'or qu'il retrouva et fit renaître dans son village. Et ils s'attendent à contempler un tableau « où il y avait au fond la mer bleue, de petits moutons bien blancs y paissaient sur les vagues, les tritons les surveillaient en faisant de la musique pour leur plaisir, en toute liberté, sans chef d'orchestre », dans cette époque admirable « où dans les champs, des tigres veillaient pour en écarter avec douceur les lapins qui eussent abîmé les récoltes ».

Mais ce n'est pas cela qu'ils trouvèrent, nos deux voyageurs. Ce n'est pas cela qu'inventa M. Kumpkerl pour rendre l'humanité heureuse. Non! Simplement, dans sa sagesse, il s'est aperçu que nous avions tous notre violon d'Ingres et que nous aimions toujours à nous occuper d'autre chose que de notre métier. Aussi dans son village on ne rencontre que « des gens qui s'occupent avec ardeur de ce qui ne les regarde pas et de ce pour quoi ils n'ont aucune aptitude, de ce à quoi ils n'entendent rien. Et, de là, le bonheur, le contentement de soi, l'admiration de soi-même qui en est la base. Car le bonheur naît de l'erreur et de l'illusion, de la méprise orgueilleuse ». Et, chez M. Klumpkerl, c'est le bourrelier qui fait les chaussures, le cordonnier qui sonne la cloche, le charpentier qui joue de l'orgue, le serrurier qui chante, etc.

Mais il faut lire en entier cette jolie histoire, qui est bien la plus originale et la plus spirituelle leçon de sagesse qui soit. Et il faut lire toutes les autres remplies de pittoresque, de narquoise bonhomie et de poésie ailée.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, THÉATRE.

EUGÈNE DEPREZ

Les Volontaires nationaux, 1791-1793.

Sous les auspices de la section historique de l'état-major de l'armée, M. Eugène Deprez vient de publier, sous le titre : *les Volontaires nationaux, 1791-1793*, une forte étude sur « la formation et l'organisation des bataillons d'après les archives communales et départementales ». Dans son avant-propos, l'auteur nous explique l'intérêt de son œuvre : « Il n'y a pas, nous dit-il, de question qui semble, au premier abord, mieux connue que celle des volontaires nationaux de 1791-1792; il n'en est pas, à vrai dire, qui soit moins étudiée dans son ensemble. » Une légende s'est formée autour de ceux qui ont défendu la Patrie en danger, légende double d'un enthousiasme

sans bornes ou d'une sévérité farouche, parfois injuste. Aussi éloigné de l'un et de l'autre, l'auteur s'est appuyé sur des faits et sur des documents, pour rechercher et pour trouver la vérité. Et il a écrit ainsi un livre d'un grand intérêt sur une des périodes les plus intéressante de notre histoire militaire.

HENRI AMIC

ET L'AUTEUR D'« *Amitié amoureuse* ».

Jours passés.

La littérature et l'art dramatique de notre temps revivent à nos yeux charmés dans ce livre, où les auteurs nous offrent une gerbe de souvenirs sur des morts illustres ou charmants, de Guy de Maupassant à Jeanne Samary et Madeleine Brohan, dont l'esprit légendaire pétille en des traits et des épîtres qu'on relit avec un plaisir teinté de quelque mélancolie.

Mais dans ce livre, que j'aime presque tout entier, je déplore tout à fait le dernier chapitre consacré, à la vieille, à l'éternelle querelle que se livrent — sur leurs tombeaux — les partisans de George Sand et ceux d'Alfred de Musset. Non certes que les auteurs n'aient point parlé de ces morts illustres avec tout le tact et tout le respect

qui convenaient ; mais je ne me lasserai point de dire qu'on devrait laisser ces ombres en paix, ces ombres qui depuis si longtemps ont dû se pardonner mutuellement, cependant que des admirateurs fervents s'obstinent à les ruer l'une contre l'autre. Oui, je prétends que c'est mal aimer George Sand que de s'obstiner à défendre sa mémoire en attaquant celle d'Alfred de Musset. M. Henri Amic et l'auteur d'*Amitié amoureuse* estiment que dans le drame de Venise c'est elle qui d'un bout à l'autre eut le beau rôle, et, pour le démontrer, ils reproduisent des lettres admirables de ferveur, de passion, ils nous montrent la noblesse, la grandeur, la tendresse infinie de la châtelaine de Nohant, et tout cela est très bien. Mais ils tiennent — en nous rappelant, pour l'écouter, le regrettable épisode Pagello — à nous redire l'alcoolisme, la brutalité du malheureux et génial Alfred de Musset, et cela est tout à fait fâcheux !

George Sand et Alfred de Musset furent deux êtres de génie qui s'aimèrent passionnément et se firent cruellement souffrir, comme, hélas ! ont fait et feront la plupart des amants. Laissons-les donc une bonne fois tranquilles. Aimons-les, admirons-les sans commentaires. Partisans ou adversaires des deux amants, réconcilions-nous dans le silence comme ils se sont réconciliés eux-mêmes depuis si longtemps dans la mort !

MAURICE MAGRE

La Conquête des femmes.

Il est charmant ce livre! d'une forme très savoureuse, plein d'esprit, de grâce et de légèreté; je l'ai lu avec infiniment d'agrément, et pourtant je ne saurais dire combien je regrette qu'il ait été écrit, et que le gracieux poète de *les Lèvres et le Secret* se soit ainsi abandonné au plaisir du cynisme et de l'ironie. Le titre indique assez le sujet et la portée du livre; comme M. Cunisset-Carnot offre aux disciples novices de Nemrod un manuel de la chasse au gibier, M. Maurice Magre donne aux jeunes hommes en quête d'amour, des conseils pour la conquête des femmes. Il y met, sans doute, moins de conviction, mais tout de même cette assimilation qui s'impose à moi me choque et me froisse plus que je ne saurais dire. Bien sûr, je suis un esprit rétrograde, attardé dans un respect suranné de la femme et de l'amour; mais je tiens à ces sentiments vieux jeu. M. Maurice Magre m'objectera que ce sont là de bien grands airs et de bien grands mots pour juger un badinage où il a voulu seulement se divertir et divertir ses lecteurs. Je le sais bien! Mais je ne puis m'empêcher de prendre au sérieux son badinage et de m'en indigner un peu.

Il y a d'ailleurs, dans ses observations et ses

conseils, autour de quelques vérités spirituellement observées, tant de sophismes, non moins spirituels d'ailleurs, mais sophismes tout de même, et tant d'inexactitudes. M. Maurice Magre n'offre point ses conseils à « ceux que la nature a faits, par un don aimable, grands de taille, beaux de visage, et doués d'un esprit entreprenant » ; qu'en feraient-ils? Les femmes sont à eux d'avance! C'est pour les autres qu'il a institué cet attirail de chasse, cet arsenal de ruses, car il faut à ceux-là un talent considérable pour conquérir les femmes, « un immense génie ne compense pas des taches de rousseur, ou des yeux chassieux, les beaux triomphent des laids, comme le jour triomphe de la nuit. » Quelle erreur initiale! Quelle méconnaissance de la femme, et quel mépris de l'expérience quotidienne, éclatent dans ces déclarations liminaires! le reste est à l'avenant. C'est spirituel et amusant au possible, il y a là des trouvailles délicieuses d'humour, mais cela est faux, et l'humanité — l'humanité amoureuse — vaut mieux que cela.

Non! jeune homme, n'écoutez pas les conseils de M. Maurice Magre, ne soyez pas à ce point cynique, prudent et averti, ne vous proposez pas par avance d'utiles et profitables comparaisons, car ainsi, vous ne connaîtrez, votre vie durant, que des ombres d'amour, des semblants de conquêtes ; soyez naïfs, naïfs éperdûment : la naïveté est la grande sagesse en amour.

STEPHANE LAUZANNE

Instantanés d'Amérique.

C'est de l'histoire très moderne, ces *Instantanés d'Amérique*, que M. Stéphane Lauzanne, excellent journaliste, croqua sur les bords de l'Hudson et qu'il réunit en un volume plein de vie et d'agrément. Ce n'est, nous dit l'auteur, ni « la dissertation d'un philosophe, ni l'étude d'un psychologue, ni le récit d'un explorateur, ni le livre d'un diplomate, c'est la série d'instantanés d'un journaliste ». M. Stéphane Lauzanne s'excuse à l'avance des défauts que peut présenter son ouvrage, défauts imputables à la méthode complexe du journaliste contemporain. J'avoue, pour ma part, n'avoir point remarqué ces défauts. Mais j'ai trouvé de multiples qualités dans cette œuvre vivante, rapide, sincère, écrite sans nulle prétention et qui renseigne très complètement le lecteur sans jamais l'importuner ni le fatiguer.

PAUL BOURGET ET ANDRÉ CURY

Un Divorce.

Voici en librairie : *Un Divorce*, la pièce que MM. Paul Bourget et André Cury ont tirée du

beau roman de M. Paul Bourget, et qui obtint l'année dernière un succès si considérable, succès dont l'ampleur surprit un grand nombre de gens, étonnés qu'on pût, au vingtième siècle, intéresser pendant cent vingt représentations les Parisiens sceptiques et blagueurs de notre temps avec un simple drame de conscience, une pure question de doctrine religieuse et sociale : nous valons décidément mieux que nous ne croyons, puisque nous sommes encore capables de nous passionner pour des principes. Cela, en somme, nous fait honneur à nous et à MM. Bourget et Cury, qui ont su le démontrer victorieusement.

La pièce paraît en librairie avec une belle préface de M. Paul Bourget, où l'éminent académicien expose ses idées avec beaucoup d'éloquence et où il conclut avec une conviction qui mérite le respect de ceux mêmes qui la trouveront un peu trop absolue, « que nous voyons se dessiner ces deux Frances, dont l'une doit tuer l'autre, ou plutôt dont l'une, celle de la Révolution, est la mort, et l'autre, celle de la tradition, est la vie, parce que la vie, c'est l'obéissance à la loi, et la loi c'est ce qui est de tous les temps ».

MÉMENTO DES MOIS D'AOUT ET SEPTEMBRE

ROMANS

Albertini (Quilicus). — *Graziosa.* J'avais naguère signalé un très intéressant volume de cet écrivain, *Le Prix d'un baiser.* Dans celui-ci, qui est un roman d'amour passionnel, d' « amours corses », l'auteur a voulu nous offrir « une rapide esquisse de son pays natal, où il crayonna en tremblant, tel un jeune miniaturiste, le pastel de sa mère ».

Boutet (Frédéric). — *Les histoires vraisemblables,* un livre d'une note tout à fait intéressante d'une rare et forte originalité.

Bovet (Madame Marie-Anne de). — *La jolie Princesse,* une touchante héroïne dont l'auteur nous convie à écouter la triste et douloureuse aventure ; douloureuse vraiment, l'histoire de la princesse jolie, Éva, dont un mariage malencontreux fit une sensationnelle déclassée et qui meurt poétiquement de phtisie et de consomption. Son aventure nous est contée avec une émotion peut-être un peu larmoyante, mais très communicative. Les autres nouvelles qui complètent le livre sont également intéressantes ; j'ai goûté notamment, parmi elles, la charmante et scabreuse aventure d'un Saint-Cyrien qui fait brusquement, à vingt ans, la connaissance de sa jolie maman.

Dor (Prosper). — *Au bord de l'Idylle.*

Essebac (Achille). — *Dédé.*

Galopin (Arnould). — *L'Espionne du Cardinal.* un roman de cape et d'épée.

Hugh Benson (Robert). — *Le Maître de la terre,* un roman traduit de l'anglais par M. de Wyzewa.

Kipling (Rudyard). — *Autres troupiers*, des héros dont les aventures romanesques, formidables, extraordinaires, se déroulent dans les paysages de l'Inde et sont contées avec cette émotion, cette emphase, cet humour que l'écrivain anglais sait mêler et doser avec tant de talent. La traduction française a été faite avec beaucoup de soin par M. Albert Savine.

Toudouze (Gustave). — *Le Reboutou*, un roman présenté avec cette épigraphe de Victor Hugo : « Le paysan breton croyant à la Sainte Vierge et à la Dame Blanche, dévot à l'autel et aussi à la haute pierre mystérieuse debout au milieu de la lande ».

Willy. — *Pimprenette*, un « roman sensationnel » qui a toutes les qualités de verve spirituelle et d'invention, tous les défauts aussi, de l'incorrigible Henri Maugis, défauts dont le moindre n'est pas de faire toujours, et sans bienveillance, des personnalités dans ses romans.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Afioun-Effendi. — *Les Paradoxes sur la Turquie.*

Ardouin-Dumazet. — *Voyages en France*, nouvelle série.

Bernard (Capitaine breveté). — *Petite Guerre coloniale*, un « récit de campagnes dans le haut Tonkin ». (Janvier à mai 1896).

Claretie (Jules). — *La Vie de Paris*, le volume où M. Jules Claretie réunit ses chroniques tant attendues chaque semaine, modèles de journalisme tout à la fois incisif et résolument bienveillant où, aux caprices de l'actualité, cet écrivain, si bien placé pour voir les choses d'un passé récent encore, et pourtant si lointain, nous donne ses impressions, ses observations indulgentes et narquoises, sur les choses d'aujourd'hui, et les confronte avec celles d'hier, en des pages charmantes où

perce discrètement un peu d'émotion et un peu de regret.

Cunisset-Carnot. — *Pour les chasseurs*, un livre que l'auteur, maître ès sciences cynégétiques écrivit avec les recommandations précieuses : « Faites bien vos cartouches! Calmez vos nerfs! »

Dagher (J.-B.). — *Les Profils et Paysages*; *Le Baiser de la Muse*.

Hinzelin (Emile). — *Première moisson du* XXe *siècle*. Poèmes.

I. R. G. — *Les Fardeaux chéris*. Poésies.

La Chesnais (P. G.). — *La Révolution russe et ses Résultats* (1904-1908), publié dans la série « Les Hommes et les Idées ».

Lesse (A. de). — *Pour sauver la chasse en France*.

Michel (Louis). — *La Science de Dieu*, « *Explication de tout* », des sonnets tirés des livres « *Clé de la Vie* » et « *Vie Universelle* » : Ces poètes ne doutent de rien!...

Pica (Vittorio). — *Gli Impressionisti Francesi*. Je sais assez l'italien pour deviner que ce titre signifie « les Impressionnistes français », mais ma science s'arrête là, et je ne saurais apprécier, comme il convient, le texte de l'ouvrage, qu'on m'affirme tout à fait éloquent, renseigné et savant; je le répète de confiance; mais je peux donner mon opinion personnelle sur les deux cent cinquante gravures dans le texte et les dix hors-texte où le meilleur de l'art des Monet, des Manet, des Renoir, des Degas, des Forain, des Boudin, des Cézanne, des Fantin-Latour, des Raffaelli, des Sisley, de tant d'autres, a été magistralement interprété : c'est tout à fait délicieux et c'est là un bien bel album d'art moderne.

Pimodan (Comte de). — *Simples souvenirs*, (1859-1907), un livre très vibrant et très vivant.

Rèau (Louis). — *Cologne*, paru dans la collection « Les Villes d'Art célèbres. »

Robinet de Cléry. — *Les deux fusions* (1800-1873), le livre d'un monarchiste qui combat, dit-il, avec des faits, le « travail de falsification historique accompli par la famille d'Orléans et les orléanistes ».

Scotus Viator. — *La Persécution Politique en Hongrie, Appel à l'opinion publique*.

Séché (Alphonse). — *Les Muses françaises*, une « Anthologie

des femmes poètes » à travers les siècles, de 1200 à 1891, très pieusement et judicieusement édifiée.

Sorb (Capitaine). — *Six études sur la Défense nationale* : « Armée, Marine, Colonies ».

Turquan (Joseph). — *Napoléon amoureux*, un ouvrage documenté qui est bien le centième qu'on ait écrit sur ce sujet; mais le héros est si grand et si passionnant!

OCTOBRE

LES ROMANS

ANATOLE FRANCE

L'Ile des Pingouins.

Au moment de vous dire mon mot sur *l'Ile des Pingouins*, je me fais un peu l'effet d'un éléphant qui va, pendant quelques instants, cheminer parmi des porcelaines — et quelles porcelaines ! — les plus jolies et les plus précieuses, mais aussi les plus fragiles qui soient. Comment cueillir, sans les faner, ces fleurs délicates, subtiles et graves ? Il faudrait, pour parler de ce conte philosophique — où il y a tant de fantaisie et tant de philosophie — il faudrait beaucoup de grâce avec beau-

coup de sagesse, une langue harmonieuse et ailée, et pour tout dire, c'est M. Anatole France, seul, qui saurait présenter dignement l'*Ile des Pingouins*.

A son défaut, laissons la parole à son ami, Jacquot le Philosophe, qui, nous dit-il, « composa une sorte de récit moral dans lequel il représentait d'une façon comique et forte, les actions diverses des hommes, et qui y mêla plusieurs traits de l'histoire de son propre pays. Quelques personnes lui demandèrent pourquoi il avait écrit cette histoire contrefaite et quel avantage, selon lui, en recueillerait sa patrie. « Un très grand, répondit le philosophe : lorsqu'ils verront leurs actions ainsi travesties et dépouillées de tout ce qui les flattait, les Pingouins en jugeront mieux et, peut-être, en deviendront-ils plus sages. »

Et voilà pourquoi M. Anatole France entreprit de nous dire à grands traits l'histoire de la Pingouinie et de ses habitants depuis les temps des origines où les Pingouins « debout, dans la majesté de leur gros ventre blanc », reçurent de saint Maël le sacrement du baptême, et furent, par la grâce de Dieu, admis à la dignité d'hommes jusqu'aux temps modernes, jusqu'aux temps futurs. Ainsi il a pu, sans éveiller aucune susceptibilité dans notre pays — puisque, rappelons-nous bien, il s'agit de Pingouins — donner sa pensée sur l'origine de la propriété chez ces hommes qui établirent les droits de possession en s'assommant les uns les autres avec des bêches et des pioches, « les guerres et les con-

quêtes étant les fondements sacrés des empires, source de toutes les vertus et de toutes les grandeurs humaines » ; il a pu évoquer les temps anciens, où le bandit Kraken fonda du même coup la dynastie des Draconides et le culte de sainte Orberose ; les guerres séculaires des Pingouins et des Marsouins qui, par patriotisme, doivent être ennemis puisqu'ils sont voisins ; — et, dans les temps modernes, le libre examen qui amena en Pingouinie la réforme religieuse grâce à quoi « les catholiques massacrèrent les réformés, les réformés massacrèrent les catholiques, tels furent les premiers progrès de la liberté de pensée ». Puis, franchissant d'un bond quelques siècles de l'histoire pingouine, M. Anatole France fait surgir la grande figure d'un soldat génial, qu'il appelle Trinco, et qui, durant trente ans de guerres, conquit à la Pingouinie la moitié du monde connu et la reperdit, car, « aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires, il a rendu tout ce qu'il avait conquis. »

Et enfin, il arrive au temps actuel, à ce temps où fut établi le gouvernement des Pingouins par eux-mêmes, avec, à leur tête, des magistrats qui ne faisaient point la guerre « parce qu'ils n'avaient point d'habits pour cela » ; de cette période très actuelle, le philosophe rappelle deux grands événements qui mirent en péril la République Pingouine : c'est l'aventure de l'émiral Chatillon, — sur les pas de qui se pressait la Pingouinie tout entière, — « qui était beau, qui était heureux, qui ne pensait à

rien » et qui était monté sur un admirable cheval blanc. Cet événement et la chute finale de l'amiral, l'historien les place sous le principat d'un certain président Théodore Formose, lequel « se montrait favorable aux royalistes dont il admirait et imitait les manières » ; c'est sous ce Principat aussi que se développa le second événement, particulièrement connu de M. Anatole France, la terrible « affaire » des quatre-vingt mille bottes de foin, prétendument vendues à une puissance ennemie par un juif du nom de Pyrot et qui, accablé par la Pingouinie toute entière, fut défendu par un petit « homme myope, renfrogné, tout en poils », du nom de Colomban, dont l'effort continu retourna l'opinion pingouine et parvint à faire reviser le procès fameux. Après ce grand drame évoqué, M. Anatole France nous raconte quelques comédies de la vie pingouine, où les affaires de femmes ont une forte influence politique, et peuvent déchaîner des catastrophes et amener les plus graves événements. Et il arrive à l'apogée de la civilisation pingouine, en un temps où le « grand peuple pingouin n'avait plus ni traditions, ni culture intellectuelle, ni arts, où sa capitale revêtait, comme toutes les grandes villes d'alors, un caractère cosmopolite et financier : il y régnait une laideur immense et régulière ». Le pays jouissait d'une tranquillité parfaite, mais elle n'était qu'apparente, car dans les temps futurs de formidables catastrophes sociales menaçaient la Pingouinie : elles éclatèrent, boule-

versèrent de fond en comble la ville et la terre, puis tout se calma et tout recommença : de nouveau, « la capitale s'enrichit et s'accrut démesurément, de nouveau on ne trouva plus les maisons assez hautes ; et sans cesse on les suréleva ».

Telle est cette troublante et merveilleuse histoire de la Pingouinie, racontée en une langue enchanteresse par un philosophe qui, après avoir été, au cours d'une mêlée historique, le plus passionné des hommes d'action, reprend aujourd'hui sa sérénité de philosophe avec, tout de même, un léger frémissement d'une colère qui est devenue de l'ironie au souvenir des temps héroïques...

CHARLES-HENRI HIRSCH

Nini Godache.

Avec *Nini Godache*, M. Charles-Henry Hirsch nous offre une peinture de la vie faubourienne, âpre, cruelle et grouillante comme une image de Callot. C'est très fort et très douloureux, cela vous prend à la gorge âcrement : c'est du vitriol. Et pourtant, c'est autre chose aussi : à travers la brutalité de cette histoire, il passe un grand souffle d'humanité, de tendresse, de sensibilité, l'air pur se mêle à ces miasmes de faubourg, et l'on

voit entre les maisons pressées et noires un peu de l'azur du ciel.

Et c'est cela qui fait le prix du nouveau livre de M. Charles-Henry Hirsch ; l'écrivain est resté lui-même, avec sa forte personnalité, son intense originalité, et pourtant il a évolué : son horizon s'est élargi, sa vision, toujours aussi rude, aussi aiguë, est devenue plus humaine, plus capable d'attendrissement ; ainsi ce beau talent que j'ai loué tant de fois avec tant de plaisir, s'affirme, s'élargit, gagne en délicatesse et en douceur sans rien perdre de sa force. Et, après nous avoir peint en des traits vigoureux la morne et active existence du ménage Godache, après nous avoir conté les aventures parallèles et scabreuses de Nini Godache et de son frère, Nénesse, trop tôt, et de façon trop brutale et pénible, initiés au douloureux et noble mystère de l'amour, après nous avoir fait frémir au récit de l'amoureuse et tragique aventure de la vieille madame Giaffa, éprise d'un beau monsieur qui l'assassine, M. Charles-Henry Hirsch jette au milieu de cette tragédie et de cette vilenie, un peu de lumière ; il fait entrer par la fenêtre ouverte un peu de printemps pour nous montrer « du soleil sur les étoffes souples et claires qui chatoient » pour nous faire admirer « le matin lyrique et pur, le blond matin sous le ciel pâle où l'astre semble un éclatement de miel, et celle-là même qui dans cette tourmente aurait pu être à jamais flétrie et meurtrie : la petite Nini, tel l'oiselet qu'elle avait ra-

massé, l'aile malade, et qui, guéri, s'est envolé un matin, à la conquête du ciel, se reprend, elle aussi et, comme le tournesol croît vers le soleil, aspire à l'amour sans le savoir. Elle s'est remise à coudre, en rêvant ; et elle prépare ainsi sa destinée... »

PAUL BOURGET

Les Détours du cœur.

A propos des nouvelles réunies sous ce titre, nous allons sans doute réentendre, les lamentations classiques sur l'injuste abandon où est laissé ce genre excellent et si français de la nouvelle. Rien de moins fondé que ces lamentations. La nouvelle n'a jamais cessé d'être en vogue et il n'est pas d'époque à laquelle elle convienne mieux que la nôtre, si avide de sensations rapides, et où les spectateurs des drames veulent, dès l'exposition, courir au dénouement. Seulement, la nouvelle est un genre difficile, où il n'est pas permis d'être médiocre, et c'est sans doute pour cela que les écrivains le cultivent moins et que les lecteurs s'en méfient davantage.

Avec M. Paul Bourget ils n'auront pas de méfiance car l'éminent académicien excelle en ce genre difficile. Il sait à merveille ramasser et resserrer pour ce cadre étroit les belles qualités d'analyse et

d'observation psychologiques qui ont fait sa renommée.

Chacune de ses nouvelles est un véritable roman mené avec tout son art de composition et de gradation, les héros en sont fixés en des traits décisifs, leurs âmes sont fouillées avec cette minutie presque douloureuse qui est la marque de son analyse. Ces douze romans que M. Paul Bourget a réunis en trois cents pages, ont les sujets les plus divers : drames rapides et formidables qui feraient frissonner les spectateurs du Grand Guignol comme : « l'Indicatrice » et l'Expert » ; cas de conscience douloureux, comme « la Parole donnée », « Complicité » ou « l'Eventail de dentelle » d'une exquise sensibilité ; études de mœurs et de caractères, comme : « le Brutus » ou « l'Epreuve ». Si divers que soient ces romans, leur ensemble est pourtant d'une parfaite unité et ce n'est point une fantaisie arbitraire qui les a groupés sous ce titre : *les Détours du cœur* ; par les chemins les plus différents, chacun d'eux en effet, nous fait assister à un de ces revirements commandés par le cœur, revirements qui nous paraissent si brusques dans la vie et dont au cours de ces nouvelles, M. Paul Bourget nous fait comprendre les raisons profondes, et nous offre la leçon de morale supérieure.

CLAUDE FERVAL

Ciel rouge.

Sous le titre, *Ciel Rouge*, prometteur d'émotions de meurtre et d'incendie, Claude Ferval publie un roman très poignant où la vieille histoire de la femme tendre, sensible et délicate, mariée à un époux brutal et sensuel et aimée par un poète ardent et charmant, qui paye de sa vie un amour partagé, est contée d'une façon très originale et prenante. C'est que l'auteur a su traiter ce sujet devenu banal — mais qui peut se vanter de traiter un sujet original ? — comme un véritable dramaturge, avec une science supérieure des effets tragiques, des préparations angoissantes, avec aussi une observation des caractères très ingénieuse et très forte. Et puis son héroïne, Laurence, apparaît d'autant plus belle et d'autant plus émouvante qu'elle reste pure et que la sanglante sanction du mari est profondément injuste ; or le public a toujours aimé particulièrement les héroïnes dont l'amour ne fut point couronné, et depuis la Laure de Pétrarque et la Juliette de Roméo, son goût n'a point changé : il aime passionnément les amoureuses chastes... en littérature.

PIERRE MAEL

L'Enigme du Transtévère.

M. Pierre Maël, dont j'ai tant de fois loué la fécondité devenue plus intensive encore depuis que les gazettes nous ont annoncé sa mort, publie un nouveau roman : *l'Enigme du Transtévère*. Et l'occasion est bonne pour moi de mettre fin, une bonne fois, aux plaisanteries faciles auxquelles j'ai pu me livrer sur ce mort parlant : Pierre Maël était le pseudonyme commun de deux écrivains dont l'un seulement est mort, il y a deux ans ; le survivant a gardé, comme c'était son droit, le pseudonyme commun et il continue d'écrire, en quoi il a bien raison, car ses romans intéressent toujours une foule de lecteurs avides d'émotions fortes et copieuses. Ils ne seront point déçus avec *l'Enigme du Transtévère* où, sur des données historiques, l'auteur a bâti la plus formidable aventure qu'on puisse imaginer, tissu de drames d'amour, d'ambition, de meurtre et d'assassinat ; il est vrai qu'il avait beau jeu, car cette aventure se déroule en Italie vers la fin du quinzième siècle, au temps de César et de Lucrèce Borgia. Vous jugez ce qu'un romancier à l'imagination ardente et fertile a pu tirer d'un sujet où la simple histoire lui fournissait déjà tant de drames et d'émotions ! C'est tout bonnement effrayant. Et les nombreux lec-

teurs de Pierre Maël seront angoissés délicieusement pendant de longues heures.

MATHILDE ALANIC

La Romance de Joconde.

La Romance de Joconde est une de ces œuvres où sont exaltées des choses infiniment nobles : l'honnêteté supérieure, l'abnégation, le sacrifice au devoir, choses toutes fort excellentes mais qui ne sont hélas ! pas très courantes ; ainsi, tel Corneille, madame Mathilde Alanic nous peint l'humanité comme elle devrait être plutôt que comme elle est.

Le refrain de la romance de *Joconde* :

> Et l'on revient toujours
> A ses premières amours...

peut servir d'épigraphe au roman, mais ce n'est pas lui qu'on chante au dénouement, car, si Claude Morgat, la généreuse et forte artiste, qui fut trahie jadis par Pascal Jousselin, se trouve au moment où elle le revoit ramenée par une force irrésistible à ses « premières amours », elle trouve cependant l'énergie nécessaire pour résister et pour se sacrifier ! Pascal est aimé en effet éperdument d'une frêle jeune fille avec qui il doit se marier et qui mour-

rait de son abandon. Cette gentille et passionnelle histoire se déroule dans le cadre d'un couvent installé dans une petite ville de Belgique par des religieuses expulsées de France, et cela donne à ce calme roman d'une très bonne tenue littéraire un petit air d'actualité combative.

L'Auteur d' « *Amitié Amoureuse* » et JEAN DE FOSSENDAL

L'Amour guette...

Les drames de l'adultère ne sont pas nécessairement parisiens, et quoi qu'en semblent penser nos romanciers contemporains, les angoisses des épouses infidèles, les souffrances des maris trompés, ne sont pas moins émouvantes dans le vaste cadre de la campagne et de la mer que dans le décor raffiné des boudoirs, où ils situent, par une sorte de tradition nécessaire, les cinq à sept amoureux ; « l'amour guette » partout, il est partout dramatique, douloureux, passionnant.

C'est pour avoir compris cette vérité assez universellement connue, que l'auteur d'*Amitié amoureuse* et M. Jean de Fossendal ont réussi avec *L'Amour guette...*, à tirer un fort original roman d'un sujet tant et tant de fois traité. C'est l'aventure de Jacques Férou et de sa femme Marine, mé-

nage modèle, qu'aucun nuage n'a troublé depuis douze ans, et que le retour de Firmin Vaudry, autrefois fiancé à Marine, va bouleverser et désoler; la tempête passionnelle qui dévaste ce ménage est d'autant plus terrible et meurtrière qu'elle est inattendue : Marine ne croyait pas aimer Vaudry, et celui-ci, autrefois fiancé à elle, se croyait bien guéri. Mais l'amour, sournoisement, les guettait ; après des luttes inutiles, il les jette aux bras l'un de l'autre. Et c'est le drame habituel de l'adultère qui commence, avec ses dissimulations, ses angoisses, ses dangers : peu à peu l'opinion publique mise au courant — car à Saint-Jouin comme à Paris, « tout le monde le sait, sauf le mari », — et enfin, l'inévitable catastrophe : l'amant congédié, qui, fou de douleur, se jette du haut d'un rocher, bientôt suivi par sa maîtresse. Et seul, désespéré, le pauvre mari apprend tout à la fois son deuil et son malheur, de la bouche d'une jeune fille qui aimait, elle aussi, Firmin Vaudry ; et de ces deux douleurs unies, peut-être — beaucoup plus tard — un peu d'apaisement et de bonheur renaîtront.

C'est une assez simple aventure, mais elle traverse des existences agrestes que nous connaissons mal et dont la peinture nous intéresse, elle émeut des âmes frustes dont les souffrances ont quelque chose de pittoresque, de naïf, de sincère, et un peu différentes de ce que nous révèlent les psychologies parisiennes. Différence d'ailleurs bien

superficielle, car la douleur et l'amour n'ont pas de patrie ni de province, et c'est justement de l'avoir compris, d'avoir renoncé au cadre traditionnel, séduisant et facile, que nous devons louer l'auteur d'*Amitié amoureuse*, et M. Jean de Fossendal, qui ont su être à la fois très humains et très couleur locale, un peu trop même parfois, car leurs héros souffrent et aiment en un patois, amusant au début, mais dont on se lasse à la longue et qui finit par devenir un peu irritant...

RENÉ THIRY

Monsieur Gendron va au peuple.

D'une bien jolie note satirique, le roman sous le titre *Monsieur Gendron va au peuple*, mériterait une longue analyse que la folle abondance des livres m'empêche de lui consacrer. J'ignorais jusqu'ici le nom de son auteur, M. René Thiry ; soyez assurés que c'est là un écrivain doué des plus intéressantes qualités de verve, d'esprit et d'observation; son récit de l'aventure de M. Gendron, piqué, vers la soixantaine, de la tarentule socialiste, les déboires auxquels l'expose son loyal essai et son sauvetage opéré au bon moment par un jeune poète décadent, doué heureusement d'un sens plus pratique que le sociologue, tout cela est

conté par M. René Thiry de façon très amusante, très observée, avec une pointe d'attendrissement, avec aussi un sens parfait de la mesure qui le défend contre les écarts de langage et contre des plaisanteries trop faciles en un pareil sujet.

PAUL LECLERCQ

Les Aventures de Bécot.

Un charmant livre, *les Aventures de Bécot*, nous ramène vers des pays de fantaisie ; c'est un véritable conte de fées, paré de toute la naïveté qu'il faut pour séduire des enfants, mais d'une naïveté si spirituelle, si verveuse, si narquoise, où tant de vérité et de philosophie, se dissimulent sous la fantaisie des imaginations que les hommes y prendront le plus vif plaisir, ils se divertiront au récit des aventures extraordinaires de Bécot et lorsque, en compagnie de cet aimable géant, ils arriveront devant la cage du Jardin d'Acclimatation où ils verront des singes ressemblant étonnamment à nos plus notoires politiciens, leur joie malicieuse ne connaîtra plus de bornes.

HENRI DORIS

La Grande Déesse.

Ce roman est excellent, d'abord, parce qu'il est intéressant, bien conduit, émouvant, ensuite et surtout, parce que sa tendance est des plus louables : il célèbre, en effet, la noblesse, l'utilité, la grandeur féconde de la pauvreté, et porte en épigraphe ces fortes paroles d'Emile Augier : « La pauvreté, c'est la grande déesse ! Elle est le travail, le courage, le génie, la fécondité. » Et c'est là une chose bonne à dire à la jeunesse pauvre et laborieuse, qui puise dans ces considérations un utile amour de la pauvreté et l'énergie nécessaire pour en sortir. Ajoutons que ce n'est pas loin d'être conforme à la vérité, et que la sainte pauvreté est une école salutaire, quoique bien dure parfois. Tout de même, M. Henri Doris s'est peut-être laissé emporter un peu loin par le désir d'appuyer sa thèse généreuse, sur un exemple frappant ; et il y a quelque outrance dans le double symbole de la pauvreté, qui conduit le marquis d'Argentel au génie, à la gloire, au bonheur, et de la richesse, source de tous les maux et de toutes les misères qui fondent sur le comte de Morteu et sur sa famille. Mais comment faire du symbole sans un peu d'outrance ! Et celui de M. Henri Doris est sans danger, il n'inquiétera pas les riches, et il risque d'encourager les pauvres...

PIERRE VILLETARD

La Montée.

M. Pierre Villetard, le jeune romancier dont j'avais jadis tant aimé l'œuvre de début *Monsieur et Madame Bille*, poursuit très heureusement une intéressante carrière d'écrivain, il a publié cette année un roman très attachant qui s'appelle *La Montée* et qui appartient à ce genre du roman « meublé » où l'anecdote copieuse, les personnages nombreux, donnent au public ravi l'impression qu'il en a pour son argent : il prendra un vif intérêt à l'épopée bourgeoise, à la « montée » de Catherine Pelvilain et de son fils, qui poursuivent âprement, et atteignent au dénouement, l'unique but de faire fortune. L'un de nos plus brillants auteurs dramatiques remarquait naguère devant moi que le public du théâtre aime infiniment les spectacles où les héros, apparus au premier acte, dans une mansarde, terminent le cinquième dans un palais ; il en est de même des lecteurs de romans : ils se plaisent dans la société des personnages qui font fortune, tous les éloges de la pauvreté ne feront rien à ce goût inné.

Cette réussite finale leur donnera quelque indulgence pour Catherine Pelvilain et son fils — qui en ont besoin, ce dernier surtout, car il n'est vraiment pas « très chic » et se plie un peu trop

docilement aux pratiques volontés de sa mère : âme médiocre, incapable d'un grand crime, sans défense contre les petites infamies que lui dicte son intérêt bien entendu ; c'est une figure très heureusement observée, peinte avec beaucoup de « nature » et un sens délicat des nuances et qui évolue dans un milieu de bourgeoisie très curieusement évoqué avec peut-être un peu de pessimisme, tout de même.

GASTON RAGEOT

Un grand homme.

En un roman tout à fait dramatique, M. Gaston Rageot nous raconte l'histoire d'*Un Grand Homme*, qui est un faux grand homme, qui a édifié sa gloire et sa fortune sur un crime. Duroc, le patron, ayant eu connaissance de la géniale invention du contremaître Berthier (voilà des noms bien napoléoniens !), assassine son contremaître et applique son invention. De ce fait divers, assez banal et qui pourrait aisément donner lieu à des développements emphatiques et mélodramatiques, M. Gaston Rageot a tiré un roman d'une belle allure tragique et simple : il a mis face à face le fils de l'assassin, découvrant vingt ans après — avec quelle horreur ! — l'indignité paternelle, et la fille

de la victime qui, bien avant, avait deviné le crime.

Le choc de ces deux êtres d'élection, l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, leur séparation douloureuse, sont vraiment très dramatiques, et retracés avec une sobriété qu'il faut louer. M. Gaston Rageot a cru, nous dit-il, que « ce sujet, où le temps et les années tiennent un rôle si considérable, prendrait d'autant plus de force qu'il serait plus ramassé », il a eu raison et il a réussi à faire de la concision synthétique la qualité maîtresse de son roman.

Par exemple, il nous met en garde dans sa préface contre les interprétations politiques qu'on pourrait donner à ce roman, parce qu'on y voit un patron voleur, et un autre patron — son fils — qui offre son usine à ses ouvriers : j'avoue que, pour moi, la précaution est tout à fait inutile et que je n'imagine pas qu'on puisse voir dans ce roman une conférence sociale ou une thèse politique.

CHÉKRI GAMEN

Da'ad.

Avec M. Chékri Gamen nous nous en allons bien loin de Paris, jusque dans l'Orient lumineux et troublant dont la poésie arabe exprime si bien le

charme inquiétant, mystérieux et passionné ; le roman de M. Chékri Gamen s'appelle : *Da'ad*, ce n'est pas un titre bien alléchant, mais ne vous arrêtez pas à ce détail, ce nom qui n'est pas euphonique est celui d'une bien jolie, bien douloureuse petite danseuse virginale à la grâce toute-puissante et dont l'aventure est bien poignante : harmonieuse victime des passions qu'elle inspire et de la fatalité qui pèse sur elle aussi lourdement que sur Œdipe, elle est sans force pour supporter ses malheurs et sa raison sombre en cette aventure où nous voyons, comme dit le poète arabe : « L'oiseau égorgé qui danse aussi... de douleur. »

JEAN DRAULT

Le Barbier Gracchus.

Roman historique, voici *le Barbier Gracchus*, « épisode de la Terreur lyonnaise », par M. Jean Drault. Il est très amusant, ce roman plein de verve, de mouvement et de vie, et j'ai pris, à le lire, un vif plaisir, que partageront, je crois, les très nombreux amateurs de ces grandes évocations romanesques de l'histoire. M. Chavanon, dans sa préface, prétend que, non contents de s'amuser, ils s'instruiront aussi, car c'est une page d'histoire qu'on lui offre, « c'est le tableau fidèle de cette

Vendée du Midi qui répondit courageusement aux atrocités ordonnées par Danton qui avait dit : « Signifions à coups de canon la constitution de 1793 à Lyon. » Et en effet, ce roman pourra instruire ses lecteurs; tout de même le fait seul que l'on désire, avec lui, « rectifier le jugement de bien des gens induits en erreur par M. Aulard et son groupe qui font, eux, et sans prévenir le public, du roman bien plus que de l'histoire », m'inspire quelques doutes sur la sereine et historique impartialité de l'auteur...

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, DIVERS.

GILBERT STENGER

Le Retour des Bourbons.

M. Gilbert Stenger, qui vient de terminer une œuvre magistrale dont j'ai eu maintes fois l'occasion de parler ici : l' « Histoire de la Société française pendant le Consulat », publie un volume : *le Retour des Bourbons*, « d'Hartwell à Gand, le règne des émigrés (1814-1815) ». Ainsi, venant à peine de terminer l'examen de l'œuvre du premier Consul, il nous fait assister aujourd'hui à la chute de l'Empereur. La transition est brusque et émouvante. Ce moment de l'histoire de France qu'évoque M. Stenger est, je crois bien, le plus palpitant, le plus poignant, de ce temps, si fertile

cependant en émotions et de tous les temps. Bien des écrivains nous l'ont raconté, depuis Chateaubriand jusqu'à M. Henri Houssaye, et cependant M. Gilbert Stenger a trouvé le moyen d'y apporter une documentation nouvelle, de l'évoquer d'une façon inédite. C'est que, jusqu'ici, c'est surtout aux côtés de l'Empereur que se tenaient les historiens, c'est de chez lui qu'ils contemplaient le spectacle. M. Gilbert Stenger, lui, est passé de l'autre côté, il est allé chez les Bourbons retour d'exil; et c'est une étude pleine d'intérêt, « car le contraste fut grand entre les princes qui s'étaient installés aux Tuileries, entre leur manière de vivre et de penser et celle du grand capitaine que l'Europe coalisée avait combattu ».

Ces Bourbons, M. Gilbert Stenger, a voulu les étudier sans partialité; il les juge sans indulgence; « leur égoïsme fut patent, détestable; leur appétit de pouvoir immense. Ils pouvaient être grands, généreux, réconcilier sous leur égide les amis et les ennemis de la Révolution. Ils se montrèrent d'esprit étroit et rancunier. Et la Nation se prit à regretter le monarque qui, tout despote qu'il fût, au milieu d'une gloire éblouissante, savait prendre à cœur les plus petits intérêts de ses sujets ». Et dans des pages d'une riche documentation et d'une vie intense, l'auteur évoque : les Bourbons errants; la résidence d'Hartwell, et nous raconte le roi Louis XVIII et le règne des Emigrés en 1814; la fuite du Roi au retour de l'île d'Elbe,

et enfin, le retour de Gand, et l'installation hypocrite des « ultras » et de la Terreur blanche.

PAUL GAUTIER

Mathieu de Montmorency et Madame de Staël.

C'est un fort captivant volume à la première page duquel sourit en miniature le ravissant et fin visage de madame Necker de Saussure. En ce livre sont évoqués, en des traits touchants et parfois inédits, le visage de M. de Montmorency qui « livre toute son âme pure, généreuse et naïve, dans cette correspondance », et celui de madame de Staël « qui revit là avec ses puissantes facultés, cet amour de la gloire, cette fascination extraordinaire qu'elle exerçait sur ses amis et sur ses proches, mais aussi avec ses passions, sa tristesse, sa mélancolie, cet étrange pouvoir de créer de la souffrance et de la peine ».

GEORGES BOULOT

Le Général Duphot (1769-1797).

Tout le monde connaît le nom du *Général Duphot*, mais beaucoup ne connaissent que son nom

et ignorent la carrière magnifique de ce général, né en 1769, mort en 1797 à vingt-huit ans, après s'être fait, suivant le mot de Joseph Bonaparte, « renommer comme un prodige de valeur dans une armée dont chaque soldat était un héros »; carrière brusquement interrompue par la mort tragique du général français venu à Rome retrouver sa fiancée, Désirée Clary, et qui, lors d'une émeute, emporté par son ardeur républicaine, fut tué par les soldats pontificaux à quelques pas de l'ambassade, sous les yeux de sa fiancée. L'arrière-neveu du général Duphot, M. Georges Boulot, avocat à la Cour d'appel, a publié une étude complète et très inédite sur son glorieux aïeul, étude appuyée sur un grand nombre de pièces justificatives, parmi lesquelles les opinions réunies de ses chefs — et quels chefs! — sur Duphot, constituent pour ce beau soldat un dossier sans pareil.

JEAN HANOTEAU

Lettres du Prince de Metternich à la Comtesse de Lieven. 1818-1819

L'intérêt de ce livre est double : romanesque et historique. Il nous initie de la façon la plus complète à la liaison du fondateur de la Sainte Alliance avec l'ambassadrice de Russie à Londres,

liaison que Chateaubriand ne s'était pas fait faute de dénoncer : c'est l'intérêt sentimental du livre ; au point de vue historique, il a également son mérite, car Metternich dans sa correspondance se montre, en politique, fort bavard et parfois fort indiscret, et comme, d'autre part, M. Jean Hanoteau a expliqué toutes les allusions au passé de Metternich, « identifié tous les diplomates et tous les hommes politiques mentionnés dans les lettres et désignés par de simples initiales, comme il a consacré à chacun d'eux une note substantielle, son œuvre très consciencieuse témoigne d'un fort grand soin, d'une lecture étendue, d'un vaste savoir, ce petit roman épistolaire encadré de si bonne façon, éclaire d'un jour nouveau la vie de deux personnages remarquables du siècle dernier ». Ainsi s'exprime dans sa préface M. Arthur Chuquet, lequel est un bon juge.

FRÉDÉRIC MASSON

Autour de Sainte-Hélène.

La véritable histoire ne saurait être souriante et détachée: c'est l'avis de M. Frédéric Masson qui nous apporte un livre d'histoire passionnée, ardente et combative. Ce livre, a pour titre : *Autour de Sainte-Hélène.* Il s'agit de démêler quelques-

unes des aventures obscures, des intrigues, des ambitions qui s'agitèrent autour de l'aigle blessé, enchaîné sur son rocher où l'a suivi M. Frédéric Masson, plus ardent que jamais à défendre sa gloire, et plus enflammé contre ses ennemis ou contre ceux qui l'entourèrent et ne surent point l'aimer comme il fallait, contre ceux aussi qui auraient dû venir le rejoindre et ne sont point venus. Parmi ceux qui, du moins, eurent le dévouement d'être là, de partager la captivité et les douleurs de leur Empereur, le général Gourgaud et le chirurgien Antommarchi ont été, pour diverses raisons très discutés, très attaqués. On n'a pas oublié les polémiques douloureuses qui, l'an dernier, s'élevèrent entre des historiens et le descendant du général Gourgaud, — celles aussi qui furent soulevées sur le cas « Antommarchi ». Le public, et particulièrement les lecteurs du *Figaro*, connaissent le débat et aussi le sentiment de M. Frédéric Masson qui prétend l'appuyer sur des pièces et des documents très bien ordonnés et présentés, avec cet ordre, cette conscience et aussi cet art d'exposition qui font l'intérêt merveilleux de ses ouvrages ; c'est de l'histoire sincère et profondément honnête ; ce n'est point de l'histoire impartiale, M. Frédéric Masson, d'ailleurs, n'en veut point faire, il veut être un juge, et en possession de la vérité, ou de ce qu'il croit être la vérité, il sent que celle-ci ne lui appartient point ; il ne l'a point reçue pour la cacher ; à tout risque, il doit

la produire, sa conscience le lui commande; en l'enfouissant il croirait commettre une mauvaise action.

Cela n'est point commode, cela offre même des inconvénients pour la tranquillité personnelle, M. Frédéric Masson le sait et il en a pris son parti; ajoutons que cette passion pour la vérité n'est point seule dans le cœur de l'historien, il y a à côté une autre passion toute puissante : le culte qu'il a voué à son héros.

Il éprouve une vraie douleur en songeant au grand empereur « reclus en cette misérable cabane, vêtu de ses vieux habits de chasse rapetassés, retournés, avec la place plus foncée des galons décousus tranchant sur le vert passé, chaussé de souliers de paysan anglais qui blessent ses pieds, cependant qu'il remâche sans cesse son empire détruit; » tout disparaît pour l'historien devant cette misère immense et l'on sent bien qu'il ne peut trouver en son cœur nulle compassion, nulle indulgence; en son esprit, nulle sérénité pour juger ceux qui, à son sens, ne surent point mettre exactement leur dévouement à la hauteur de cette infortune.

G. FERRERO

Grandeur et Décadence de Rome : Auguste et le grand Empire.

Il m'est bien difficile, dans ce cadre trop étroit pour une analyse complète, de parler pour la sixième fois de l'œuvre de M. Ferrero. N'ai-je point épuisé toutes les épithètes de la louange et de l'admiration pour cette œuvre où l'écrivain italien, à force de science, d'art et de vie, a révolutionné et renouvelé l'histoire classique, et franchissant les siècles, a rattaché l'histoire de Rome à notre propre histoire, non plus avec des phrases et des déclamations, mais avec des faits, plus éloquents que tous les discours.

Nulle part, dans cette œuvre magistrale, cette faculté de synthèse historique n'apparaît plus brillante que dans ce volume consacré à *Auguste et le Grand Empire*, Auguste qui, volontairement — parfois inconsciemment —, a travaillé pour l'histoire contemporaine, car « la force politique de l'Europe moderne, en face de l'Orient, vient en grande partie de cette idée romaine de l'Etat indivisible, idée qu'Auguste et Tibère ont tant contribué à sauver dans un des moments les plus critiques de l'évolution universelle. »

LIEUTENANT-COLONEL ROUSSET

Le Haut Commandement des Armées Allemandes en 1870.

Dans ce livre la stratégie est singulièrement émouvante, car l'auteur y étudie « *Le Haut Commandement des Armées Allemandes en 1870* ». Selon le colonel Rousset, la relation officielle de l'état-major allemand sur la guerre de 1870, œuvre remarquable, puissante, à peu près impartiale et d'une vérité frappante, a néanmoins faussé notre optique, contribué pour une grande part à « auréoler l'organisme militaire sous lequel nous avons succombé d'un renom de perfection et d'impeccabilité » qui n'est point exact ; sur des faits et des documents, il prétend rétablir la physionomie véritable d'un monde sur lequel on se fait encore, dans beaucoup de milieux, des illusions considérables, et il ajoute — avec une logique trop évidente — qu'il « est bon de bien connaître ses adversaires, et que ce n'est point les diminuer que de les montrer tels qu'ils sont ».

FORTUNAT STROWSKI

Pascal et son temps. T. III. Les Provinciales et les Pensées.

J'ai dit naguère le grand intérêt historique et sentimental que présente l'œuvre publiée par M. Fortunat Strowski sur *Pascal et son temps*. Cette œuvre considérable, qui fait partie de « l'histoire du sentiment religieux en France au dix-septième siècle », se termine avec le troisième volume, intitulé *les Provinciales et les Pensées*. Toute la portée, la signification morale du livre se trouvent résumées dans ces deux titres : « les Provinciales », « les Pensées » ; et avec cette maîtrise dont il nous a déjà donné la preuve, avec cette connaissance profonde, tout à la fois des hommes du dix-septième siècle et de l'âme et du génie de son héros, M. Fortunat Strowski nous retrace en des pages émouvantes le grand drame psychologique qui a conduit ce génie « qui déborde toute définition et déjoue toute prévision, des mondanités banales au tourment de l'infini ».

LOUIS BERTRAND

La Grèce du soleil et des paysages.

Le livre de M. Louis Bertrand a tout à fait répondu à mon attente. Je comptais bien qu'il nous parlerait de la Grèce d'une façon assez nouvelle, et bousculerait quelque peu les traditions établies ; je ne voyais pas cet écrivain si passionnément latin et vivant, si épris de couleur et de force, errant pensif et sentimental, parmi des ruines, des souvenirs et des morts immortels ; et en effet, ce n'est pas cela que M. Louis Bertrand a admiré, ce n'est pas cela qu'il a voulu voir — et peut-être tout de même s'est-il privé de quelques joies, de quelques sensations — mais ce qu'il a vu, en Grèce, la splendeur lumineuse dont il a réjoui ses yeux, il nous le rapporte en des pages vraiment belles et que j'ai beaucoup admirées, ce qui ne m'empêchera pas quelque jour de relire avec un plaisir tout différent — mais bien vif tout de même — les vers d'André Chénier et les proses de Pierre Louys sur la Grèce...

ABEL REY

La Philosophie Moderne.

La Philosophie Moderne, sous son allure de calme discussion, de sagesse sereine et de savante étude, est un livre de combat — de bon combat, à mon sens. Selon l'auteur, le vrai titre de son livre serait, si la couverture se prêtait à un pareil allongement, « l'exposé sommaire de la forme sous laquelle les grands problèmes de la philosophie se posent à l'heure actuelle ». Ces grands problèmes qui sont toujours les mêmes : problème de la matière, problème de la vie, problème de l'esprit, problème de la connaissance, problème de l'action et de la conduite, diffèrent suivant les temps par la façon dont ils sont posés, par les termes dans lesquels on les énonce parce que ces termes ont toujours reflété les préoccupations particulièrement dominantes du moment ; or, en ce temps, on voit aux prises deux groupes de philosophes : ceux qui ne « pouvant se résoudre à ignorer ce sur quoi on ne sait encore rien, et à l'avouer avec modestie, dédaignent un peu cette science qui avance si péniblement et si lentement, avec tant d'avatars et de détours, à la conquête de la vérité. Cette vérité, ils la veulent tout de suite, et toute entière, et comme ils trouvent que les méthodes scientifiques ne nous apprennent

rien d'assez absolu, leur dogmatisme cherche les fondements de la vérité et de la morale, un système définitif et intégral des choses ».

Les autres, au contraire, accordent une très grande attention, une très grande importance à la science, et la connaissent très bien, ils cherchent à l'utiliser pour des fins qui sont en dehors d'elle et parfois contre elle : ce sont les scientistes contre les pragmatistes.

M. Abel Rey est un scientiste, mais comme il a voulu faire œuvre d'étude et d'impartialité, il a essayé de tout dire, de faire à ses adversaires la part légitime qui leur revient et de se neutraliser autant qu'il a pu. Il n'a pas pu complètement, il le sait, et c'est très heureux, car cette passion pour ce qu'il croit être la vérité donne à son livre de science, de la vie, de la force, de la générosité. Les chapitres très ordonnés où il prétend établir sa théorie, qui a du moins le mérite d'être infiniment féconde, sont consacrés tour à tour, au problème du nombre, de la matière, de la vie, de l'esprit, au problème moral, et à celui de la connaissance de la vérité, et il aboutit à une conclusion très nette, très évidente, en faveur de la philosophie de l'expérience, l'expérience qui a besoin d'être expliquée, mais « qui étant toute la réalité n'a pas besoin d'être justifiée : car elle est. »

EDMOND PICARD

Le droit pur.

Ce livre du grand jurisconsulte belge, est une œuvre de science profonde et de vaste pensée qui est comme son testament juridique et le résultat de quarante années de voyages et de vie « dans le pays du droit où, botaniste, entomologiste obstiné, M. Edmond Picard a recueilli patiemment et soumis à l'analyse des notions par milliers ». Son but, dans cette œuvre considérable, écrite en un style clair, original et attrayant, a été, nous dit-il, de fixer l'ensemble des « permanences abstraites du droit, sa partie immuable dégagée de toute végétation concrète et changeante, ses premiers principes, ses fondements, sa philosophie, son esprit, en un mot ce qui constitue le droit pur, ce qui appartient à tous les systèmes juridiques, aussi bien aux systèmes rudimentaires et primitifs des sociétés peu civilisées, qu'aux systèmes plus avancés et plus développés de celles parvenues à une culture raffinée ». Et il l'a fait en un livre magistral, qui se termine par une sorte d'acte de foi très impressionnant où l'auteur nous dit sa confiance dans l'utilité de son œuvre, et son respect pour le Droit « qu'il voit très beau ».

MÉMENTO DU MOIS D'OCTOBRE

ROMANS

Achalme (Madame Lucy). — *Le Maître du pain.*

Assire (Simon et Marie). — *Le frisson des Lys,* une gentille histoire.

Borys (Daniel). — *Le Royaume de l'oubli,* « pathologie et psychologie des fumeurs d'opium ».

Claretie (Léo). — *Les Héros de la Yellowstone,* roman d'aventures tout à fait dramatique et palpitant.

Conan Doyle. — *Le Parasite,* traduit de l'anglais par MM. Albert Savine et Georges Michel.

Constant (Jacques). — *Rosine se range.*

Crozière (Alphonse). — *L'Ecole des piques-assiettes,* « roman gai ».

Golsworthy. — *Un cri dans la nuit,* traduit de l'anglais par M. Henri Huart.

Heer (J.-C.). — *Le Roi de la Bernina,* un roman suisse plein de couleur, de force et de saveur qui obtint chez nos voisins un très grand et très légitime succès. Le docteur Arnold Rossel vient de publier à Lausanne une fort littéraire traduction française de ce beau livre qui méritait d'être connu en France et qui, « tout imprégné de l'air pur des hautes cimes, initiera à la vie, aux mœurs et au caractère à la fois calme et passionné de la population des Grisons et spécialement des habitants de l'Engadine, tout en faisant apprécier le talent littéraire et la poésie idéale d'un des écrivains suisses les plus estimés ».

Hippeau (Jean-Paul). — *René Rousselier.*

Lorris (Claude). — *Les nuages s'amoncellent,* un roman d'amour et de passion.

Margueritte (Paul). — *Ma Grande*, un gracieux, frais et dramatique roman.

— *La Princesse noire*, un roman d'aventures où l'auteur a accumulé les épisodes tragiques et les péripéties poignantes, nous offrant le régal d'un roman-feuilleton palpitant composé par un écrivain de race.

Nayral (Jacques). — *Le miracle de Courteville*, un très vivant et parfois très violent roman de mœurs politiques qui se déroule en une petite ville.

Osmond (Madame Anne). — *Le Sequin d'or.*

Pontier (Célestin). — *Les Pourpres.*

Thélem (Madame Myriam). — *Les Aventures d'une bourgeoise de Paris*. Cette bourgeoise, qui s'appelle dame Mahault, est une sujette du bon roi Louis IX, et les circonstances l'amènent à jouer un rôle tout à fait particulier dans la croisade. Héroïne et victime, elle y déploie beaucoup de vaillance et de dévouement, et cette histoire où il y a eu beaucoup de combats, de trahisons, de douleurs et d'amour, se termine, le mieux du monde, dans la paix, le pardon et le sourire.

Zapolska (Madame Gabrielle). — *L'Oraison dominicale*, un roman traduit du polonais par M. Paul Cazin.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Avray (Maurice d'). — *Le Procès du Chevalier de La Barre.*

Brémont (Léon). — *L'Art de dire et le Théâtre*, une œuvre tout à fait remarquable, où M. Léon Brémont étudie, tour à tour, avec infiniment de compétence : la diction, la correction, l'expression, le lyrisme, l'art du comédien, et donne sur tout cela de précieuses et précises indications, précédée d'une préface combative où l'auteur conclut que « les professeurs du Conservatoire étant dignes d'être appelés des maîtres, il serait fâcheux

qu'on en fît des régisseurs pour préparer des représentations mondaines ! »

Brenet (Michel). — *Haydn*, une étude parue dans la série des « Maître de la Musique ».

Brisson (Adolphe). — *Le Théâtre*, la troisième série des critiques dramatiques de M. Adolphe Brisson, ces chroniques si vivantes, si incisives, d'un style si alerte, d'une note si juste et si ingénieuse, que les lecteurs du *Temps* attendent chaque lundi avec tant d'impatience, et qui, sorties du journal, pour la rigidité du livre, gardent tout leur agrément, tout leur intérêt, toute leur saveur.

Cabrol (Dom Fernand). — *L'Angleterre chrétienne avant les Normands.*

Cladel (Madame Judith). — *Auguste Rodin, l'œuvre et l'homme*, un splendide volume dont le texte apparaît tout à fait original et intéressant, vivifié par les causeries de Rodin ; quant aux images, elles sont vraiment admirables, et dans ces 90 planches hors-texte, tirées en héliogravure et en héliotypie, sur un superbe papier de Hollande, il y a vraiment une interprétation supérieure du génie de Rodin qu'on retrouve là dans toute sa puissance et toute sa noblesse.

Coulevain (Pierre de). — *Au cœur de la vie*, un volume orné de cette épigraphe de Platon : « Dans la Vie, tout concourt et tout sert », où sont réunis des notes ingénieuses, piquantes et fortes, sur Baden-Baden, Saint-Germain, Lauzanne et Paris, écrites par une femme de lettres à qui nous devons des œuvres si remarquables, telles : *l'Ile Inconnue*.

Daudet (Ernest). — *Récits des temps révolutionnaires*, un volume dont l'intérêt sera d'autant plus vif pour le public que l'éminent historien usant, comme il fait toujours, de documents inédits, a réussi à nous donner un beau livre de grave et sereine histoire, qui est aussi nouveau, aussi imprévu qu'un roman. Pour mon compte, j'ai éprouvé au récit, notamment, du complot Coigny-Hyde de Neuville, l'émotion la plus palpitante, et je l'avoue, à ma honte, j'avais tout, ou à peu près, à apprendre de cette ténébreuse histoire de chouans et

d'émigrés ligués contre le Premier Consul et aux prises avec la police de Fouché.

Donnay (Maurice). — *Théâtre*, le troisième volume où sont réunies trois des œuvres maîtresses de l'académicien : *Georgette Lemeunier, Le Torrent, la Bascule,* œuvres tout à la fois si charmantes et si fortes, où il y a tant d'esprit, tant de pensée, tant de cœur, où passe si humainement ce « frisson de Paris » dont parle un des personnages.

Douxménil. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie de mademoiselle de Lenclos.*

Duval (Georges) et Xavier Roux. — *Le chant du Cygne,* la si émouvante et si jolie comédie qui triompha si longtemps à l'Athénée.

Fehmi (Youssof). — *Histoire de la Turquie,* une œuvre tout à la fois très complète et très concise, d'une lecture facile, et qui permettra de documenter nos contemporains — lesquels en ont grand besoin — sur l'histoire des Turcs depuis les temps d'Osman, fondateur de l'empire des Turcs Osmanlis, jusques et y compris Abdul-Hamid II.

Flat (Paul). — *Nos femmes de lettres* : Madames de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, Marcelle Tinayre, Renée Vivien.

Gast (Madame du). — *Le Maroc agricole,* un très intéressant et savant rapport rédigé par madame du Gast qui, chargée de mission au Maroc, s'est acquittée de sa tâche avec une conscience et une intelligence remarquable.

Goyau (Georges). — *L'Allemagne religieuse, le Catholicisme (1800-1870.)*

Hélys (Marc). — *Le Jardin fermé,* l'œuvre d'une femme de lettres de beaucoup de talent qui nous dit avec sensibilité, agrément et pittoresque les « scènes de la vie féminine en Turquie » et qui nous révèle notamment que les femmes turques n'avaient point attendu la révolution de la Jeune-Turquie pour tout doucement et très adroitement réformer leur sort et les mœurs de leurs époux.

Jullien (Adolphe). — *Les Amours d'Opéra au* XVIII[e] *siècle.*

Kaeppelin (Paul). — *Les Origines de l'Inde française, la Compagnie des Indes orientales et François Martin,* « étude sur l'histoire du commerce et des établissements français dans l'Inde sous Louis XIV (1664-1719) ».

Kaplan (Horace). — *Faust*, une adaptation en sept tableaux et un prologue. J'ai tremblé en lisant ce mot « adaptation » : la grande œuvre de Gœthe a subi déjà tant d'outrages de la part des traducteurs, adapteurs et autres « traditori », que la méfiance est de rigueur. Cette fois elle était injustifiée, le travail de M. Kaplan témoigne d'une très belle et très profonde connaissance de la langue allemande et de l'œuvre de Gœthe, et j'ai eu un vif plaisir à constater que son adaptation est plus fidèle et plus pieuse que bien des traductions.

Lafond (Emile). — *La Politique religieuse et la Révolution française.*

Lehaucourt (Pierre). — *Histoire de la guerre de 1870-1871.* Le Tome VII consacré à « *la Capitulation de Metz* ».

Lonlay (Dick de). — *A travers la Bulgarie*, des souvenirs de guerre et de voyage.

Macquet (Paul F.). — *L'Evasion et la Survie du fils de Louis XVI.*

Mattoso (Ernesto). — *L'Etat du Para*, un intéressant ouvrage copieusement illustré et très remarquablement documenté, publié en trois langues : Anglais, Français et Portugais.

Peladan. — *Rapport au public sur les Beaux-Arts.*

Pisani (P.). — *L'Eglise de Paris et la Révolution.*

Pollio (Général Albert). — *Waterloo, 1815*, une traduction du général Goiran.

Pons. — *Aperçus historiques sur les Voies de terre*, un volume utile, curieux et savant.

Porto-Riche (Georges de). — *Bonheur manqué*, « carnet d'un amoureux » une édition nouvelle de cette œuvre poétique exquise, d'un parfait artiste qui, dans ces quelques vers, a mis toute une vie de passion, de sensibilité douloureuse, ardente et tendre.

Reclus (Onésime). — *Le Manuel de l'eau*, un album publié par la très grande et utile association qu'est le Touring-Club de France et qui fait pendant au délicieux *Manuel de l'arbre*, publié l'an dernier ; le *Manuel de*

l'eau, qui a été rédigé par M. Onésime Reclus, pour servir à l'enseignement sylvo-pastoral dans les écoles, est aussi séduisant, pittoresque et remarquable que le précédent.

Regamey (Jeanne et Frédéric). — *Nos frères de Bohême*, évoqués en un volume léger, aimable, sensible, tout rempli de descriptions pittoresques, d'anecdotes, d'images, et d'où ressort une utile et intéressante leçon d'histoire.

Roca (Emile). — *Le Grand Siècle intime — de Richelieu à Mazarin 1642-1644* : les Etapes de Mazarin ; les Mécontents ; Louis XIII roi, sa mort ; la Comédie politique ; la Conquête de la Reine ; la Bonne régence ; le Tout-Paris avant la régence. Il est très amusant, ce livre, il applique, avec infiniment d'adresse, à l'étude du grand siècle, les procédés du reportage contemporain, nous fait pénétrer dans l'intimité du Cardinal de Mazarin et dans celle de ses ennemis ; avec lui, nous circulons comme chez nous autour du lit de Louis XIII et nous sommes des familiers du Tout-Paris de 1644 ; il ne manque vraiment à cet amusant ouvrage que des photographies, mais il ne faut pas demander l'impossible.

Roux (Xavier). — Voir Georges Duval.

Ruskin. — *Pages choisies*, présentées de façon très intéressante et très ingénieuse par M. Robert de la Sizeranne.

— *Le Repos de Saint-Marc*, « histoire de Venise pour les rares voyageurs qui se soucient encore de ses monuments », une très littéraire et très scrupuleuse traduction, par madame Johnston, du plus parfait chef-d'œuvre du maître écrivain.

Savine (A.). — *La Vie à la Bastille. Souvenirs d'un prisonnier.*

Tencin (Madame de). — *Mémoires du Comte de Comminge.*

Trimoulier. — *Un missionnaire de 93, Marc-Antoine Baudot.*

Vaissière (Pierre de). — *Saint-Domingue* : la société et la vie créole sous l'ancien régime (1629-1789).

Vernet (Nancy). — *Dix ans de Coulisses*, un livre de la très intéressante artiste qui découvrit Madagascar et la colonisa dramatiquement — si j'ose dire — bien avant nos soldats et nos politiques, et qui, après avoir raconté avec infiniment d'intelligence, d'esprit et d'hu-

mour les Howas de la Grande Ile, nous parle aussi des Leconte de Lisle, des Gambetta, des Clovis Hugues, des Antoine, des Réjane et de tant d'autres qu'elle eut dans son intéressante carrière l'occasion de connaître.

Vever (Henri). — *La Bijouterie française au* XIXe *siècle,* un ouvrage dont l'auteur, bijoutier-joaillier, avait commencé la publication l'an dernier et qui se termine par deux très beaux volumes : « le Second Empire » et « la Troisième République », d'un vif intérêt et tout remplis de documents graphiques supérieurement reproduits.

Vlymen (Général van). — *Vers la Bérésina, — 1812 —,* d'après des documents nouveaux.

Vogt (William). — *Sexe faible,* un volume de polémique antiféministe, où l'auteur prétend traiter la femme comme elle le mérite, et je vous prie de croire qu'il n'y va pas de main-morte ; même, son ardeur l'entraîne un peu loin : à force de vouloir trop prouver contre le *Sexe faible,* je crains bien qu'il ne prouve pas grand'chose, et que « sa riposte aux exagérations du féminisme » ne soit pas très démonstrative.

Voltaire. — *Histoire de Charles XII.* — une excellente édition précédée d'une concise et intéressante notice sur Voltaire et parue dans la « Bibliothèque des meilleurs auteurs classiques français et étrangers ».

Z... (Major). — *La Guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748.)*

NOVEMBRE

LES ROMANS

JULES RENARD

Ragotte.

Jules Renard en ce livre, nous dit l'âme et la vie de « nos Frères farouches » des hommes et des femmes qui se sont épanouis, puis très vite ratatinés, en pleine nature, sous le ciel et dans les champs, très loin de nous. Ces « frères farouches », M. Jules Renard, grand chasseur d'images à travers la belle nature, les a longtemps contemplés, et il a appris à les peindre en des traits caractéristiques, d'une concision, d'une pureté, d'une, éloquence admirables : c'est un prodigieux im-

pressionniste littéraire, et l'on éprouve devant ses peintures les sensations les plus fortes, les plus poignantes.

J'ai lu ce livre avec un véritable ravissement et je l'admire profondément, mais j'éprouve une difficulté singulière à en parler : il est peu de talents plus rebelles à l'analyse que celui de M. Jules Renard, et son livre ne se raconte pas ; les personnages y surgissent sans jamais être annoncés ni présentés ; un mot, un bout de dialogue les peint avec une couleur extraordinaire, et je m'aperçois au moment où je voudrais vous parler de Ragotte et de son mari Philippe, et de ses enfants : le pauvre petit Joseph, le méchant Paul et la Lucienne, et aussi de la vieille Honorine, et de la Chalude ; que, pour caractériser ces personnages, pour vous donner une idée, même lointaine, de leurs figures, il me faudrait, à moi qui suis chargé de vous résumer l'œuvre, plus de mots que Jules Renard n'en usa pour dire toutes leurs aventures, leurs humbles joies, leurs deuils poignants. Avec des mots, presque avec des points et des espaces, M. Jules Renard trouve moyen de nous faire parcourir toute la gamme des impressions et des sensibilités humaines, et c'est d'un art très grand, très beau, qui devient presque égal à cette nature sur laquelle l'écrivain s'est penché en regardant la campagne et les hommes, et aussi les bêtes : les chats, les taureaux, les serpents, les chèvres et le ver luisant, « cette goutte de lune dans l'herbe ».

JEAN-LOUIS VAUDOYER

L'Amour Masqué.

Dans cet *Amour masqué*, M. Jean-Louis Vaudoyer développe une thèse qui peut paraître au premier abord bien paradoxale et bien subtile, mais qui ne manque cependant ni de vérité ni même, ce qui est mieux, de vraisemblance. Elle n'est point nouvelle d'ailleurs et l'auteur le proclame lui-même en donnant pour épigraphe à son livre une pensée de Pascal, qui connut assez bien l'âme humaine et dont la philosophie n'a pas vieilli depuis deux cent cinquante ans : « Un plaisir, dit-il, vrai ou faux, peut également remplir l'esprit. Car qu'importe qu'il soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai. » Telle est, réduite en une phrase lapidaire, la morale de l'histoire du peintre François Feubrise, lequel eut la double chance de vivre une admirable aventure d'amour avec Eva Declos sans la connaître et sans être connu d'elle ; puis, quelques années après, ayant retrouvé cette femme d'élection, d'avoir les joies de la possession réelle après celles de l'idéal et anonyme amour. Il vit là des sensations et des sentiments très précieux et très heureux ; mais, orgueil masculin sans doute, il commet la faute de révéler à Eva qu'elle se trompe en croyant avoir aimé deux hommes dans sa vie et qu'il est ces deux hommes-là. Ainsi

il rompt le charme, et de sa propre main brise son idylle et son bonheur...

TANCRÈDE MARTEL

Loin des Autres.

Il était vain de dire aux lecteurs du *Figaro* l'intérêt très vif du roman de M. Tancrède Martel, ils avaient eu en effet, la primeur de ce « roman parisien » dont les dramatiques et émouvantes péripéties les tinrent pendant des semaines haletants et charmés. C'est une œuvre vraiment attachante qui témoigne chez son auteur d'une rare souplesse ; il y a, en effet, dans cette histoire toutes les ressources dramatiques et mélodramatiques propres à faire la fortune d'un roman-feuilleton, et M. Tancrède Martel, qui a l'imagination féconde, ne nous a pas marchandé les émotions ; l'un des héros de son livre, le comte Amaury, est un traître d'une noirceur achevée et que nous verrons, j'espère bien, quelque jour, sur la scène de l'Ambigu. Mais l'auteur est un romancier trop délicat, un lettré trop fin pour s'être contenté de ces effets sûrs et un peu faciles ; il s'est mis en frais de psychologie et d'observation : les portraits de Julien Sorbier et de la douloureuse comtesse Valentine sont tracés avec beaucoup de délicatesse ; leur aventure

sentimentale est très finement observée ; ainsi, ce roman écrit pour tenir en haleine, feuilleton par feuilleton, une foule émue, garde dans le livre tout son attrait et prend une valeur nouvelle digne du talent de son auteur.

BRADA

L'Ame libre.

L'Ame libre n'était pas moins connue des lecteurs du *Figaro*; c'est à eux, en effet, que Brada réserva tout d'abord ce joli roman. J'ai dit maintes fois combien le talent de Brada m'était sympathique ; cette femme de lettres sait à merveille, dans ses œuvres, exalter les sentiments d'honneur et de dignité : elle le fait avec une grâce et une émotion très féminines et sans nulle mièvrerie; elle y évite aussi cette apparence de banalité à laquelle sont toujours exposés les romanciers moraux. Il y a enfin dans ses récits une telle simplicité, dans ses observatione et dans ses peintures une telle vérité, qu'on est tenté d'admettre le noble désintéressement d'une Nicolle d'Orcières, si invraisemblable en notre temps, et d'accepter l'extraordinaire aventure grâce à laquelle son désintéressement et sa grandeur d'âme sont finalement récompensés.

GASTON ROUVIER

Les Toits Rouges.

Ce roman est d'une note tout à fait intéressante et originale. Vous l'ouvrez, et vous avez tout de suite l'impression que vous allez passer une heure agréable en compagnie d'un humoriste en veine d'observation aiguë ; d'un ton simple, familier, enjoué, l'auteur vous présente les personnages de sa comédie, puis les met en action, et vous assistez à l'ascension de M. Siffre, grand acheteur, revendeur, tripoteur de villas dans une villégiature créée en Seine-et-Oise, et à la déchéance hautaine et douloureuse de madame Delarche, propriétaire ruinée du château qui domine cette petite ville. Vous prenez un vif plaisir à ces histoires spirituellement observées et contées, et sans vous en douter, insensiblement, par les moyens les plus simples, vous êtes emportés vers le drame, un drame poignant, de vie intense, drame d'argent et de sang, et puis, tout cela se termine le plus bourgeoisement du monde, — et c'est là vraiment de la vie, non pas de la vie de roman, mais de la vie réelle, où l'on est tragique sans le savoir, où les drames les plus poignants se nouent, se dénouent et s'oublient, sans phrase et sans délai.

ABEL HERMANT

Trains de Luxe.

M. Abel Hermant, qui a pris dans la littérature contemporaine une place si considérable, a dû, on s'en souvient, ses premiers grands succès à des histoires dialoguées où s'exerçaient sa fantaisie verveuse, son observation incisive et quelque peu cruelle, histoires que reliait une trame bien légère, suffisante cependant pour qu'elles constituassent, réunies en volume, un véritable roman. Depuis, il nous a donné des œuvres plus fortes, sans doute, plus ramassées, et qui ont établi de façon définitive sa réputation ; ces œuvres, j'en ai ressenti très vivement le charme et la séduction ; mais tout de même, je n'ai pu m'empêcher parfois de songer avec un peu de regret, que M. Abel Harmant abandonnait pour elles le genre de « la carrière » et des « transatlantiques » qui m'avaient procuré de si agréables moments.

Ce plaisir très particulier, si frivole et si délicat, je l'ai retrouvé avec son nouveau volume *Trains de luxe*, volume qui procède de cette heureuse veine ; ils sont amusants au possible, ces dialogues, et scabreux !... Il faut voir avec quelle habileté et quelle grâce l'auteur s'y tient toujours au bord de l'abîme ; ils sont cruels aussi, de cette cruauté nonchalante que M. Abel Hermant manie

si joliment : il y découvre et y peint une classe nouvelle de la société contemporaine, et il commence par la baptiser d'un nom qui aura la fortune de ses « transatlantiques » ; ce sont, les « trains de luxe », ces gens de la colonie étrangère, qui ne sont pas tous les étrangers, — car, par exemple, les Anglais n'en font point partie, — ces gens, qui passent, qui n'ont point de patrie à eux, et pas même la seconde patrie de tout le monde : la France, bien qu'ils y résident plus volontiers, à Paris, à Biarritz ou sur la côte d'Azur ; ils ne sont vraiment chez eux que dans les grands express qui les emportent, les remportent, les transportent et les distribuent ; ce sont vraiment les « trains de luxe », d'origines si diverses et qui cependant ont tous un air de famille, « en marge de tous les codes, ayant renoncé à leurs Dieux qui ne déménagent pas, condamnés à la fête, déclassés enfin, quel que soit leur rang, bohêmes, quelle que soit leur fortune ». J'ai tenu à citer ce couplet qui est charmant, d'une observation si juste et si profonde, et qui donne en même temps la note et le sujet du livre, où règnent une vie, un mouvement extraordinaires, qui vous amuse, vous charme, vous séduit, et vous laisse je ne sais quel goût d'amertume et de mélancolie, car il y a du poivre au milieu de cette savoureuse dragée...

JEAN DE BOURGOGNE

La Chanoinesse Rouge.

Sous le titre *la Chanoinesse rouge*, une femme de lettres qui signe : Jean de Bourgogne, nous raconte avec adresse et émotion une dramatique et passionnelle aventure que domine une belle et douloureuse figure de femme, Zita Lambruzi, laquelle doit à l'aristocratie de son attitude ce titre de chanoinesse, et au libéralisme de ses convictions cette nuance écarlate ; l'histoire de ses amours avec Robert Champox, le député monarchiste qui bientôt la délaisse et l'abandonne, de sa magnanimité à l'égard de son heureuse rivale dont elle pourrait tirer une vengeance éclatante, et de son retour à la foi et au couvent, est tout à fait dramatique, et Jean de Bourgogne en a su tirer tous les effets d'émotion qu'elle comportait sans tomber dans l'emphase ni dans la sensiblerie.

JULES PERRIN

La Terreur des images.

M. Jules Perrin, qui nous fit trembler naguère avec son dramatique roman des *Deux Fantômes*,

aurait-il conçu le dessein de nous affoler tout à fait ? Je le croirais volontiers après avoir lu le nouveau roman qu'il a publié sous le titre : *la Terreur des images* ; j'en suis encore tout abasourdi et je supplie la science moderne et la science à venir de nous épargner la découverte de ce sens nouveau dont M. Jules Perrin a doté les héros de son livre et qui est quelque chose comme la double vue de nos pères, mais la double vue devenue normale, scientifique, incontestable ; et cela compliquerait bien la vie, celle des hommes et celle des peuples, de pouvoir ainsi percevoir les choses à d'énormes distances ; si vous en doutez et si vous n'avez pas peur des cauchemars, lisez le livre de M. Jules Perrin, lequel a su exprimer de la façon la plus angoissante les conséquences romanesques, mais qui ne sont pas tout à fait invraisemblables, d'un tel développement de notre sens visuel. Et maintenant, retournons bien vite à notre heureuse myopie.

EMILE BAUMANN

L'Immolé.

Dans *l'Immolé*, M. Emile Baumann nous offre une émouvante apologie de la souffrance, de cette « bonne souffrance » dont nous parla jadis le doux François Coppée, qui meurtrit le corps et l'âme,

mais qui par un dur et laborieux chemin conduit l'homme vers un but ineffable et le rapproche du ciel. Telle est bien, je crois, la haute leçon qui se dégage de la douloureuse histoire de Daniel Rovère, le fils du caissier infidèle, meurtri dès l'adolescence par la faute du père, et ramené par une douloureuse aventure passionnelle au refuge de la foi à laquelle il se dévoue tout entier, surtout après que sa mère fut guérie miraculeusement ; pour cette foi, encore, il expose sa vie en défendant une église contre des énergumènes, et sa récompense, après tant de souffrances et sans nulle espérance ici-bas, est « de respirer et de marcher dans la mansuétude de Dieu ».

D'une forme littéraire très intéressante, ce roman, noblement pensé, est d'une observation très curieuse et très aiguë, et il y a là le plus singulier et le plus attrayant mélange de mysticisme et de réalisme.

ADOLPHE ADERER

Le Drapeau ou la Foi ?

En lisant ce titre : *le Drapeau ou la Foi ?* sur la couverture du roman de M. Adolphe Aderer, j'ai éprouvé une minute de contrariété : notre distingué confrère se serait-il laissé, lui aussi, tenter par cette fâcheuse exploitation de l'actualité poli-

tique qui sévit un peu trop dans la littérature, et allait-il nous parler encore des inventaires? Mais non! La foi dont il est question ici est celle des protestants, et le drapeau qu'ils abandonnèrent est bien celui de la France, mais de la France du dix-septième siècle. La chose n'est pas moins douloureuse, mais elle est plus lointaine, et cela vaut mieux. Avec beaucoup de talent et d'ingéniosité, M. Adolphe Aderer a trouvé moyen de rendre, à deux siècles de distance, ce drame historique aussi palpitant, aussi poignant que la plus moderne aventure : il a mis face à face une jeune Française et son cousin, descendant de protestants émigrés lors de la révocation de l'édit de Nantes, et devenu officier prussien ; de cette rencontre en l'an 1867, dans le cadre éblouissant et charmant de Versailles, une amitié naît bientôt, très tendre, entre le cousin allemand et la cousine française, épouse charmante et fort délaissée d'un beau soldat, déplorablement infidèle. Mais le drame de 1870 éclate et vient mettre un sanglant abîme entre la cousine française et le cousin allemand entré triomphant à Versailles, cependant que l'officier français trouve en Allemagne une mort sans gloire, non pas celle du soldat tué à l'ennemi, mais celle d'un galant condamné par un mari jaloux ; et, lamentable, la veuve s'en va en Allemagne réclamer le corps de son infidèle époux...

COMTE LÉONCE DE LARMANDIE

Un coup d'Etat au vingtième siècle.

En une « affabulation fantaisiste, et même un peu fantasque », qu'il a intitulée *Un coup d'Etat au vingtième siècle*, M. Léonce de Larmandie nous raconte avec une verve rapide — ses héros marchent en quatrième vitesse et à 120 à l'heure ! — deux épisodes de conspiration très modernes contre la République qu'il qualifie de « franc-moucharde » et où nous voyons les politiciens les plus notoires de notre temps débaptisés à peine et sommairement houspillés. On pourrait croire que l'auteur a voulu se donner simplement le plaisir toujours agréable du jeu de massacre sur des têtes connues et sur un régime existant ; il n'en est rien, paraît-il, et ces deux épisodes n'ont pas seulement pour but d'amuser le lecteur et l'auteur, mais aussi « d'attirer — à ce qu'il nous dit — l'attention des hommes qui pensent sur un certain nombre de points », parmi lesquels je choisis au hasard : « le peu de solidité d'un gouvernement qui n'a pas de racines dans l'âme de la nation ; la promptitude de la foule à passer de l'enthousiasme à l'indifférence puis à la haine, et vice versa ; les motifs souvent inavouables des grandes actions ; l'obligation même pour les coups d'Etat

de s'adapter aux conditions de l'industrialisme contemporain »...

MICHEL PROVINS

Le Cœur double.

M. Michel Provins n'aura pas une bonne presse féminine avec *le Cœur double.* Il y développe une aventure qui est très plausible pour un grand nombre d'hommes, mais qu'une femme aimante aura quelque peine à accepter. Les femmes, en effet, sont exclusives en amour, et le « cœur double » du héros de M. Michel Provins, le beau docteur Ryvals, leur fera horreur : ce cœur qui se partage le plus ingénument du monde entre sa chaste et tendre épouse Jeannie, et Frédérique, la noble femme dont il eut jadis un enfant. Mais où les lectrices de ce roman ne contiendront plus leur indignation, c'est lorsqu'elles verront l'épouse accepter délibérément cette cohabitation, non seulement dans le cœur du mari, mais dans sa maison, et admettre « l'autre » à son foyer. La grande raison de tout cela, c'est que les joies de la maternité furent refusées à l'épouse légitime et que l'époux désire passionnément un enfant. C'est tout de même un peu vif, mais M. Michel Provins met dans ce scabreux récit tant de me-

sure, tant de tact et tant de tendresse, il s'y montre romancier si ingénieux, si habile à ménager les susceptibilités de ses lectrices, les scènes y sont filées avec tant d'art — vous ai-je dit que c'était un roman dialogué ? — que les spectatrices, aussi indignées qu'elles soient, seront, à la fin, sinon conquises, du moins désarmées par l'intérêt et l'émotion.

HISTOIRE, LITTÉRATURE, VOYAGES, POÉSIE, DIVERS.

FRÉDÉRIC MASSON

Autour de Sainte-Hélène.

M. Frédéric Masson nous donne la deuxième série de ses captivantes études sur les personnages qui s'agitèrent *Autour de Sainte-Hélène* et dont les aventures sont liées à l'agonie de l'Aigle blessé. Avec la même verdeur, la même passion, la même sincérité dont il usa envers certains des compagnons de l'Empereur, l'historien s'en prend aujourd'hui à des personnages que la grande histoire avait un peu négligés. Combien à tort, mon Dieu ! et qu'il eût été dommage d'ignorer la mentalité et les exploits du marquis de Montchenu, commissaire de Sa Majesté Très Chrétienne envoyé auprès de l'Empereur pour

y remplir les fonctions d' « observateur », — c'est là un euphémisme, mais qui indique assez clairement la mission dont s'était chargé cet ancien émigré. Si peu noble qu'elle fût, il en était très fier ; il l'avait souhaitée pendant toute sa vie et s'était écrié vers 1811 : « Quand cet homme sera tombé, je supplierai le roi mon maître de me rendre son geôlier. » Toutes les vocations sont dans la nature ! et l'on conçoit que M. Frédéric Masson n'ait point grande estime pour celle-là ; il fait pourtant en faveur du tourmenteur de son héros un louable effort d'impartialité en disant qu'il fut malgré tout « d'une moyenne honorable et n'eut point de vices s'il eut tous les ridicules ». Dans cet amusant, savoureux et émouvant volume on trouvera encore l'histoire du colonel comte Piontkowski, histoire vraiment fabuleuse d'un aventurier qui joua dans ce grand drame le rôle nécessaire du comique et du fantaisiste, et celle de son amie, la comtesse de Rohan-Miniac de Jersey, et aussi l'odyssée des lettres de souverains à Napoléon, ces lettres que l'Empereur déchu demanda à O'Méara de publier pour « couvrir de honte les souverains et faire voir au monde l'hommage abject que ces vassaux rendaient lorsqu'ils lui demandaient des faveurs ou le suppliaient de leur laisser leur trône », lettres qui providentiellement disparurent en grande partie et dont M. Frédéric Masson souhaite la restitution, maintenant qu'il n'est plus de souverains qu'elles puissent « couvrir de honte ». Il y a bien

d'autres choses encore dans ce livre : notamment un chapitre sur les cuisiniers de Napoléon à Sainte-Hélène, qui donne vraiment une fâcheuse idée du régime alimentaire auquel fut soumis l'Empereur...

DE LANZAC DE LABORIE

Paris sous Napoléon. Assistance et bienfaisance. Approvisionnement.

M. de Lanzac de Laborie poursuit son œuvre considérable, *Paris sous Napoléon*, en un volume intitulé : *Assistance et Bienfaisance, Approvisionnement*. Sous son apparence d'étude purement économique et sociale, l'œuvre présente un remarquable intérêt d'histoire et de politique : en effet, l'auteur a su, au cours de ses études sur l'assistance publique et la bienfaisance privée, sur les halles et sur les marchés, faire ressortir la « constante application de Napoléon à ménager sa popularité auprès des Parisiens » : il ne se trompe pas en croyant que les interventions fréquentes du souverain « sont un des éléments d'intérêt de cet exposé ». En effet la présence du grand Empereur suffit à passionner tous les récits et lorsqu'il se mêle d'économie politique, l'économie politique devient une chose vivante et poignante. En outre, c'est vraiment un chapitre tout à fait particulier

et assez inédit de l'histoire napoléonienne que cette intervention dans les conflits économiques et dans l'établissement de la vie au meilleur marché possible, en ce qui concerne la vente du pain, de la viande et des denrées de première nécessité », où l'Empereur fut — pas moins ! — précurseur de nos socialistes. Avec ses documents sur l'administration hospitalière en général, les hospices, leurs fonctionnaires et leur personnel, les hôpitaux, les secours aux indigents, le bureau de bienfaisance, les écoles gratuites, le Mont-de-Piété, le livre de M. de Lanzac de Laborie est un document du plus haut intérêt.

RENÉ GONNARD

La Hongrie au vingtième siècle.

Histoire très moderne et même très actuelle, cette étude économique et sociale publiée par M. René Gonnard, à qui un ministre hongrois décerne le titre de « Hongrois honoraire » ce qui indique assez sa compétence en ces matières et tout à la fois sa symphatie pour « notre peuple magyar ». Selon l'auteur, les Hongrois se plaignent à juste titre d'être mal connus en Europe et notamment en France où l'on n'a qu'une idée très vague de ce qu'est leur pays au point de vue général, et surtout au point de vue économique, personne ne nous

ayant jamais parlé de la vie « intérieure et quotidienne des habitants, de leurs labeurs, de leurs tentatives pratiques, de leurs réussites et de leurs espoirs dans la sphère de la production ; » cette ignorance est d'autant plus regrettable que c'est en réalité, aujourd'hui, parmi les conditions et les circonstances de l'ordre économique qu'il faut chercher l'explication des grands faits politiques. L'évolution économique que subit en ce moment la Hongrie est, sans nul doute, la préface de grands changements dans la politique hongroise, et M. René Gonnard l'établit en des chapitres qui, malgré leurs titres rébarbatifs : « Caractères généraux et Institutions centrales, les Producteurs, les Produits », présentent le plus vif attrait.

MAURICE LECLERCQ ET E. GIROD

Ces Messieurs de la C. G. T.

Ces Messieurs de la C. G. T. Vous connaissez leurs noms — ils se sont imposés à nos terreurs ou à nos gouailleries bourgeoises par tant de hauts faits dans ces dernières années ! — vous connaissez aussi leurs figures, car il n'ont point dédaigné de livrer leurs effigies à la postérité sociale par l'entremise des feuilles de la réaction. Mais vous ignorez tout, ou à peu près, de leur origine, de leur

existence quotidienne et de leur organisation matérielle : c'est cela que MM. Maurice Leclercq et E. Girod de Fléaux ont entrepris de nous conter en un volume sur la couverture duquel on voit des gentlemen d'assez mauvaise mine en train de jouer à la manille. Cette couverture donnerait une assez fausse idée du livre, car les auteurs qui n'éprouvent pour ces mauvais bergers que d'assez médiocres sympathies ont cependant fait en leur faveur un grand effort d'impartialité, ils se sont abstenus de déclamations et de gros mots, — ce dont je les loue ; simplement, familièrement, ils sont entrés dans l'arche sainte de la rue Grange-aux-Belles, ce qui n'est point commode, et en bons journalistes ils nous rapportent ce qu'ils ont vu. S'il y a dans leurs notations beaucoup de choses grotesques, ridicules ou odieuses, il en est d'émouvantes qu'ils n'ont point cru nécessaire de cacher ; ils n'ont point voulu douter *a priori* de la sincérité des grands chefs ni des lieutenants, et c'est très bien, car il faut de la bonne foi même à l'égard des adversaires les plus injustes. Grâce à cette impartialité, les auteurs de ce livre ont pu nous donner des documents assez incontestables sur les Pouget, les Griffuelhes, les Yvetot, les Lévy, les Pataud, etc. Et il faut bien avouer que contre la plupart de ces messieurs les documents suffisent et sont bien plus démonstratifs que les anathèmes.

EUGÈNE AUBIN

La Perse d'aujourd'hui. Iran. Mésopotamie.

Du socialisme à la révolution la transition est facile ; ainsi nous pouvons, sans être trop dépaysés, passer de France en Perse sous la conduite de M. Eugène Aubin qui, ayant assisté sur place à la révolution perse, est en mesure de nous donner d'utiles lumières sur la façon un peu rude dont ce pays fut initié aux bienfaits du régime constitutionnel. Ce livre est intitulé *la Perse d'aujourd'hui — Iran. Mésopotamie* : elles sont tout à fait pittoresques et intéressantes ces promenades sur le chemin de Tauris, autour du lac d'Ourmiah, chez les Kurdes, et à la Caspienne : ce sont des récits de voyage passionnants, semés de remarques lestement croquées et de descriptions éloquentes ; mais voici que la politique s'en mêle, et l'auteur nous raconte les événements qui marquèrent le changement de règne à la mort de Mouzaffer-ed-Din, nous initie au mystère du « schiisme », nous raconte cette révolution persane au sujet de laquelle on a dit tant d'inexactitudes, et étudie le fameux accord anglo-russe du 31 août 1907 ; puis ce sont de nouveau des notes sur les coutumes persanes : la musique, la danse, les derviches, la chasse au faucon, puis encore des promenades à

travers ces pays de rêve et de légende qui sont : Téhéran, Ispahan, l'Irak-Adjémi, les portes du Zagros, les villes saintes et l'Irak-Arabi, et tout cela est d'un intérêt très vif, d'autant plus que ces notes sont prises à un moment émouvant de l'histoire de la Perse, alors que la « vieille Perse achève de mourir et qu'une nouvelle est en train de naître ».

JOSEPH ANGLADE

Les Troubadours

Les Troubadours, leurs vies, leurs œuvres, leurs influence. C'est un bien joli sujet, et ma foi assez inconnu du grand public, car il fut généralement traité sous une forme trop savante. Il a semblé à l'auteur qu' « il était temps de faire sortir la poésie des troubadours des nécropoles scientifiques que sont trop souvent nos revues, nos collections et nos dissertations, pour la produire au grand jour. L'histoire de cette poésie qu'il retrace à grands traits est brève ; « sa vie, nous dit-il, est courte, et elle meurt jeune, comme ceux qui sont aimés des dieux »; mais cette courte histoire, depuis Rigaut de Barbezieux, Marcabrun, Bernard de Ventadour, Folquet de Marseille jusqu'à Guiraut Riquier, de Narbonne, le dernier troubadour, et Clémence Isaure, est pleine de gloire et de grâce,

et il faut savoir gré à M. Joseph Anglade de l'avoir, de façon aussi complète et aussi agréable, révélée aux profanes.

GUSTAVE REYNIER

Le Roman sentimental avant « L'Astrée ».

Dans le domaine des littératures charmantes et surannées, voici un bien intéressant volume sur *le Roman sentimental avant « l'Astrée »*, où l'auteur, M. Gustave Reynier, maître de conférences à l'université de Paris, a voulu remettre en lumière une série d'ouvrages fort ignorés et dont les plus célèbres ne sont connus que de quelques érudits et de quelques bibliophiles. Cette littérature, cependant, a eu son histoire et son rôle dans l'histoire du roman français, et, si inférieure qu'elle nous apparaisse, si oubliée qu'elle soit, elle a nettement préparé *l'Astrée* : l'auteur appuie cette conclusion sur une étude très profonde, très savante et très délicate, consacrée à toute une série de vieux romans dont on ne retrouve pas sans émotion les titres obscurs, les sujets naïfs, l'inspiration noble et grave, la forme galante et dont les exemplaires — de plus en plus rares — ne dorment plus dans les boîtes des quais, depuis que les bibliophiles, renseignés, se les disputent au poids de l'or.

ALBERT DAUZAT

La langue française d'aujourd'hui.

Sous son allure paisible avec son titre savant « de l'évolution de la langue et des problèmes qu'elle soulève », le livre de M. Dauzat est un formidable et dangereux plaidoyer pour le détestable projet de la réforme de l'ortographe... Mais ce n'est pas ici le lieu de polémiquer, et je me contente d'exposer de façon concise, impartiale le plan du livre. L'auteur constate, dans son introduction, que les questions du langage ne passionnent pas les foules, profondément indifférentes à la carrière fournie par la linguistique et aux maîtres qui ont rénové cette branche des connaissances humaines. Cette indifférence est tout à fait fâcheuse, mais la responsabilité en incombe aux linguistes eux-mêmes qui sont restés inaccessibles au public et enfermés dans leur tour d'ivoire; M. Albert Dauzat a résolu d'en sortir, de vulgariser les principes de la science du langage et de faire apprécier quelques-uns de ses résultats, — c'est à quoi tend son livre, qu'il a divisé en quatre parties : « la Langue qui se fait », « Prononciation et Orthographe : le fond et la forme », « les Luttes du français », « l'Etude et l'Enseignement de la langue », et où il convie les linguistes et les littérateurs à s'unir dans un culte commun de la langue, tout en re-

nonçant, les premiers à donner des conseils littéraires, les seconds à s'occuper de grammaire, pour collaborer utilement dans les questions où leur accord est nécessaire, comme celle de la réforme de l'orthographe.

HENRY ROUJON

En marge du temps.

Notre éminent et cher ami Henry Roujon a publié un livre auquel il a donné un bien joli titre : *En marge du temps*. Ce titre, d'ailleurs, n'est pas seulement joli, il est rigoureusement exact et s'applique à merveille à ces mille sujets imposés par l'actualité et à l'occasion desquels cet érudit, charmant et délicat écrivain a donné au jour le jour ses souvenirs personnels, ses opinions esthétiques, ses observations dont la sagacité se revêt si aimablement de fantaisie souriante et verveuse.

Ce sont vraiment des notes marginales crayonnées sans nulle prétention au coin de la feuille où s'inscrit sous nos yeux l'histoire de la vie contemporaine. Bien qu'elles aient été écrites comme si le penseur s'en fut fait un jeu, sans aucune arrière-pensée livresque, ces notes croquées au hasard, ces souvenirs, ces remarques, ces « marges », pour tout dire, apparaissent avec toute leur séduction, la grâce si personnelle de leur écriture, comme des

œuvres délicieuses par elles-mêmes, en dehors des événements ou des occasions qui les firent naître, et très dignes de leur survivre; ces marges! vous n'avez qu'à les détacher des feuilles dont elles firent partie et vous vous apercevez qu'elles sont des pages tout entières, des pages véritables, d'un écrivain de race; j'ajoute qu'elles ont une harmonie, une unité parfaites et qu'elles constituent bien, quoi qu'en prétende la modestie de M. Henry Roujon dans sa dédicace à M. Paul Hervieu, non pas seulement un volume, mais un livre vraiment, et un livre tout à fait exquis.

YVONNE SARCEY

La Route du Bonheur.

La Route du bonheur. Voici un bon livre dont le titre est plein de promesses et qui les tient toutes. En le lisant, on éprouvera cette joie dont parlait Pascal lorsqu'il disait ou à peu près : « On s'attendait à voir un auteur et on trouve... une femme », et quelle femme? Yvonne Sarcey, cousine Yvonne, ainsi qu'on l'appelle avec une familiarité gentille. Elle est délicieuse cette femme, avec toute sa grâce et toute sa bonne grâce, tout son rayonnement d'énergie heureuse, d'enthousiasme fécond, de maternelle tendresse, et c'est,

dans son labeur admirable et souriant, l'image même de la bonne et saine Française qui passe. Telle est la femme! Je vous ai dit tout à l'heure qu'elle s'incarnait littéralement dans son livre, et vous savez maintenant ce qu'il peut y avoir de conseils précieux dans ce volume où elle a versé, nous dit-elle, le meilleur de son cœur, où, dans un langage familier d'où sont bannis toute recherche et tout pédantisme, elle cause gentiment avec ses cent mille petites cousines françaises, leur parle de leurs devoirs et de leur destinée, leur montre toute droite, toute simple et toute saine la route du bonheur, d'un bonheur « loyal, honnête, fait de tendresse, de travail, de raison, et de poésie, d'un bonheur qu'il faut reconnaître au passage, aimer dévotement, et cultiver comme une plante rare ». Combien tout cela est judicieux, réconfortant, agréablement exprimé, et que voilà de bon féminisme, du féminisme féminin qui, malgré les exigences de la mode, consent encore à la parure et à la décence du jupon! Ce livre se répandra, n'en doutez pas, car la cousine Yvonne a le don du rayonnement, et paisiblement, sans grandes phrases, comme une parfaite et attentive maîtresse de maison au centre d'une immense famille, elle aura — pas moins! — accompli une véritable œuvre sociale en formant et en révélant à elle-même la jeune fille française en face de la poupée qu'on voudrait parfois nous faire prendre pour elle.

EMILE POUVILLON

Terre d'Oc.

— Une œuvre posthume vient nous rappeler aujourd'hui le nom d'un charmant et grand écrivain : Emile Pouvillon ; et c'est encore la *Terre d'Oc* qu'il a tant aimée et si délicieusement chantée, qu'Emile Pouvillon vient exalter dans ce livre d'outre-tombe recueilli en des feuilles éparses par la piété de son fils ; ce sont tout d'abord, des « portraits de villes », de ces villes dont les figures changent comme celles des hommes, de Montauban à Toulouse, de Cahors à Perpignan, de Nîmes à Périgueux, puis ce sont des excursions à Notre-Dame de Nuria, « un carré de bâtisses, grange ou forteresse, sévère, dans un décor de grâce pastorale », et au pic du Midi d'Ossau « crevant le ciel de sa fourche tragique »; c'est une journée au Sidobre, « le paradis des chasseurs » ; des promenades dans le « parc Toulousain », dans des « maisons abandonnées », et une page exquise sur les violettes, les violettes qui sentent si bon : « consolons-nous de vivre en respirant les violettes ».

HENRI POINCARÉ

Science et Méthode.

M. Henri Poincaré donne à la Bibliothèque de Philosophie scientifique une œuvre considérable, intitulée *Science et Méthode*. C'est le premier ouvrage que cet éminent savant publie depuis que l'Académie française l'a appelé à elle. Il est d'une grande éloquence et d'une haute portée, et dans la mesure où le raisonnement et la vaste science le permettent il déchire un coin du voile qui nous masque l'avenir. Après un chapitre « le Savant et la Science », chapitre de généralités qui s'appliquent à toutes les sciences, l'auteur aborde des questions qui se rapportent plus particulièrement à certaines sciences spéciales, au raisonnement mathématique, à la mécanique nouvelle, à la science astronomique; ce sont là, pour les mathématiques notamment, des sujets un peu abstraits; l'auteur a fait un louable effort pour les rendre accessibles aux profanes ou aux demi-profanes; pour moi, je l'avoue, ce que j'ai vraiment compris dans cette œuvre, c'est sa portée générale et son but lumineusement exposés en ces termes : « Ce que j'ai cherché à expliquer, nous dit l'auteur, c'est comment le savant doit s'y prendre pour choisir entre les faits innombrables qui s'offrent à sa curiosité, puisque aussi bien la naturelle in-

firmité, de son esprit l'oblige à faire un choix, et ce choix doit désigner ceux qui sont, à grand rendement, porteurs d'une loi nouvelle, pour négliger ceux qui sont sans portée et ne nous enseignent rien, qu'eux-mêmes.

BERNARD BRUNHES

La Dégradation de l'énergie.

Ce titre avait alléché mon ignorance et je me réjouissais d'avoir à fouailler au nom de la science la veulerie de mes contemporains. Mais dès que j'ai eu ouvert le volume il m'a fallu déchanter : l'énergie est un terme purement scientifique et la dégradation étudiée ici n'a rien de moral ou de sentimental, et me voici forcé une fois encore d'admirer de confiance une œuvre, dont je perçois tout de même — ne soyons pas trop modeste ! — la haute valeur scientifique et philosophique, et dans laquelle l'auteur, après avoir lumineusement redressé le contresens commis universellement sur le mot « énergie », s'applique à la classification des diverses formes d'énergie, au sens des transformations spontanées, à l'histoire du principe de Carnot et du mot « énergie », à la dégradation et au mécanisme, à la portée du principe de la dégradation d'énergie, pour conclure à la condamna-

tion de ce mot scientifique sur lequel nous avons si longtemps vécu : « Rien ne se perd », mot qui deviendra douloureusement comique quand « le torrent créé par la dénudation des pentes aura rejoint d'autres torrents et formé un fleuve capricieux qui dévastera les villages et ensablera les plaines ».

MARINETTI

La Conquête des Etoiles.

Le très curieux et très vibrant poète Marinetti, dont j'ai eu maintes fois l'occasion de prononcer le nom et qui a déjà conquis une sorte de popularité, a publié une nouvelle édition sa première œuvre poétique *la Conquête des Etoiles*. Dès son apparition elle fit grand bruit, et les symbolistes français la saluèrent avec enthousiasme, sans d'ailleurs la revendiquer et en proclamant l'originalité profonde et l'intense personnalité de son auteur. Six ans ont passé, et l'auteur, qui avait alors vingt-trois ans, a fourni depuis une belle et laborieuse carrière dont nous avons noté les étapes. Il croit aujourd'hui le moment venu de remettre sous nos yeux l'œuvre qui attira l'attention des lettrés : ainsi, nous pouvons juger mieux le chemin parcouru par le poète ; pour l'œuvre elle-même, elle supporte vaillamment la périlleuse

épreuve de la réédition, ses qualités d'éclat, de force, d'imagination débordante et de lumineuse vision nous apparaissent aussi séduisantes qu'aux premiers jours, et nous aimons aussi ses défauts, — rares et précieux défauts de pétulance, de fougue désordonnée et délirante, fautes de goût aussi, qui nous sont chères, car il faut se méfier des poètes qui ont toujours du goût; quant à la forme, si hardie, si subversive, elle m'a, comme au premier jour, souvent séduit, parfois un peu déconcerté, et j'y ai retrouvé avec joie quelques-uns de ces beaux alexandrins d'une frappe excellente et que l'auteur a jetés, comme par mégarde, au milieu de ses vers au rythme si personnel si nouveau, si surprenant...

MÉMENTO DU MOIS DE NOVEMBRE

ROMANS

Bailly (Edmond). — *La Légende de Diamant*, « sept récits du monde celtique ».

Crawford (Marion). — *Haine de Femme*.

Deledda (Grazia). — *Le Fantôme du passé*, traduit de l'italien par M. Hérelle.

Erlande (Albert). — *Le Défaut de l'armure*, mœurs contemporaines.

Fraudet (René). — *Les Fatidiques*.

Giffard (Pierre). — *Retiré des Affaires*. L'auteur de ce roman est si bon journaliste que même lorsqu'il écrit un roman, il trouve le moyen de devancer l'actualité. En effet, ce livre qui parut en feuilleton, il y a un an déjà, dans le *Petit Journal*, se passe pour une bonne partie dans ces paysages et dans ces villes bulgares qui sollicitent si impérieusement aujourd'hui l'attention de l'Europe ; mais cette actualité préventive n'est que le moindre mérite du roman de Pierre Giffard, qui est très passionnant, fertile en dramatiques péripéties et en judicieuses observations.

Kipling (Rudyard). — *Le Chat Maltais*, traduit par Louis Fabulet et Augustin Arthur Jackson.

Le Guet (Marc). — *Les Contes du Pays Noir*.

Lorrain (Jean). — *Le crime des Riches*, une très intéressante édition populaire de cette œuvre.

Martin (Rodolphe). — *La Guerre aérienne*.

Ramuz. — *Jean Luc persécuté*.

Regis-Lamotte (Roger). — *La femme passa...*

Rouquès (Amédée). — *Le Jeune Rouvre*.

Ulmès (Tony d'). — *La Vie de Monique*.

Willy (Colette). — *Les Vrilles de la Vigne*.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Adam (Madame Juliette). — *Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la revanche*, un livre de souvenirs et de pensées qui est un document d'histoire et une source d'émotion profonde.

Adam (Paul). — *Nouveau Catéchisme*, un livre d'une rare et puissante originalité, avec ce commentaire en une ligne : « le Progrès des races ».

Barbey d'Aurevilly. — *Voyageurs et Romanciers*, un délicieux

et admirable livre de critique paru dans l'édition du centenaire.

Barratin (Madame). — *Les Heures de Brume*, des poésies, « fleurs qui parfumeront, épis qui germeront », ainsi que dit M. Auguste Dorchain dans une enthousiaste et jolie préface.

Bertrand (Adrien). — *Catulle Mendès*, une ingénieuse plaquette sur l'admirable poète mort depuis si tragiquement.

Bouchor (Maurice). — *Il faut mourir*, un poème dramatique profond et noble où le poète a donné « le testament de sa pensée et comme l'expression symbolique de sa foi humaine et sociale ».

Chavagne (René de). — Voir Henri Coulon.

Coulon (Henri) et René de Chavagne. — *Le Mariage et le Divorce de demain.* Ce volume est selon le désir de ses auteurs, une « œuvre utile, d'une utilité durable et générale ». Après avoir établi, en guise de préface, la « faillite de la démagogie » et la nécessité absolue de l'accession au pouvoir d'une élite, ils entrent dans le vif du sujet, proclamant l'obligation où l'on est de réformer le mariage, et formulent ce que doivent être désormais le mariage des deux « époux munis de droits et de devoirs égaux », et leur divorce, « élargi et débarrassé de ses hypocrisies »; les auteurs, on le voit, ne partagent point du tout les idées de M. Paul Bourget sur le mariage et ils le lui disent d'ailleurs en un langage plein de véhémence.

Darcy (Jean). — *La France et l'Angleterre, Cent ans de rivalité coloniale*, « l'Affaire de Madagascar », une histoire qui nous paraît rétrospective bien que très récente encore.

Defontaine (Henri). — *Du costume civil officiel et de l'uniforme militaire*, « des officiers à la Cour ou auprès des chefs d'Etat français depuis 1804 jusqu'à nos jours », une curieuse monographie très bien documentée et très richement illustrée.

Delcour. — *Dix années d'éducation congréganiste*, un livre sans tendresse et sans bienveillance qu'on accusera peut-être, dit l'auteur, d'être un coup de pied de l'âne.

Demnia (G.). — *Le Voydge d'Afrique*. Poésies.

Doumic (René). — *Etudes sur la littérature française*, un volume d'un intérêt très varié, qui va de Saint François de Sales à M. Anatole France, en passant par Racine et par Lamartine.

Fontaine (André). — *Les Doctrines d'art en France,* peintres, amateurs, critiques de Poussin à Diderot.

Forthuny (Pascal). — Voir Paul Hacquard.

Gazier. — *Abrégé de l'histoire de Port-Royal.*

Gregh (Fernand). — *Prélude féerique*, un conte bleu en vers que le délicat poète publie « pour son fils quand il aura sept ans » et, qui, si j'en juge par les impressions que j'ai ressenties, réjouira et séduira bien des hommes avant de divertir un petit enfant. C'est d'une grâce exquise, et les propos échangés entre les fées, les grenouilles et les crapauds de la forêt de Brocéliande, au son d'une musique « facultative jouée par un orchestre imaginaire », sont vraiment les choses les plus délicates, les plus gracieuses et les plus poétiquement ailées qui soient, exprimées dans ce verbe si harmonieux, si classique et si profondément original qui est celui de Fernand Gregh.

Hacquard (Paul) et Pascal Forthuny. — *Lettres inédites de Béranger à Dupont de l'Eure.* (Correspondance intime et politique, 1820-1854), un volume très pieusement composé et judicieusement annoté qui contient des pages bien émouvantes et bien curieuses où revit le grand chansonnier dont la populaire figure, peinte par Couture, sourit en tête du livre.

Hervé de Rauville. — *L'Ile de France contemporaine*, « étude sur la résistance de la race française à l'île Maurice sur la domination anglaise ».

Jaubert (Ernest). — *Cent Ballades.*

Jeanjean. — *Armand Barbès, sa vie, son action politique, sa correspondance.*

Jullien (Adolphe). — *Fantin-Latour*, « Sa vie et ses amitiés », des lettres inédites et des souvenirs personnels.

Kolney (Fernand). — *L'Amour dans cinq mille ans,* une fantaisie philosophique et pessimiste que l'auteur dédie aux Manes de Henri Heine et qu'il situe aux environs de l'an 6905.

Laclos (Choderlos de). — *Les liaisons dangereuses*, une superbe édition publiée d'après le texte original avec une étude sur Choderlos de Laclos et une bibliographie des *Liaisons dangereuses*, par M. Van Bever; le nom de l'érudit écrivain est un sûr garant de la valeur littéraire de l'édition, c'est en outre une belle œuvre de bibliophilie et d'art illustrée de vingt superbes eaux-fortes originales de Martin Van Maele, et qui fait vraiment honneur aux éditeurs.

Lambeau (Lucien). *Les Richesses d'Art de la Ville de Paris*, dont l'auteur commence la revue en un beau livre, remarquablement illustré et d'une forte documentation sur « l'Hôtel de Ville de Paris ».

La Mesangère. — *Les Petits Mémoires de Paris*, un ravissant petit volume, d'une allure très XVIIIe siècle, illustré d'exquise façon par Henri Boutet et dont l'auteur se réclame du bon Sébastien Mercier.

Lefebvre (Alphonse). — *La Célèbre inconnue de Prosper Mérimée*, « sa vie et ses œuvres authentiques avec documents, portraits et dessins inédits », une intéressante étude littéraire et anecdotique.

Le Goffic. — *L'Ame bretonne*, des pages émues et fortes où revivent les mœurs, les traditions, les croyances, la littérature de la noble et vieille Armorique.

Letalle (Abel). — *Les fresques de Florence*, racontées et reproduites en un beau livre.

Limet (Charles). — *Un Vétéran du barreau parisien*, un livre charmant de sérénité et de bonne grâce, où le doyen de l'ordre des avocats nous conte « quatre-vingts ans de souvenirs 1827-1907 ».

Lorin (Henri). — *L'Afrique du Nord : Tunisie, Algérie, Maroc*, volume consacré à la géographie régionale, économique et politique de cet immense domaine de l'influence française — c'est un livre qui traite scientifiquement des questions brûlantes; en outre, il comble une lacune en réunissant en un volume accessible, clair et concis la substance d'une étude complète et générale sur l'Afrique du Nord, si « profondément marquée par la nature des traits qui déterminent une région naturelle »; je vous laisse le soin de tirer la conclusion de

cette simple phrase de géographie une portée bien plus haute et plus émouvante qui ne comporte pour l'ordinaire un manuel de géographie.

Malo (Henri). — *Les Corsaires*, un travail établi presque entièrement sur des documents inédits et où l'auteur s'est attaché à « restituer la physionomie de la guerre de courses aux époques où elle s'est nettement différenciée de la piraterie »; c'est un livre propre à instruire les hommes, à faire trembler les petits enfants et à passionner les uns et les autres.

Michel (Emile). — *Nouvelles études sur l'art*, si précieuses et si émouvantes.

Pineau (Léon). — *L'Evolution du roman en Allemagne au* XIX[e] *siècle*, un ouvrage très savant et très serré.

Roger-Milès. *Comment discerner les styles du* VIII[e] *au* XIX[e] *siècle*, « architecture et décoration — caractères et manifestations des formes », une édition nouvelle d'un très précieux et très beau volume. C'est, nous dit modestement l'auteur, une sorte de manuel d'éducation de l'œil à l'usage des promeneurs et des touristes, mais un manuel documentaire, qui a la prétention d'instruire sans pédanterie et d'être feuilleté et compris sans effort », et j'ajouterai, avec infiniment d'agrément, car l'œuvre est d'une rare séduction artistique et littéraire.

Ruffin (Alfred). — *Le livre des Chats*, un recueil de vers charmants dédiés par l'auteur à « Nini, la belle chatte blanche et gris-perle qui venait le réveiller tous les matins dans son petit lit d'enfant ».

Shakespeare (William). — *Œuvres dramatiques*, le 7[e] volume de la très intéressante traduction publiée par M. Georges Duval et où figurent notamment *Le Songe d'une nuit d'été, le Conte d'hiver* et les *Deux Gentilhommes de Vérone.*

Taine. — *Pages Choisies*, commentées et annotées très judicieusement par M. Victor Guiraud.

Toutain (J.). — *Etudes de mythologie et d'histoire des religions antiques.*

Ursu (J.). — *La Politique orientale de François I*[er] (1515-1547). — une page d'histoire savante et pittoresque.

Vernon (Eugène). — *L'Homme divin ou la Nouvelle Religion*, un livre un peu bien surprenant où l'auteur a la prétention, nous dit-il, « de substituer une nouvelle religion aux religions existantes, religion sans révélation, mais de plus de mystère, de plus de grâce, de plus d'adoration ». Dans ce livre étrange, et qui parfois paraitra obscur, il y a des pages bien profondes et jolies; il est animé tout du long d'un noble culte et d'un amour fervent de la beauté.

Weil (Commandant). — *Joachim Murat, roi de Naples*, une curieuse monographie très bien documentée et très richement illustrée.

Weissen-Szumlanska (Madame Marcelle). — *Hors du Harem*, « histoire vraie », de curieux et émouvants souvenirs d'où l'on peut tirer cette mélancolique conclusion que le désenchantement des libérées est le plus pénible et le plus complet qui soit et que le « rôle des recluses, s'il est obscur et même douloureux, est encore le meilleur, le plus digne, le plus grand, parce qu'elles sont à leur place et suivent leur devoir ».

Zévaès (Alexandre). — *Le socialisme en France depuis 1871*, un livre très vivant et très documenté.

DÉCEMBRE

LES ROMANS

ANATOLE FRANCE

Les Contes de Jacques Tournebroche.

Aux approches de la fin de l'année, en cette saison où la littérature doit abandonner toute gravité et se consacrer à l'édification et à la récréation de l'enfance, M. Anatole France a voulu, lui aussi, s'offrir la fantaisie d'un livre à naïves images, et il nous apporte, dans un sourire, *les Contes de Jacques Torunebroche.* Quel plaisir j'ai eu à retrouver sur la couverture d'un livre le nom de notre ami Tournebroche, tous ceux qui passèrent dans la rôtisserie de la reine Pé-

dauque le concevront aisément; je pensais bien en lisant son nom que je retrouverais aussi quelque part son bon maître Jérôme Coignard, et mon attente ne fut pas déçue. Ces noms évoqués vous disent sans doute la nature de ces contes, et que Jacques Tournebroche n'écrit point pour les petits enfants; même lorsqu'il est tout à fait naïf, touchant et chaste, comme dans « le Miracle de la pie », son esprit est toujours animé d'une bien fâcheuse irrévérence pour les plus respectables choses; dans d'autres, comme « le Gab d'Olivier » et l'histoire de « une horrible paincture », M. Anatole France, qui tient la plume de Tournebroche, ne se contente plus d'être le fils de Voltaire, il est manifestement l'arrière-petit-neveu de Rabelais. Il reste surtout, et c'est heureux pour son lecteur, Anatole France, un incomparable écrivain dont la langue restera comme un modèle de grâce, de perfection et de pureté, et qui sait, quand il le veut, appuyer sa fantaisie sur une profonde érudition et une connaissance merveilleuse de notre moyen âge.

A ce divertissement d'un philosophe, l'éditeur a donné la parure légère et somptueuse qui convenait : sur de belles pages aux vastes marges, les contes se déroulent en une belle et luxueuse typographie, avec de-ci de-là de gracieuses images aux couleurs naïves et des lettres enluminées et dorées avec beaucoup de talent par M. Léon Lebègue.

ALBERT BOISSIÈRE

Un crime a été commis.

M. Albert Boissière a publié, sous le titre *Un crime a été commis,* une de ces histoires de mystère et d'assassinat dont la vogue est si grande en ce moment ; sur la couverture, deux têtes grimacent, qui semblent sectionnées près du col et l'on a tout de suite l'impression que de terribles choses vont se passer. Et c'est en effet une bien angoissante aventure que celle d'Otto et de Franz, les deux frères jumeaux, si semblables l'un à l'autre que, le crime une fois commis, on ne sait plus, non plus jamais, qui fut le meurtrier et qui fut la victime. De son postulat, qui est bien un peu vif — mais Plaute et Molière, et tant d'autres, s'en sont servis, — M. Albert Boissière a tiré un parti remarquable : la curiosité, l'angoisse, l'émoi de son lecteur sont jusqu'à la dernière page tenus en haleine, et ce résultat est obtenu sans que l'auteur ait cru nécessaire d'appeler à son aide l'horrible et le tragique ; ainsi, il intéresse et passionne son lecteur sans le troubler, sans lui procurer l'agrément discutable des sueurs froides, des nuits agitées par des songes affolants. C'est par là qu'il se distingue d'un grand nombre de nos « romanciers-mystère » et qu'il mérite un très particulier éloge.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Marie fille-mère.

Le titre vous dit le sujet du livre et combien il serait délicat d'en tenter l'analyse dans une chaste chronique. La romancière est animée d'intentions généreuses et nobles, mais comme elle désire nous indigner très fort, elle n'a point essayé d'épargner nos sensibilités, et il y a dans ses peintures une brutalité un peu pénible parfois. L'indignation qu'on éprouve contre le mâle dont l'égoïsme passionné jette la femme aux tristesses de la rue a été exploitée maintes fois et on risque un peu de tomber dans la banalité en proclamant l'injustice et l'horreur de la condition féminine; il est juste de dire que madame Lucie Delarue-Mardrus a évité ce défaut; qu'elle a su, dans ce sujet si douloureusement banal, rester profondément originale et donner une allure tout à fait particulière à cette aventure de la « créature sans défense contre la fatalité physiologique qui pèse sur la femme, — qui meurt comme elle a vécu, victime du désir masculin ».

———

CHARLES DERENNES

La Guenille.

M. Charles Derennes, le jeune écrivain dont j'ai eu naguère un très vif plaisir à saluer les remarquables débuts, nous donne avec *la Guenille* une œuvre nouvelle où il y a du meilleur et du pire : c'est un livre plein de talent, d'une forte tenue littéraire et d'une belle originalité; mais pourquoi avoir mis toutes ces qualités au service de choses si douloureuses, si pénibles, sinistres à ce point?

La guenille dont il nous parle c'est l'âme du héros, et c'est aussi le symbole de la destinée humaine palpitante et vaine dont cette âme n'est qu'un lambeau, l'un des plus misérables. Trop misérable tout de même et trop cruellement poursuivi par le destin. M. Charles Derennes est assez doué pour pouvoir donner de l'intérêt, de la vie et de la passion à un roman sans accumuler sur la tête de ses héros les hérédités de folie, de neurasthénie ou d'épilepsie, et sans donner à leurs amours le ragoût de l'inceste. Non vraiment, tout cela est trop dur, trop douloureux, trop amer, et c'est pourtant d'une très curieuse conception et d'une très remarquable exécution.

—

TRISTAN BERNARD

Secrets d'Etat.

Notre ami Tristan Bernard, qui fut applaudi dans le même mois à « l'Œuvre », et au théâtre Michel, ne se repose pas longtemps sur ses lauriers : dès aujourd'hui, en effet, il nous apporte un roman, et ce n'est pas fini, paraît-il... Voilà, je pense, un bel exemple d'activité littéraire donné par ce délicieux humoriste dont la légendaire nonchalance n'est plus qu'une légende. Ce roman s'appelle *Secrets d'Etat* et ce n'est pas un « livre gai », l'auteur prend soin de nous en prévenir dans une étincelante préface où il s'excuse auprès de son lecteur d'être obligé de mentir « à la triste réputation qu'il a d'être un écrivain gai ». Néanmoins, ne vous alarmez pas trop vite, Tristan Bernard, attelé à un roman où l'on ne rit pas toujours, où l'on souffre parfois, où l'on aime, où l'on fait de la politique et de la diplomatie, où l'on conspire et où l'on meurt, a pris son rôle de romancier au sérieux, mais point au tragique, ni, si j'ose dire, au mélancolique : pour ne « pas s'ennuyer pendant trois cents pages, il a résolu de s'amuser le plus qu'il pourrait » et il a réussi supérieurement à amuser son lecteur, ravi de trouver, dissimulés aux coins des pages, des traits charmants d'observation narquoise qui sont du

meilleur Tristan Bernard, et de découvrir aussi chez cet « auteur gai » une note d'émotion profonde et attendrie qu'il ne voulait point soupçonner; ainsi, ce roman très captivant et très original, où l'auteur a trouvé moyen de mettre une extraordinaire vérité dans la peinture d'un royaume de fantaisie, atteste la prodigieuse souplesse, la variété, la diversité du délicieux talent de M. Tristan Bernard, qu'on « n'enferme pas dans un genre » et qui n'est pas l'esclave de sa gaieté.

EDMOND HARAUCOURT

Trumaille et Pélisson.

Sous le titre *Trumaille et Pélisson,* M. Edmond Haraucourt a publié un livre où sont réunis deux courts romans qui attestent brillamment la variété, la souplesse du talent de ce remarquable écrivain. Le sens du premier de ces romans, « Pélisson », nous est donné dans la dédicace du livre que M. Edmond Haraucourt offre « à son vieil ami Henri Lavedan, en commun amour du passé et de ses reliques ». L'histoire si simple et si touchante de Nicolas Pélisson est, en effet, un hymne émouvant en l'honneur des reliques du passé qu'il faut garder jalousement, pieusement, car « ce produit de l'âme commune est un trésor

commun », et les pierres des monuments, des châteaux, des maisons, « c'est de l'histoire survivante, la floraison lapidaire des siècles, la formule des générations qui pétrifièrent leur pensée, pour que nous en gardions mémoire ». Tout cela, M. Nicolas Pélisson, homme très calme et tout petit, bienveillant receveur des contributions indirectes, ne s'en doutait pas, lorsque brusquement, l'acquisition d'un petit crucifix d'émail champlevé le lui révéla ; la compagnie de ce pieux bibelot acquis par hasard, lui devint si chère, le consola si bien des tristesses quotidiennes auxquelles le condamnait sa mégère de femme, que cet homme ignorant s'instruisit, s'éleva et devint un extraordinaire collectionneur. Et, quoi qu'en puissent penser les esprits subalternes et les âmes basses, c'est une chose admirable et touchante qu'une collection ; un collectionneur digne de ce nom est un homme utile et nécessaire à son pays et peut-être un héros; c'est le cas de Nicolas Pélisson, apôtre et martyr de la collection ; et le lecteur le plus profane partage ses émotions, ses joies et ses douleurs, que M. Edmond Haraucourt sait faire comprendre et exprimer avec un art et une émotion admirables.

D'un genre tout différent, le second roman contenu dans ce livre nous dit la douloureuse aventure d'un certain « Trumaille », un fermier en butte à la haine des paysans, ses voisins, qui, mécontents de l'avoir parmi eux, déploient, pour

le rebuter et le faire fuir, une prodigieuse ingéniosité dans la méchanceté et la perfidie; il y a là une peinture vraiment extraordinaire de ce que peut être la férocité paysanne.

DUCHESSE DE DINO

Chronique. — 1831-1862.

En un volume d'un très vif intérêt et d'une grande et émouvante séduction, madame la princesse de Radziwill née Castellane commence la publication de la *Chronique* dont son aïeule la duchesse de Dino, devenue depuis duchesse de Talleyrand et de Sagan, lui a confié le précieux dépôt; cette Chronique embrasse trente années de l'histoire de France et d'Europe, de 1831 à 1862, — trente années pendant lesquelles cette femme accomplie joua un rôle considérable et rendit à la France les plus discrets et les plus éminents services. Le premier volume va de 1831 à 1835; il présente beaucoup de variété, d'intérêt et d'agrément; c'est un journal rédigé au jour le jour, familièrement, mais avec tout de même un grand

souci de la forme et de la tenue : cela a vraiment de la race; c'est, en outre, d'une sincérité évidente, et avec les pièces et les lettres qui émaillent le texte, avec aussi la délicieuse miniature de la duchesse de Dino par Agricola, qui sourit à la première page du livre, c'est un document d'histoire de premier ordre où revit intensément une femme qui occupa dans la société européenne de la première partie du dix-neuvième siècle une place si considérable, « dont les attraits, comme les dons, furent rarement égalés et qui exerça sur tous ceux qui l'approchèrent une incomparable séduction morale ».

EMILE MALE

L'Art religieux à la fin du moyen-âge en France.

C'est un superbe livre d'une somptueuse et riche documentation sur *l'Art religieux de la fin du moyen âge en France*. On n'a pas oublié l'œuvre précédente de ce très érudit écrivain sur *l'Art religieux du treizième siècle en France*, œuvre à laquelle J. K. Huysmans donnait sa précieuse approbation en saluant en elle le premier travail complet qui eût été fait sur l'iconographie des cathédrales; M. Emile Mâle a suivi dans ce nouveau volume un plan tout différent de celui qu'il

avait adopté dans le précédent, car il y a une différence fondamentale entre l'art religieux du treizième siècle et celui de la fin du moyen âge; le premier est plus encyclopédique, le second est plus pathétique, plus tendre, plus humain, et l'auteur fait très lumineusement ressortir ce contraste ; mais s'il a changé son plan il est resté fidèle à cette méthode si féconde qui consiste à situer l'histoire de l'art dans la grande histoire et à ne l'en pas séparer, à étudier, en même temps que les manifestations artistiques, les raisons, les événements, les mœurs qui l'influencèrent. Ainsi, l'œuvre n'apparaît pas seulement comme une étude séduisante et spéciale, mais comme un chapitre particulièrement émouvant de notre histoire ; le livre est présenté avec beaucoup d'art et de goût et richement illustré de nombreuses et belles gravures.

MÉMENTO DU MOIS DE DÉCEMBRE

ROMANS

Brenn. — *Les Rebelles.*

Claretie (Léo). — *Cadet-la-Perle,* un roman de cape et d'épée amusant au possible, passionnant, tout rempli de péri-

péties héroïques et belles qui constitue en outre une très brillante leçon d'histoire, car Cadet-la-Perle, surnommé ainsi à cause de la perle unique qu'il portait à l'oreille, ne fut autre que le comte d'Harcourt, d'Armagnac et de Brionne, Henri de Lorraine, grand écuyer de France, gouverneur de Guyenne ; et ses aventures réelles sont tout à fait prestigieuses. M. Léo Claretie, historien érudit, romancier habile, les a présentées dans son livre avec beaucoup de verve et de vie, sous une forme très littéraire, mettant très heureusement l'imagination au service de l'histoire.

Grasset (Pierre). — *Un conte bleu.*

Luguet (Marcel). — Voir Maurice Vaucaire.

Rue (Gustave). — *Le Petit Faune.*

Tiercelin (Louis). — *Le Cloarec,* une œuvre où l'auteur évoque sa chère Bretagne mystique et pittoresque, en des pages émouvantes et d'une vie intense et profonde.

Vaucaire (Maurice) et Marcel Luguet. — *Mademoiselle X, souris d'Hôtel,* un très amusant volume où les auteurs exaltent une fort sympathique, passionnée et ingénieuse cambrioleuse que nous pourrons marier, lorsque Saint-Lazare lui ouvrira ses portes, à notre glorieux Arsène Lupin.

HISTOIRE — LITTÉRATURE — THÉATRE — POÉSIE POLITIQUE — DIVERS

Adam (Paul). — *L'Icône et Le Croissant,* une double étude, débordante d'idées, de véhémence et de passion sur la Russie et l'Egypte, portraits d'hommes d'Etat, descriptions lumineuses de villes et de paysages, réflexions philosophiques, visions de révolution ; nous trouvons tout cela dans un pêle-mêle harmonieux, et c'est un livre étourdissant et utile, livre d'historien, de poète et de philosophe.

Ancey (Georges). — *Athènes couronnée de violettes.*

Batiffol. — *Le Siècle de la Renaissance*, un bon livre paru dans la série de « l'Histoire de France racontée à tous » publiée sous la direction de M. Funck-Brentano.

Bauffremont (Princesse de). — *De l'Aube au crépuscule*, des vers charmants délicieusement présentés en une artistique typographie.

Brun (Pierre). — *Savinien de Cyrano de Bergerac, gentilhomme parisien*, « l'Histoire et la légende de Lebret à Ed. Rostand ».

Cauzons (de). — *Histoire de l'Inquisition en France*, un ouvrage « synthétique, basé à la fois sur l'étude directe des sources et sur les résultats de l'érudition moderne »; le premier volume de cet ouvrage qui en comprendra trois, est consacré aux origines de l'Inquisition.

Chorenne (Paul). — *Mes prisons en Prusse.*

Dauchot (Gabriel). — *Immortelle Pologne*, une œuvre émouvante précédée d'une préface d'un mysticisme et d'un patriotisme enflammés de M. Théodor de Wyzewa.

Debidour (A.). — *L'Eglise Catholique et l'Etat sous la troisième République — 1870-1906* — suite et fin.

Defrance (Eugène). — *Vieilles façades parisiennes, — la maison de madame Gourdan*, documents inédits sur l'histoire des mœurs à la fin du XVIIIe siècle.

Delacour (André). — *Le Don de soi*, des poèmes d'une inspiration généreuse et noble, et d'un rythme souvent heureux.

Floc (Tym). — *M. l'Abbé Loisy, M. Le Dantec et M. Clemenceau font leur prière.*

Hermitte (Jean). — *Horizons*, études sur les idées qui préparent l'avénement d'un régime nouveau.

Lafond (Paul). — *La Sculpture espagnole*, une étude très documentée et brillamment illustrée.

Lanson (Gustave). — *L'Art de la Prose.*

Leblond (Marius-Ary). — *L'Idéal au* XIXe *siècle*, un fort beau livre tout rempli de choses contestables et d'idées généreuses où les auteurs essayent de dégager notre idéal, car en une époque « où on n'écoute plus le clergé, où on lit peu les poètes et les romanciers utopistes qui les exaltent, il appartient à la littérature critique »

en exposant leurs rêveries et en les associant, de présenter l'œuvre synthétique de morale nécessaire à notre âge ».

Mauclère (Jean). — *Au Caprice des heures,* poésies.

Millandry (Georges). — *Les Frêles chansons,* des poésies mélodieuses dont quelques-unes sont agrémentées de notes musicales.

Moret (A.). — *Au Temps des Pharaons* : l'auteur, conservateur adjoint du musée Guimet, nous ramène, en un volume de 300 pages tout rempli de faits et de documents, à ce temps tout environné de prestige et de mystère où les pyramides élevèrent leurs pointes altières vers le ciel d'azur de l'Egypte ; en des chapitres très clairs, très intéressants, très précis, semés d'images où les temples et les pyramides apparaissent dans leur majestueux délabrement, M. Moret nous dit la restauration des temples égyptiens, nous raconte avec infiniment de pittoresque la diplomatie égyptienne et nous dit ce qu'était « la carrière » au temps des Pharaons; étudie la naissance et la destinée des Pyramides et nous donne, enfin, des renseignements tout à fait captivants sur la magie de l'ancienne Egypte.

Moulins (Amédée). — Voir Louis Tarsot.

Péladan. — *Les Idées et les Formes dans l'antiquité orientale.*

Portes de La Fosse (Des). — *Quelques vers,* œuvre d'un diplomate qui s'excuse de faire des vers, en quoi il a tort, car il est un poète excellent.

Semenoff (Commandant). — *L'Expiation,* un livre où l'auteur nous fait assister aux derniers jours de l'escadre de Port-Arthur.

Stoullig (Edmond). — *Annales du Théâtre et de la Musique,* le trente-troisième volume de cette œuvre précédée d'une très mordante préface de M. Nozière.

Strindberg (Auguste). — *Bohême suédoise,* « peintures de la vie artistique, littéraire suédoise ».

Tarsot (Louis) et Amédée Moulins. — *L'Histoire de France dans ses monuments, scènes et vestiges du temps passé, de François Ier à la Révolution.*

Thureau-Dangin (Paul). — *Le Catholicisme en Angleterre au XIXe siècle,* un volume où l'auteur a réuni les conféren-

ces données par lui cette année sur cette question. On sait que l'académicien a consacré à la renaissance catholique en Angleterre un ouvrage considérable ; le présent volume nous donne comme un raccourci de cette œuvre, et l'auteur a voulu nous présenter ainsi les événements sous une forme plus concentrée, plus rapide, « faire pénétrer plus avant dans le public la connaissance d'une histoire à la fois instructive et consolante ».

Vellay (Charles). — *Discours et rapports de Robespierre*, un volume paru dans la si curieuse et si précieuse collection de « L'Elite de la Révolution ».

Vitrac (Maurice). — *Journal du comte Rœderer*, Ministre et Conseiller d'Etat, des notes intimes et politiques d'un familier des Tuileries publiées avec une introduction et des notes.

Waleffe (Maurice de). — *Les Paradis de l'Amérique centrale*, un livre où l'auteur se pose cette grave question : « Les Etats-Unis mangeront-ils l'Amérique espagnole ? » grave question qu'il résoud par l'affirmative au cours d'une enquête qui pourrait être terriblement sérieuse et qu'il a su rendre vivante, pittoresque et amusante.



QUELQUES DISPARUS

QUELQUES DISPARUS

EMMANUEL ARÈNE

Lorsqu'il est mort, le 15 août 1908, en pleine force de l'âge et du talent, — il avait à peine 52 ans — Emmanuel Arène régnait sur Paris depuis quelque trente ans par la toute-puissance de sa grâce conquérante et de son étincelant esprit. Dans ces notes brèves où sont réunis chaque année quelques documents sur les disparus de la littérature, on ne trouvera pas, ou presque pas, de renseignements bibliographiques, à peine un titre de nouvelle : « Le Dernier Bandit », et pourtant c'est un véritable écrivain, un écrivain de race, doué des qualités les plus fortes et les plus brillantes, qui a disparu. Mais pendant les trente années de son labeur, la folle activité avec laquelle il dispersa aux quatre vents de la Presse l'or pur de son esprit

et de son talent, ne lui laissa pas le temps de se consacrer à une œuvre. C'est grand dommage vraiment, l'on ne peut s'empêcher de regretter que le ravissement de cet incomparable esprit soit perdu pour la postérité.

Du moins, ceux de notre temps garderont le souvenir de ces pages étincelantes qu'il jeta au vent avec une incroyable prodigalité sans prendre le souci d'en fixer quelques-unes sous la forme durable du livre ; ils reliront dans les collections de journaux ces chroniques incomparables, d'une langue si pure, si souple, si alerte, où parfois l'éclat de son merveilleux esprit se tempérait volontairement, s'atténuait d'une émotion souriante, profonde et légère tout à la fois, comme dans cette description du petit cimetière corse, où il repose aujourd'hui, véritable joyau littéraire, digne de survivre, et qui survivra.

ARVÈDE BARINE

Le pseudonyme de la femme de lettres qui mourut le 15 novembre 1908, après une très belle et très noble carrière, était connu dans le monde entier par les lettrés, les délicats ; son nom, madame Charles Vincens, et sa personne étaient ignorés de presque tous : c'est qu'Arvède Barine au cours d'une longue existence de labeur et de production ne s'occupa jamais de soigner, comme on dit, sa réclame et sa renommée. Elle était à l'origine de ce grand mouvement qui a fait entrer les femmes en triomphantes dans la littérature, elle ne voulut point être à sa tête et, sans l'ombre de jalousie, elle vit grandir auprès d'elle des gloires féminines bien moins justifiées que n'aurait pu être la sienne, cependant qu'elle-même, dans l'ombre et la tranquillité, poursuivait paisiblement ses travaux.

L'avenir, sans doute, dira qu'elle a choisi la bonne part, et bien des renommées brillantes d'aujourd'hui seront disparues et oubliées qu'on lira encore les ouvrages d'Arvède Barine, où une érudition profonde et sûre se dissimule sous la grâce aimable d'un style alerte et simple, ces œuvres où en 300 pages concises l'écrivain nous offre le fruit de longues recherches dans les bibliothèques.

Parmi les meilleurs de ses ouvrages, qu'on ne saurait songer à citer tous, il convient de nommer d'abord « la Jeunesse de la Grande Mademoiselle » et « Louis XIV et la Grande Mademoiselle » puis « Portraits de Femmes », « Princesse et Grande Dame », « Bourgeois et Gens de peu », « Poètes et Névrosés », « Saint François d'Assise », et, deux petits volumes de critique et d'histoire littéraire infiniment remarquables sur « Bernardin de Saint-Pierre » et « Alfred de Musset ».

GASTON BOISSIER

Né en 1823, Gaston Boissier était, on peut le dire vraiment, chargé d'ans et de gloire lorsque, le 10 juin 1908, il mourut dans la 86e année de son âge après une superbe et souriante carrière. Il fut l'honneur de l'Université Française où toute sa vie se déroula depuis l'Ecole Normale jusqu'au Collège de France dans une émouvante et harmonieuse unité. Les honneurs lui vinrent l'un après l'autre sans qu'il en eut jamais sollicité aucun et il était depuis longtemps déjà au sommet, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, lorsque la mort vint le prendre : c'était le soir d'une belle journée consacrée tout entière à la plus noble des tâches, celle de former des cerveaux.

Sans se laisser distraire de cette tâche, Gaston Boissier sut pourtant trouver le loisir de produire une œuvre considérable, d'une érudition admirable et d'une forme délicieuse. Dans sa bibliographie nous citerons cette prestigieuse étude sur la société romaine du temps de César qu'il intitula : *Cicéron et ses amis,* (1865), véritable chef-d'œuvre d'évocation, et aussi : *le Poète Attius, étude sur la tragédie latine pendant la République ; l'Opposition sous les Césars* (1875) ; *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins* (1874) ;

Promenades archéologiques, — Rome et Pompéi (1880), et les *Nouvelles Promenades archéologiques*, — Horace et Virgile (1886); *Madame de Sévigné* (1887); *la Fin du paganisme* (1891); *Saint-Simon* (1892); *l'Afrique romaine* (1895); *Catalina* (1904); etc.

FRANÇOIS COPPÉE

Le 23 mai 1908, la mort, enfin secourable et clémente, mit un terme à la longue et effroyable agonie que souffrit, sans se plaindre, pieux et résigné, le doux poète des « Humbles ». Il était âgé de 66 ans ; sa carrière heureuse et féconde s'était écoulée paisiblement jusqu'au jour où il se jeta avec une ardeur inattendue, dans la plus formidable mêlée politique et sociale de ce temps ; il n'était pas fait pour ces luttes de place publique et sans doute aurait-il souffert de la violence et de l'âpreté des paroles échangées, s'il n'eut puisé dans cette foi que lui révéla, comme à Huysmans, la « bonne souffrance », cette résignation qui l'aida à supporter vaillamment le plus terrible des maux.

Le poète, ainsi transformé en tribun, ne fut pas ménagé par ses adversaires, on cribla d'épigrammes sa Muse familière et l'on détacha malicieusement de ses pièces quelques vers à l'allure peut-être un peu prosaïque. On fut injuste ; sans doute la Muse de François Coppée n'escalada point des cimes lointaines ; sans doute son vers ne fut-il point d'une virtuosité sans égale, mais tout de même, « Le Passant », « Le Reliquaire » avec cet « Horoscope » qu'il dédia à Emmanuel Glaser pour le remercier de lui avoir acquis le

précieux parrainage de Catulle Mendès, suffiraient à établir la renommée d'un bon poète. Et dans l'œuvre du poète, où je note au passage : « Les Humbles », « Le Cahier Rouge », « Olivier ». « L'exilée » ; dans celle du dramaturge où figurent : « Severo Torelli ». « les Jacobites », « Pour la Couronne » ; dans l'œuvre du conteur d' « Henriette », et de « Toute une Jeunesse » il se trouvera suffisamment de belles pages pour défendre devant la postérité le nom de François Coppée.

EMILE GEBHART

Un bon écrivain à l'œuvre considérable et utile, à la vie limpide et droite, un de ces hommes qui, comme Boissier, font honneur à l'Université Française où ils passent leur existence toute entière, à laquelle ils doivent leur culture et leur joie, à laquelle ils rapportent leur succès et rendent d'utiles et précieuses leçons.

Emile Gebhart mort le 21 avril 1908 était né en 1839 : petit neveu du général Drouot, descendant d'une vieille famille lorraine, il était animé d'un ardent patriotisme et ses amis racontent qu'il souffrit cruellement en ces dernières années de la naissance et du développement des idées antipatriotiques et antimilitaristes. Mais au contraire de tant d'autres, il en souffrit en silence, n'ayant aucun goût pour les bagarres ou les manifestations, retenu dans son paisible bureau du Luxembourg par ses livres et ses travaux. Ils sont nombreux, d'une haute qualité, et parfois, d'une très vive séduction ; car cet écrivain qui voulut être, et fut, par-dessus tout un professeur et un savant apprit à parer ses leçons et son érudition d'agréables et séduisants atours, il sut, comme dans ces ravissants « Jardins de l'Histoire » rajeunir et vivifier, avec une verve très littéraire, les documents poussiéreux qu'il

avait soumis à sa rigoureuse et patiente analyse. La liste de ses ouvrages serait longue. il faut signaler particulièrement son « Italie mystique » remarquable essai d'histoire religieuse ; ses « Essai sur la peinture de genre dans l'antiquité », « Rabelais, la Renaissance et la Réforme », les « Origines de la Renaissance en Italie », « Autour d'une tiare », « Moines et Papes » et « d'Ulysse à Panurge ».

LUDOVIC HALÉVY

L'étincelant écrivain qui mourut le 7 mai 1908 dans la 75e année de son âge est, pour bien des années, gardé contre l'oubli par ce monument joyeux, délicat, admirable, universel, qui s'appelle : « Le Théâtre de Meilhac et Halévy ». Cette œuvre considérable et multiforme est déjà entrée dans la postérité et dans la gloire et il serait bien présomptueux de prétendre apporter dans ces notes hâtives un jugement sur elle autrement que pour l'admirer en bloc et sans commentaire.

Aussi bien, n'avons-nous pas à parler ici de la moitié de Meilhac et Halévy, mais de Ludovic Halévy tout seul, dont l'œuvre personnelle d'écrivain suffirait amplement à perpétuer le souvenir et qui aurait su — et a su — gagner à lui tout seul une belle renommée. « M. Cardinal » suffit à la gloire d'un conteur, et quand on a créé un type comme celui-là, dont la place est marquée entre « Joseph Prudhomme » et « Gavroche », on peut compter sur une sorte d'immortalité. Les deux romans où figure cet admirable type sont d'ailleurs de délicieux chefs-d'œuvre dont se délecteront nos petits-neveux et où les historiens du siècle prochain iront chercher de savoureux documents sur les mœurs

du second Empire et de la troisième République. Ils ne seront pas moins séduits, mais peut-être plus édifiés par les autres volumes que publia Ludovic Halévy « Notes et Souvenirs », « Karikari », « l'Abbé Constantin », deux chefs-d'œuvre de grâce attendrie après lesquels l'écrivain posa sa plume en souriant. Pendant les quinze dernières années de sa vie, il cessa volontairement d'écrire, se reposant avec bonne humeur sur ses glorieux lauriers, bienveillant aux efforts des jeunes entrés après lui dans la carrière.

JANE DE LA VAUDÈRE

La femme de lettres qui mourut le 26 juillet 1908, à peine âgée de 46 ans, n'eût point l'honneur de grandes oraisons funèbres, quelques lignes nécrologiques, une date, une heure, parurent suffisantes aux feuilles littéraires qui n'imprimèrent même pas un titre de volume. Et pourtant, elles n'avaient que l'embarras du choix, embarras trop grand, choix trop copieux, car, au cours de sa carrière littéraire qui dura 20 ans, Jane de la Vaudère avait publié une moyenne de quatre volumes par année : c'est beaucoup, c'est trop. Il n'est pas douteux que la quantité était ici au détriment de la qualité; et pourtant, il y a eu quelque chose d'excessif dans ce dédain pour un labeur — sinon une œuvre — si considérable, et cette femme de lettres qui écrivit trop et chercha trop souvent à allécher ses lecteurs par des moyens non exclusivement littéraires eût incontestablement des dons très réels d'imagination et de verve romanesque.

Dans ces romans qui nous promènent aux quatre coins du monde et qui sont parfois aggravés d'images propres à monter les imaginations, il y eut souvent des pages intéressantes. Des titres? Il faudrait plusieurs pages pour les citer tous, songez que dans la dernière année de sa

vie, elle produisit un roman parisien « Le peintre des frissons » et quatre autres romans de mœurs antiques et d'amour : « Le rêve de Mysès », « Prêtresses de Mylitta », « La sorcière d'Echatane » et « La vierge d'Israël » !

LOUIS LEGENDRE

Le bon et charmant poète, le dramaturge ingénieux et délicat qui mourut le 21 août 1908, aurait pu être un écrivain célèbre, mais sa modestie, sa discrétion, le tinrent toujours à l'écart des grandes renommées et des grands tapages, il lui parut suffisant de gagner l'estime et le suffrage d'un cercle restreint de délicats et de lettrés. Cette discrétion que l'homme apportait à sa vie, l'écrivain l'imposait à son œuvre qu'il tint dans une note grise, et dont volontairement il atténuait l'éclat. Ses jolies qualités trouveront cependant leur récompense, et les bibliothèques réserveront une petite place humble et discrète, à deux volumes de vers « Ce que disent les fleurs » et « Le son d'une âme » et à sa ravissante et poétique adaptation de « Beaucoup de bruit pour rien ».

ACHILLE LUCHAIRE

La mort d'Achille Luchaire survenue le 14 novembre 1908 — il avait 62 ans — fut un nouveau deuil pour l'Université et la Sorbonne, si cruellement frappées au cours de cette année. Titulaire depuis vingt ans de la chaire d'histoire du moyen âge à la Sorbonne, il s'était acquis dans cet enseignement une renommée universelle et il était considéré dans le monde entier comme une des plus hautes autorités des études de l'histoire médiévale. Son œuvre capitale, les « Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens » est un monument dont l'érudition française peut à bon droit s'enorgueillir et dont la place est marquée à côté de certaines œuvres de Fustel de Coulanges, son maître, dans la bibliothèque de tous les savants qui étudient le moyen âge. Parmi ses autres œuvres, il faut citer son « Manuel des institutions françaises » ses monographies de « Louis VI » et de « Louis VII » qui nous apportent des renseignements les plus précieux sur nos origines nationales, et cette œuvre considérable sur « Innocent III » dont le sixième et dernier volume est signalé dans cet ouvrage et qui fut honoré cette année même à l'Académie par le prix Jean Reynaud, lequel récompense le « travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq années ».

LE CARDINAL MATHIEU

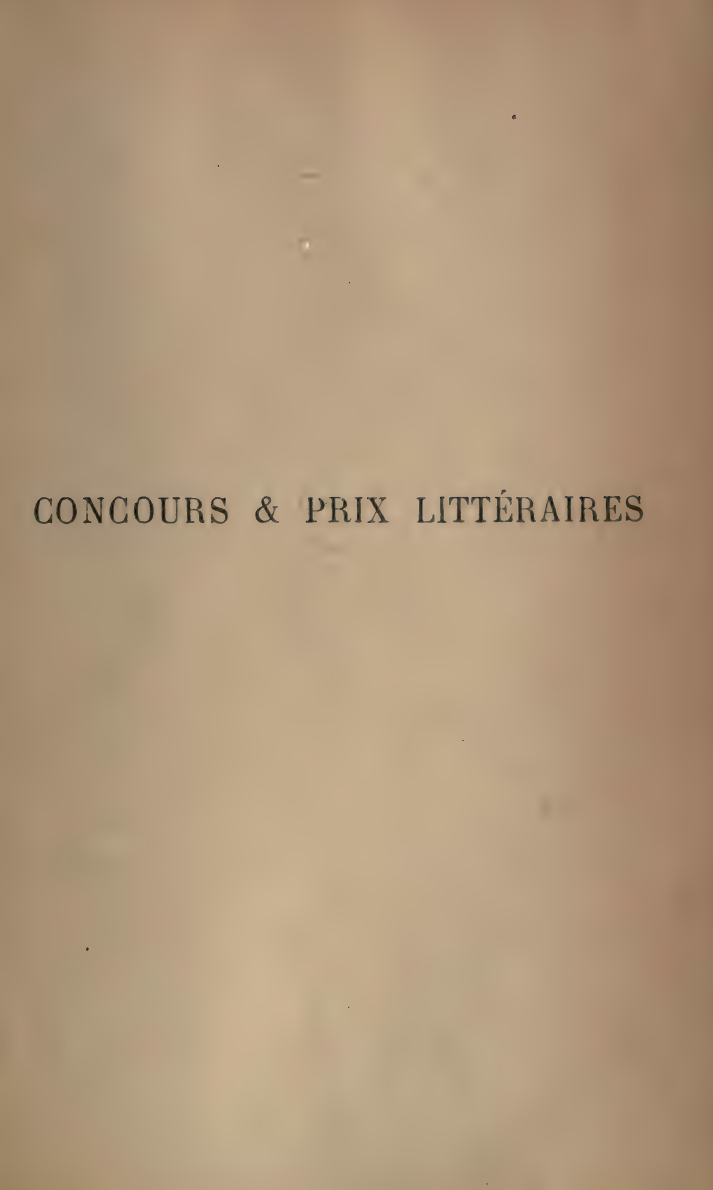
Le nom du Cardinal Mathieu, mort le 26 octobre 1908, à l'âge de 69 ans, a sa place marquée dans ces brèves notices nécrologiques de la littérature, mais ce n'est point faire injure à sa mémoire de dire qu'il siéga dans l'illustre compagnie plutôt comme Cardinal que comme écrivain ; il n'est pas inutile de le noter ici, ne fut-ce que pour faire excuser la déplorable indigence de renseignements bibliographiques que nous devons fournir. En effet, quand on aura signalé « l'Ancien Régime » et le travail sur le « Concordat de 1802 » on aura à peu près tout dit sur la carrière littéraire de cet aimable prélat. Il faut ajouter cependant l'article retentissant publié, il y a quelques années par la « *Revue des Deux Mondes* » sur « Le Conclave de 1903 » ; cet article n'était point signé, mais on sut, à n'en point douter, que le Cardinal Mathieu en était l'auteur, cela lui valut de graves ennuis à Rome, mais ce sera excellent pour sa réputation littéraire, car ces pages sont d'un intérêt très vif et elles ont quelque chance de survivre à ses deux autres ouvrages.

VICTORIEN SARDOU

Il nous est permis d'écrire ici le nom de l'illustre auteur dramatique qui mourut le 8 novembre 1908 à l'âge de 77 ans et qui restera comme l'une des gloires du génie français, et l'une des plus prodigieuses forces de la nature. Car, Victorien Sardou, au cours de son extraordinaire carrière, de son règne d'un demi-siècle sur le théâtre français, trouva moyen d'écrire quelques ouvrages qui n'étaient point du théâtre. Et ce fut un écrivain délicieux : telles de ses pages sur le Paris d'autrefois, qu'il connaissait mieux que personne au monde, telles de ses chroniques sur des controverses d'histoire, dont il était informé mieux que bien des maîtres — car, avant d'évoquer l'histoire sur la scène il l'étudiait avec ferveur, — sont de véritables bijoux littéraires.

En outre, Sardou publia en 1862 un roman très émouvant intitulé « La Perle Noire », un livre d'histoire anecdotique et pittoresque sur la maison de Robespierre, et enfin, un volume de défense personnelle qu'il intitula « Mes Plagiats » et qui restera comme un modèle de polémique émouvante, nerveuse et spirituelle : ce volume qui doit figurer comme un complément et comme un commentaire des œuvres complètes de Sardou est une réponse péremptoire aux con-

frères malheureux qui pendant longtemps ne purent voir triompher Sardou sur une scène sans l'accuser immédiatement de leur avoir pris une idée ou un sujet ; ce petit jeu puéril et qui durait depuis assez longtemps cessa après la publication du livre.



CONCOURS & PRIX LITTÉRAIRES

CONCOURS ET PRIX LITTÉRAIRES

LE PRIX GONCOURT

Le 3 décembre 1908 les membres de l'Académie Goncourt, réunis sous la présidence de M. Léon Hennique, ont décerné le prix Goncourt à M. Francis de Miomandre.

Deux des académiciens étaient absents, MM. Octave Mirbeau et Paul Margueritte, mais ils avaient délégué leurs votes et les huit académiciens présents : MM. Léon Hennique, Gustave Geffroy, les frères Rosny, Elémir Bourges, Lucien Descaves, Léon Daudet, Jules Renard représentaient bien l'académie entière.

Comme chaque année, la lutte fut chaude, et c'est après un nombre respectable de tours de scrutin, et par 6 voix contre 4 que fut désigné le vainqueur de cette année.

En le couronnant, l'Académie Goncourt n'a

certainement pas failli à sa tâche d'encourager une jeune carrière et de révéler un nom, car M. de Miomandre n'a que 27 ans et son nom était jusqu'à présent totalement ignoré du grand puplic.

L'œuvre couronnée n'est pourtant pas son début et le « Mouvement littéraire » de l'année dernière signalait déjà les qualités curieuses et personnelles du volume publié par lui sous le titre « Visages ». Cet œuvre qui s'inscrit sur le livre d'honneur après celles de MM. Nau, Léon Frapié, Claude Farrère, Tharaud frères et Moselly, a pour titre : « Ecrit sur de l'eau ».

LE PRIX DE LA « VIE HEUREUSE »

Le prix de la « Vie Heureuse », dont la valeur matérielle est égale à celle du prix Goncourt, doit être attribué chaque année, par un jury composé de femmes de lettres, au meilleur ouvrage de l'année, imprimé en langue française, que l'auteur soit un homme ou une femme, qu'il soit écrit en vers, ou en prose, qu'il soit roman, mémoires, drame, etc...

Le 4 décembre 1908, le jury de la « Vie Heureuse », présidé par Madame Marcelle Tinayre, avec Madame Claude Ferval comme vice-présidente, accorda le trophée envié à M. Estaunié, auteur de « La Vie Secrète ».

Pour la seconde fois depuis sa création, ce jury de femmes accorde la récompense suprême à un homme, belle leçon d'éclectisme et d'indépendance pour les jurys d'hommes qui ignorent assez généralement les mérites féminins.

Le choix du comité de la « Vie Heureuse » doit être approuvé sans réserve : M. Estaunié déjà apprécié des délicats et des lettrés n'est point encore assez connu par le grand public et c'est — à n'en pas douter — l'un des écrivains les mieux doués, les plus originaux de ce temps. Comme Marcel Prevost, il est entré dans la littérature par la science et c'est en dessinant des

épures à l'école polytechnique qu'il s'est entraîné à observer le cœur humain et à l'analyser. Il faut croire que la méthode a du bon...

En tous cas, M. Estaunié, a gardé, dans ses œuvres d'imagination, ou plutôt d'observation, une forte empreinte de cette origine et de cette culture scientifique : il y a quelque chose de nécessaire, de mathématique, de fatal, dans ses conceptions romanesques, et cela en redouble l'intérêt, l'angoisse, l'émotion. « La Vie Secrète », l'œuvre couronnée, est sans doute la plus poignante et la plus belle qu'il aitproduite « chacun de nous, dit un des personnages de son livre, a pour règle de dissimuler ce qui lui tient le plus au cœur ». Combien cette remarque est juste et vraie, combien les plus francs et les plus sincères d'entre nous s'appliquent au cours de leur vie extérieure, professionnelle — si j'ose dire — à dissimuler cette existence intime dont le cours se poursuit pour eux seuls, cette vie secrète dont ils souffrent et dont ils jouissent et dont ils gardent jalousement le mystère. Avec une rigueur impitoyable, une émotion profonde aussi, M. Estaunié a percé ce mystère pour les héros de son roman, il a mis au jour, à côté de leur vie extérieure, leur vie secrète, et son roman est un fort beau livre d'une vaste et profonde pensée.

LE PRIX DE ROME

Le prix national de littérature (bourse de voyage de 3.000 fr.) ayant été attribué l'an dernier à un prosateur revenait cette année, par l'équitable alternance établie, à un poète. Après une longue et laborieuse délibération le comité a décerné ce prix, en 1908, à M. Gabriel Volland, auteur du « Parc enchanté ». L'œuvre de M. Gabriel Volland est donc la meilleure de celles qui ont été lues par le jury, il n'est pas établi que ce soit la meilleure de celles qui lui furent présentées, puisque, par une décision arbitraire, ce jury refusa de prendre connaissance d'une des pièces soumises à son appréciation sous le prétexte que son auteur avait déjà bénéficié deux ans auparavant d'un prix de poésie : le prix de Sully-Prudhomme. Ce détail d'assez minime importance valait cependant la peine d'être noté car l'ignorance où le public des lettres est resté de cette décision était de nature à porter préjudice au délicat, charmant et profond poète qui fut exclu.

Il n'y a rien d'ailleurs qui puisse diminuer le mérite de M. Gabriel Volland : ce jeune poète de 27 à 28 ans eut l'honneur d'être remarqué par José Maria de Hérédia et de recevoir du maître des conseils et des encouragements également précieux, c'est à cette illustre mémoire que sont

dédiés, avec une respectueuse et reconnaissante admiration les poèmes du « Parc enchanté ».

La manière de M. Gabriel Volland se ressent assez fortement de cette fréquentation féconde, mais il subit surtout deux influences immédiates : il est un disciple direct d'Albert Samain et de M. Henri de Régnier, la forme et le nombre de ses sonnets attestent à quelle école il fut d'abord, c'est bien au poète de « Au jardin de l'Infante » au poète surtout de « La cité des eaux » et de « La sandale ailée » qu'il fait songer le plus souvent.

Ce n'est pas à dire que les poèmes de M. Gabriel Volland ne soient que des échos dociles. Oui, le décor de ce « Parc enchanté » avec ses dieux, ses nymphes, ses faunes, son peuple de statues de marbre blanc et de bronze vert, est un peu suranné. Mais il a de la grâce et de l'harmonie et c'est une âme bien vivante, délicate et un peu sombre, vibrante et pure, et véridique, qui s'y promène. Ajoutez, que M. Gabriel Volland avec son mètre tout à fait classique et rigoureux est un excellent et naturel ouvrier en vers.

INDEX ALPHABÉTIQUE

B

C

D

E

H

I

J

K

L

M

Q

R

S

T

X

Y

Z

TABLE

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

